U. 6.
O IX
32021/A
18/l
2 - 8.
LAMBERT. C. F.
F - 4.

X - 7.
U - 6.

88145

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particuliére, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE & de L'AMERIQUE.

TOME II.

A PARIS,
Chez DAVID le jeune, Quai des Auguſtins, au Saint Eſprit.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce quatriéme Volume.

CHAPITRE I.

SITUATION du Pays des Moxes; leur Gouvernement, leurs Occupations, leur Religion, leurs Miniſtres, leurs Sociétés; Cérémonies de leurs Enterremens & de leurs Mariages; Remédes dont ils ſe ſervent dans leurs Maladies; Simples qui croiſſent dans leur Pays; Particularités d'un Animal appellé Ocorame. 1

CHAP. II. *Révolutions de Perſe ſous Thamas Kouli-Kan, juſqu'à ſon expédition dans les Indes.* 20

CHAP. III. *Raisons qui ont empêché les Chinois de perfectionner l'Astronomie ; leur goût pour l'Astrologie judiciaire : Fidélité & sincérité de leur Histoire : Comment leurs anciens Livres proscrits par un Empereur ont été conservés : Papier Chinois ; tems auquel il fut inventé ; comment on y suppléoit avant son invention : Circulation du Sang connue depuis long-tems des Chinois : Découverte extraordinaire de la partie où se trouve le fiel de l'Eléphant.* 68

CHAP. IV. *Description de quelques Isles de l'Archipel, de Syphanto, de Serpho, de Thermia, d'Andros, d'Apano Castro : Etendue & fertilité de ces Isles ; fruits & animaux qui s'y trouvent ; caractère des habitans.* 87

CHAP. V. *Utilité de la Gazette Chinoise : Festin pour honorer dans chaque Ville les personnes les plus distinguées par leur probité ; autre réglement pour honorer le mérite : Pêche des Perles tirée d'un mémorial : Anciens ordres renouvellés en faveur*

des parens infirmes & fort âgés. L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre. 95

CHAP. VI. *Description de la Ville de Ganjam ; histoire de l'Idole qu'on y révére : Description de Brampour : Cérémonie extravagante des Brames : Temple & Pagode de Jagrenat ; histoire de son origine ; concours prodigieux de Pélerins à Jagrenat ; excès de leurs austérités.* 117

CHAP. VII. *Gouvernement singulier de l'Isle de Tsonming : Quel est l'emploi des Mandarins d'Armes ; quelle est l'autorité des Mandarins de Lettres. Cérémonie de demander de la pluie : Ordre des Lettrés, ordre du peuple ; caractére de ces Insulaires.* 127

CHAP. VIII. *Description de l'Isle de Ténériffe ; maniere dont se vendange la Malvoisie. Description de l'Isle de Cuba ; du Port & de la Ville de Havane, de la Vera-Crux, de la Puebla de Los-Angelos, de Mexico, d'Acalpulco, & du Royaume de Zuoda.* 137

CHAP. IX. *Differentes particularités du Royaume de Sannar ; Deſcription de la Capitale & du Palais ; Ordre qui s'obſerve lorſque le Roi va à la campagne ; Maniére dont s'adminiſtre la juſtice ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; Différentes Monnoies qui y ont cours ; Mœurs, Coûtumes & Commerce des Habitans ; Habillemens ſinguliers des Dames de qualité ; Arbres extraordinaires qui ſe trouvent dans ce pays.* 150

CHAP. X. *Deſcription de Gondar, Capitale de l'Ethiopie ; grand Commerce qui s'y fait ; Monnoies qui ont cours dans l'Empire ; Vaſte étendue de l'Ethiopie ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; Puiſſance de l'Empereur. Cauſe du débordement du Nil ; Sources de ce Fleuve : Habillemens des perſonnes de Qualité. De la Civette : des Hippopotames ; maniére dont on les prend : Deſcription d'Erfras : Cérémonies que les Ethiopiens obſervent dans leurs Funérailles.* 162

CHAP. XI. *Divers remédes fort ſimples, dont ſe ſervent utilement les Méde-*

CHAP. XV. *Cours du Gange ; Opinion que les Indiens ont de ce fleuve : Description de l'Isle de Ceylan : Du nom des Empereurs Mogols ; du fameux Pagode de Cachi ; de Ponticheri, de Saint Thomé, de Golconde, de Maduré, & de quelques autres principales Villes des Indes.* 258

CHAP. XVI. *Manière d'inférer la petite Vérole en usage chez les Chinois ; recette de ce qu'il faut observer : Remède dont on doit user dans la petite Vérole artificielle : Secret singulier pour détourner ou pour modérer la petite Vérole.* 275

CHAP. XVII. *Singularité de la Langue Tartare ; Abondance des termes de cette Langue ; Quatre différentes façons de l'écrire ; Caractéres Tartares lisibles en tout sens.* 303

CHAP. XVIII. *De la Province de Sirvan, ou de l'ancienne Albanie ; étendue de cette Province ; fertilité du terroir ; fruits, plantes & fleurs qui y croissent ; maniere singuliére de labourer la terre, & de faire la récol-*

te : Description de Chamaké, de Derbent, & de Bakou. 319
CHAP. XIX. *Pierre d'Aiman mise en usage par les Médecins Chinois : Propriétés qu'ils attribuent à la Bellevedere : Camphre de la Chine ; maniére de le tirer de l'arbre, & de le préparer ; qualités qu'on lui attribue.* 342
CHAP. XX. *Opinion des Indiens sur la Métempsycose.* 362

Fin de la Table du second Volume.

RECUEIL

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Usages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Astronomie, la Médecine, la Physique particuliere, l'Histoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE, & de l'AMERIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Arbrisseau qui produit le Coton; maniére de le carder, de le filer, de le mettre en œuvre, & de le blanchir.

LE Coton naît aux Indes, d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur: lorsqu'il est grand, il jette un fruit verd de

la groſſeur d'une noix verte ; quand le fruit commence à meurir, il s'entr'ouvre en forme de croix : alors le coton commence à paroître. Lorſqu'il eſt tout-à-fait mûr, il ſe diviſe en quatre parties égales, qui ne ſe tiennent que par la tige. On cueille auſſi-tôt le coton mêlé avec la graine.

Mais comme cette graine y eſt fortement attachée, on la ſépare par le moyen d'une petite machine aſſez ingénieuſe, d'environ treize à quatorze lignes de diamêtre, & de la longueur d'une palme. Deux axes entrent dans deux piéces de bois, qui ſont de la hauteur d'une coudée, & de la groſſeur d'environ deux pouces. Les deux cylindres ou axes ſont placés immédiatement l'un ſur l'autre, à une ligne, ou tout au plus, à une ligne & demie de diſtance, de maniere que les graines du coton ne ſçauroient paſſer entre deux. Mais ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'eſt que par le mouvement de la manivelle qui tient au cylindre d'enhaut, ces deux cylindres ſe meuvent

en un ſens contraire : cela ſe fait par le moyen de deux piéces de bois qui communiquent avec les deux axes du côté oppoſé à la manivelle, & qui étant en forme de vis, s'engrennent l'une dans l'autre, d'où il arrive que la manivelle faiſant tourner le cylindre d'en-haut dans un ſens, le bout du même cylindre s'engrenant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un ſens contraire.

Il ſuit de ce mouvement, que le coton qu'on approche de ces deux cylindres eſt attiré, & paſſé entre deux, en laiſſant tomber les graines qui y étoient embarraſſées. Ces graines ſont deſtinées à enſemencer les terres propres au coton.

On carde enſuite le coton : cela ſe fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis ; enſuite on l'étend ſur une natte, & on acheve de le carder avec un arc aſſez long qu'on met deſſus, & dont on pince la corde, en ſorte que les vibrations tombant fréquemment & fortement ſur le coton, le fouettent,

& le rendent fort rare & fort délié.

On le donne enſuite à des ouvriers, hommes & femmes, pour le filer; ce qui ſe fait avec un rouet, qui eſt plus petit que ceux dont on ſe ſert en Europe. La beauté & la bonté du fil dépendent preſque de l'habileté des fileurs & des fileuſes; il y en a de fin & de groſſier, & entre ces deux extrémités il y en a auſſi de pluſieurs ſortes.

Au reſte, on ne lave point le fil; mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne au Tiſſerand: celui-ci choiſit d'abord le plus groſſier pour la trame, & réſerve le plus fin pour ourdir la toile, ce qui ſuppoſe que dans le fil de même eſpéce il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude le fil réſervé pour la trame, & lorſqu'il eſt bien chaud, on le plonge dans l'eau froide; c'eſt là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui ſert à ourdir la toile, ſe prépare en cette maniere. On le fait

bien tremper dans de l'eau froide, où on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité ; ensuite on exprime l'eau, & on laisse ainsi ce fil humide durant trois jours dans un vase couvert, & enfin on le fait sécher au soleil : quand il est bien sec, on le dévide, ce qui se fait de la maniere suivante.

On plante en ligne droite, dans une place bien nette, de petites lattes de bambou de la hauteur de trois pieds, & à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une largeur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire ; ensuite de jeunes enfans entrelassent en courant le fil dans les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premieres, pour tenir le fil en sujettion, & pour le mieux préparer ; après quoi on roule le fil avec les lattes, qui forment comme une longue claie, & on le porte ainsi dans un étang, où après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heu-

re, & l'avoir foulé aux pieds afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en tire pour le laiſſer ſécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre : c'eſt pour cela qu'on replante de nouveau cette claie à terre, comme auparavant, par le bout des lattes ; & les Tiſſerands aſſis auprès de la claie, revoient les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton ſuperflu, ils tordent les fils rompus, & arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place.

Après ce travail, on penſe à donner au fil la préparation néceſſaire pour le mettre en œuvre ; pour cela on arrache la claie, & on l'étend ſur des chevalets poſés d'eſpace en eſpace à hauteur d'appui, puis on lui donne le *cange*. Ce *cange* n'eſt autre choſe que l'eau du ris cuit, mais qui étant gardée depuis long tems, eſt extrêmement aigre. On frote ce fil de tous côtés avec le *cange* : cela ſe fait d'abord avec les doigts, mais enſuite bien mieux avec une eſpéce de vergettes arrondies par le bas, dont les

filamens s'insinuant entre les fils, les nettoyent parfaitement, les unissent, & en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-tems; après quoi on passe sur le fil une colle faite de ris cuit, & pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois les vergettes: enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état; & pour derniére préparation, on frote le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts qu'on donne au fil, se doivent donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté pour y donner le même apprêt.

Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie. Sans le *cange*, & les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas à beaucoup près la beauté qu'il a; car le *cange* ainsi aigri resserre & réunit en même tems

les filamens insensibles qui composent ce fil, & la colle venant pardessus, les tient & les lie dans cet état, en leur donnant plus de corps & plus de consistance pour être mis en œuvre: enfin l'huile sert à adoucir & à rendre plus fléxible le même fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, & on en fait les *mousselines*, les *salemporis*, qui sont des espéces de toiles très-fines, & généralement toutes ces belles toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil & de la main du Tisserand.

Le métier dont se servent les Tisserands pour faire la toile, est à quelque différence près assez semblable à celui dont on se sert en Europe, & la maniere de la faire est à peu près la même. La toile faite, il faut la blanchir, & lui donner ce beau lustre que ce coton porte avec soi.

On la met donc entre les mains du Blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque tems dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, & en

ayant exprimé l'eau, il la fait encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache : quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre, & la laisse quelque tems à l'air, ensuite il la tord, & la roule en forme de cylindre concave sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'éleve de cette eau bouillante, se répand & se filtre dans la toile imbibée des sels les plus subtils de la fiente de vache, & par sa chaleur délaye, & fait sortir les ordures de la toile : c'est là la premiere lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit ; & le lendemain on la lave, & on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache.

Le second jour on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux avec une certaine terre blanche & légére, qui est tout à fait stérile, & qui sans doute est remplie de beaucoup de sels : on met de cette terre & de la chaux en

égale quantité. On fait enſuite tremper, & on frote bien la toile dans cette eau ; après quoi on en exprime l'eau, & on laiſſe la toile quelque tems étendue à l'air : on la tord de nouveau; & l'ayant roulée comme auparavant autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laiſſe prendre la ſeconde leſſive, qui, en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile, avec le ſecours des ſels dont elle eſt imbibée, acheve de lui ôter la ſaleté qui lui reſtoit, & la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne ſoit pas encore aſſez blanche, on réitére cette ſeconde leſſive, après quoi on la lave, & on la bat fortement dans de l'eau claire ; enſuite on la fait ſécher au ſoleil.

Il y a encore une autre façon, qu'on donne aux *ſalempouris* & à d'autres toiles ſemblables. On les plie en dix ou douze doubles ; & après les avoir unis ſur une planche bien polie, on les bat à grands coups de maſſe, pour

les unir davantage & leur donner le dernier lustre.

CHAPITRE II.

Sur les Oracles que rendent les Démons, & sur le silence de ces mêmes Oracles.

Tiré du onziéme volume des Lettres Edifiantes.

C'EST une vérité démontrée, que les Démons rendoient autrefois des Oracles par la bouche des faux Prêtres des Idoles, & que ces Oracles ont cessé à mesure que le Christianisme s'est établi sur les ruines de l'Idolâtrie & du Paganisme : cette vérité est confirmée par ce qui se passe encore tous les jours aux Indes. C'est un fait dont personne ne doute, & dont l'évidence ne permet pas de douter, que les Démons rendent des Oracles, & que ces malins esprits se saisissent des Prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelques-uns de ceux qui

assistent, & qui participent à ces spectacles. Les Prêtres des Idoles ont différentes prieres qu'ils adressent au Démon, quand on le consulte sur quelque événement: mais malheur à celui que le Démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, & lui fait tourner la tête d'une maniere qui effraye; quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, & le remplit de cette espéce de fureur & d'entousiasme, qui étoit autrefois chez les Payens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du Démon, & le prélude de ses réponses.

Dès qu'on apperçoit ou dans le Prêtre, ou dans quelqu'un des Assistans ces signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé, & on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le Démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé; les réponses sont communément assez équivoques, quand les

questions qu'on lui propose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent, & de répondre avec une justesse qui passe de beaucoup les lumieres des plus clairvoyans : mais on trouve également, & dans l'ambiguité de certaines réponses, & dans la justesse des autres, de quoi se convaincre que le Démon en est l'auteur ; car après tout, quelqu'éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne lui est point certainement connu, & d'ailleurs ses conjectures étant d'ordinaire fort justes, & ses connoissances beaucoup supérieures aux nôtres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin & le plus adroit auroit des pensées bien éloignées des siennes.

On ne nie pas, qu'à l'imitation des Oracles rendus véritablement par les Démons, les Prêtres des Idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les possédés, & de répondre comme ils peuvent à ceux qui

les consultent : mais après tout onne peut disconvenir, que cette dissimulation ne soit une imitation de la vérité ; encore le Démon est-il communément si fidéle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guéres nécessaire : en voici un exemple, qui seul suffiroit pour convaincre que le Démon a véritablement part aux Oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varongapatti* à *Calpaleam* on rencontre un fameux Temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'Est de ce Temple, & environ à une demi-lieue de distance, on trouve une Bourgade assez peuplée, où il y avoit un Habitant extrêmement favorisé du Démon : c'étoit à cet homme qu'il se communiquoit le plus volontiers ; jusques là que toutes les semaines il se saisissoit de lui à certain jour marqué, & rendoit par sa bouche les Oracles les plus surprenans : on accouroit en foule à sa maison pour le consulter.

Cependant, malgré l'honneur que

lui attiroit la distinction que le Démon faisoit de sa personne, il commençoit à se lasser de son emploi : le Démon qui lui procuroit tant de visites, se rendoit incommode ; il ne le saisissoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant, & ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux ; car le Démon, qui s'attiroit par son moyen la confiance & les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisa de demeurer plusieurs jours en possession de celui où il se trouvoit si fort honoré : il ne tardoit même guéres à revenir ; & il sembloit ne s'assujettir à une espéce d'alternative, que pour renouveller plus souvent la frayeur qu'il causoit à son arrivée, & les tourmens qui accompagnoient sa sortie. Ses fréquentes & longues visites allerent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de

sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de lui.

Ses parens consternés allerent à plusieurs Temples, pour prier les faux Dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit: mais ces prétendues Divinités s'accordoient trop bien avec le Démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage. On n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit. Le Démon en devint même plus furieux, & continua comme auparavant de rendre ses Oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence, qu'il le tourmentoit bien plus violemment, & qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remède, que de s'adresser à celui-là même qui faisoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un Oracle en faveur d'un malheureux, par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc

donc, pour ſçavoir s'il ne ſe retireroit point, & ce qu'il éxigeoit pour diminuer le nombre de ſes viſites, & pour en adoucir les rigueurs. L'Oracle répondit en peu de mots, que ſi on menoit le malade à *Changandi*, il ne ſeroit plus tourmenté, & ne recevroit plus de ſes viſites.

On ne manqua pas d'exécuter ſes ordres, dans l'eſpérance qu'on avoit de voir ce malheureux ſoulagé. On le porta à *Changandi* la veille du jour marqué par le Démon; mais il y fut plus tourmenté que jamais. On l'entendoit pouſſer des cris affreux, comme un homme qui ſouffre les plus cruels tourmens: cependant rien ne paroiſſoit à l'extérieur, & on ſe conſoloit ſur ce que le tems marqué par l'Oracle n'étoit pas encore arrivé; enfin, le Lundi, qui étoit le jour fixé, étant venu, l'Oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une maniere bien différente de celle à laquelle on s'attendoit. Le malade expira dans les plus horribles convulſions, après avoir jetté beaucoup de ſang par le

nez, par les oreilles, & par la bouche ; ce qui eſt aux Indes le ſigne ordinaire d'une maladie, & d'une mort cauſée par la poſſeſſion : c'eſt ainſi que le Démon juſtifia ſon Oracle, par lequel il aſſuroit que ce malheureux ceſſeroit d'être malade, & de recevoir de ſes viſites.

On ne s'aviſera pas aſſurément de ſoupçonner qu'il y eût de la fraude dans la poſſeſſion de cet homme, & dans les Oracles qu'il avoit rendus ſi long-tems.

C'eſt ſur les vols, que les Démons ſont le plus ſouvent conſultés dans les Indes : auſſi ceux de tous les diſeurs d'Oracles en qui l'on a le plus de confiance, ſont les Devins qui ſe mêlent de découvrir les voleurs ſecrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires & naturelles, on a recours à celle-ci ; & il eſt vrai que le Démon dans ces occaſions ſert fort fidélement les Indiens au gré de leur curioſité : en voici un exemple.

On avoit ſi ſubtilement & ſi ſecrétement volé des bijoux précieux

au Général d'Armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon; aussi quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à *Tcherapali* un jeune homme, qui étoit un des plus fameux Devins du païs; après avoir évoqué le Démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jetter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'Oracle; il avoua son crime, & protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la maniere dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, & on les dispose en forme de cercle. On évoque ensuite le Démon avec les cérémonies

accoutumées, & on se retire, après avoir fermé & couvert le cercle, de maniere que personne ne puisse y toucher. On revient quelque tems après : on découvre le cercle ; & celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable. Cette espéce d'Oracle a si souvent & si constamment servi aux Indiens à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocens, que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre maniere, par laquelle les Démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, & de rendre les réponses qu'on leur demande ; c'est durant la nuit, & par le moyen des songes. Il est vrai que cette voie paroît un peu sujette à la fourberie: mais après tout, il s'y rencontre quelquefois des choses si surprenantes, & des circonstances si singulieres, qu'on ne peut douter que les Démons n'y ayent bonne part, & qu'ils n'instruisent en effet par cette voie les Prêtres des Idoles qui ont soin de les évoquer.

Mais quelle raiſon auroit-on de douter que les Démons rendent des Oracles aux Indes, tandis que l'on a des preuves ſi convaincantes, qu'ils y font une infinité de choſes qui ſont fort au-deſſus du pouvoir des hommes? On voit ceux qui évoquent les Démons, ſoutenir ſeuls, & ſans appui, un berceau de branches d'arbres coupées, & qui ne ſont attachées enſemble par aucun endroit; d'autres élevent en l'air une eſpéce de grand linceul, qui ſe tient étendu dans toute ſa largeur: ils prouvent par-là que le Démon s'eſt véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent à la vûë de tout le monde de grands vaſes remplis de ſang, qui contiennent pluſieurs pintes, ſans en recevoir la moindre incommodité. Quelquefois les malins eſprits mettent à ceux à qui ils ſe communiquent la tête ſi bas, & leur font plier les bras & les jambes par derriere, de telle ſorte que leur corps reſſemble à une boule, ce qui leur cauſe les plus cuiſantes douleurs.

Au reſte, il ne s'agit point ici de cavernes & de lieux ſoûterrains, ni de fournir aux Prêtres des Idoles les trompettes du Chevalier Morland pour groſſir leur voix, ou pour en multiplier le ſon. Ce n'eſt pas que les Prêtres Indiens ne ſoient aſſez trompeurs, pour avoir imaginé tous les moyens capables de ſurprendre les Peuples, & pour ſuppoſer de faux Oracles au défaut de ceux que le Démon leur auroit refuſés : mais ils ne ſe trouvent pas à cette peine, tant le Démon leur eſt fidéle.

Autant qu'il eſt vrai que les Démons rendent des Oracles aux Indes, autant ſeroit-il ridicule de ſuppoſer, que ces Oracles ſe rendiſſent par la bouche des Statues ; rien cependant n'auroit été ſi aiſé que d'imaginer cet expédient, ſi les Démons n'euſſent point eux-mêmes rendu les Oracles par la bouche des hommes. On voit en effet dans les Indes des Statues énormes par leur groſſeur & par leur hauteur, qui ſont toutes creuſes au-dedans ; ce ſont celles qui ſont

à l'entrée des Temples des Indiens. Il semble qu'elles soient faites exprès, pour favoriser l'imposture des Prêtres des Idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours : mais cet appas seroit bien grossier, & il n'y auroit assurément aucun Indien qui s'y laissât tromper. Si les Prêtres des Idoles sont capables d'impostures, ils ont à faire à des gens, qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. L'histoire suivante en est une preuve.

On raconte qu'un Roi de *Tanjaour*, fort affectionné aux Idoles, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. Il étoit avant ce tems-là très-régulier à visiter tous les mois un Temple fameux, qu'on nomme *Manarcovil*. Il y faisoit de grosses aumônes aux Prêtres de ce Temple ; & il ne faut pas demander, si une dévotion si libérale étoit de leur goût : mais quelle désolation pour eux, quand ils s'apperçurent que le Prince abandonnoit leur Temple ! Le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, & de l'honneur de voir le

Prince, & du profit qu'ils tiroient de ſes viſites. Sur cela les Brames s'aſſemblerent; & comme la choſe étoit de la derniére importance pour eux, ils délibérerent long-tems enſemble ſur le parti qu'ils avoient à prendre. La queſtion étoit d'engager le Prince à viſiter, ſelon ſon ancienne coutume, le Temple de *Manarcovil*.

Voici donc le ſtratagême qu'ils imaginerent, & dont ils convinrent de ſe ſervir. Ils firent courir le bruit par tout le Royaume, que *Manar*, (c'eſt le nom de l'Idole) étoit extrêmement affligé; qu'on lui voyoit répandre de groſſes larmes, & qu'il étoit important que le Roi en fût inſtruit. L'affliction de leur Dieu venoit, diſoient-ils, du mépris que le Prince ſembloit faire de lui; que *Manar* l'avoit toujours aimé & protégé; qu'il ſe trouvoit cependant réduit à la triſte néceſſité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit; & qu'un reſte de tendreſſe lui arrachoit ces larmes, qu'on lui voyoit répandre en abondance. Le

Le Roi de *Tanjaour*, superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colere du Dieu *Manar*. Il alla donc au Temple suivi d'une grande foule de ses Courtisans; il se prosterna devant l'Idole, & voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le Dieu de lui pardonner son oubli, & lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses Sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la maniere la plus capable de satisfaire les Brames; car il leur fit distribuer sur le champ mille écus. Ce Prince ne s'avisoit pas même de soupçonner la moindre fourberie de la part des Brames. La Statue étoit entiérement séparée de la muraille, & placée sur un piédestal; c'étoit pour le Prince une démonstration de la vérité de ce prodige, & selon lui, les Brames étoient les plus honnêtes gens du monde.

Les Officiers qui étoient à la suite

du Prince ne furent pas tout à fait si crédules ; un entr'autres s'approcha du Roi comme il sortoit du Temple, & lui dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Ce Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, & regarda un pareil doute comme une impiété détestable ; cependant, à force de lui répéter la même chose, l'Officier obtint la permission, qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près la Statue. Il rentre sur le champ dans le Temple, il place des Gardes à la porte, & prend avec lui quelques Soldats de confiance. Il fait donc enlever la Statue d'une espéce d'Autel sur lequel elle étoit placée ; il l'examine avec soin de tous côtés : mais il fut étrangement surpris de ne rien trouver qui appuyât ses conjectures. Il s'étoit imaginé, qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'Autel dans le corps de la Statue, & que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuite par les

yeux. Il ne trouva rien de ſemblable : mais ayant fait de nouvelles recherches, il découvrit enfin par une petite ligne preſque imperceptible, l'union de la partie ſupérieure de la tête avec la partie inférieure ; il ſépara avec violence ces deux morceaux, & trouva dans la capacité du crane un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'Idole.

Quelle joie pour l'Officier, d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit ! Mais quelle ſurpriſe pour le Prince, quand on lui fit voir de ſes propres yeux l'impoſture des Brames qui l'avoient ainſi trompé ! Il entra dans la plus furieuſe colere, & châtia à l'inſtant ces fourbes. Il commença par ſe faire rendre la ſomme qu'il leur avoit donnée, & les condamna à une amende conſidérable.

S'imaginera-t-on aiſément, que des gens capables d'une fourberie de cette nature n'euſſent point inventé le ſecret de parler par la bouche de leurs Idoles, la choſe étant ſi aiſée,

s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui consultent les Oracles, ou si ces Oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des Statues, mais par la bouche des Prêtres, que le Démon fait entrer dans une espéce de fureur & d'entousiasme, ou même par la bouche de quelques-uns de ceux qui assistent au Sacrifice, & qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en ayent, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner, qu'ils ne souhaiteroient de l'être ?

Cette maniere dont les Oracles se rendent aux Indes est si constante, que dès qu'un Oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse être, dès-lors on y soupçonne de la fraude & de la supercherie.

Deux Marchands, racontent les Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un trésor qui leur étoit commun ; le trésor fut cependant enlevé. Celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à se déclarer innocent, &

à traiter son associé d'infidéle & de voleur ; il alla même jusqu'à protester, qu'il prouveroit son innocence par l'Oracle d'un Dieu célebre que les Indiens adorent sous un certain arbre. Au jour dont on étoit convenu, on fit les évocations accoutumées, & l'on s'attendoit que quelqu'un de l'assemblée seroit saisi du Dieu ou du Démon auquel on s'adressoit ; mais l'on fut bien surpris, lorsque l'on entendit sortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent de ce vol celui qui en étoit l'auteur, & qui en chargeoit au contraire l'infortuné Marchand, qui n'en avoit pas même eu la pensée. Mais parce que c'est une chose inouie aux Indes, que les Oracles se rendent de cette maniere, ceux qui étoient députés de la Cour pour assister à cette cérémonie, ordonnerent qu'avant que de procéder contre l'accusé, on examineroit avec soin s'il n'y avoit pas lieu de se défier de ce nouvel Oracle. L'arbre étoit pourri en dedans ; & sur cela, sans autre recherche, on jetta de la

paille dans un trou de l'arbre : enſuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme, obligeaſſent l'Oracle à parler un autre langage, ſuppoſé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réuſſit. Le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de ſe laiſſer brûler ; il cria de toute ſa force qu'il alloit tout déclarer, & qu'on retirât le feu qui commençoit déja à ſe faire vivement ſentir. On eut pitié de lui, & la fourberie fut ainſi découverte.

C'eſt enfin une choſe inconteſtable parmi les Indiens, que les Arbres & les Statues ne ſçavent ni parler, ni pleurer. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'eſt que les Démons faſſent mouvoir de petites Idoles, quand les Gentils le ſouhaitent avec empreſſement, & que pour l'obtenir ils employent les moyens néceſſaires : voici comment s'opérent ces ſortes de prodiges.

Certains pénitens font des ſacrifi-

ces sur le bord de l'eau, avec beaucoup d'appareil. Ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre. Autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation réponde aux huit rumbs de vent. Les Indiens croyent que huit Divinités inférieures préſident à ces huit climats du monde également éloignés les uns des autres; ils invoquent ces fauſſes Divinités, & il arrive de tems en tems que quelqu'une de ces Statues ſe remue à la vue de tous les aſſiſtans, & tourne dans l'endroit même où elle eſt placée, ſans que perſonne s'en approche. Cela ſe fait certainement de maniere, qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération inviſible du malin eſprit.

Les Indiens, qui font ces ſortes de ſacrifices, placent auſſi quelquefois au centre du cercle la Statue de l'Idole à laquelle ils veulent ſacrifier. Ils ſe croient favoriſés de leurs Dieux d'une façon toute ſinguliere, ſi cette petite Statue vient à ſe mouvoir d'elle-même. Souvent, après

qu'ils ont employé toutes les prieres deſtinées à cette opération, les Statues demeurent immobiles; & c'eſt alors un très-mauvais augure. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elles s'agitent quelquefois, & ſe mettent dans un aſſez grand mouvement.

Voilà au reſte juſqu'où s'étend le pouvoir des Démons ſur cet article. Il eſt inoui qu'ils ayent jamais parlé par la bouche d'une Idole, ni qu'un Prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice; on n'en trouve aucune tradition dans leurs livres.

Si les Oracles n'ont pas entiérement ceſſé dans toutes les parties de l'Inde Idolâtre, c'eſt du moins un fait conſtant, que ces Oracles ceſſent à meſure que la Doctrine de l'Evangile s'y répand. Ces Indiens ſont ſi convaincus que la préſence d'un Chrétien ſuffit pour obliger le Démon à garder le ſilence, qu'avant que de commencer leurs cérémonies & leurs invocations, ils ont grand ſoin d'examiner ſi quelque Chrétien ne ſe ſeroit pas mêlé parmi eux.

CHAPITRE III.

Description de l'Isle de Bourbon ; grandeur des habitations de cette Isle ; Arbres, Fruits, & Animaux singuliers qui s'y trouvent : description du Lezard, de l'Ecureuil volant, du Poisson volant, du Poisson cornu, du Requin, du Marsonier, &c.

ON trouve dans l'Isle de Bourbon toutes sortes de bons rafraîchissemens ; l'air sur-tout y est excellent. Cette Isle appartient en Souveraineté à la Compagnie Françoise des Indes, qui y tient un Etat Major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques François, fugitifs de l'Isle Dauphin, qui en est assez proche. Elle s'est peuplée peu à peu, sur-tout par l'amnistie qu'on y a donnée de tems en tems aux Pyrates de ces Mers.

Les principaux Bourgs ou Habita-

tions de cette Isle sont Saint Denis, Saint Paul, & Sainte Susanne. Il n'y a ni Port, ni Fortifications; ainsi on n'y est pas à l'abri des coups de vent, ni des Ecumeurs de mer.

L'Isle de Bourbon a environ cinquante lieues de tour; elle est couverte en plusieurs endroits de hautes Montagnes. On en voit une qui vomit des flammes, & qui remplit les environs de matiere bitumineuse; on en apperçoit le feu durant la nuit de plus de 25. lieues. Il y a de belles & vastes Forêts, où se trouvent quantité d'Arbres très-propres à la construction des Vaisseaux. Elle est remplie de Bétail, de Volailles, & de Gibier. Elle est fertile en Ris & en Sucre, & en grand nombre d'excellens Arbres fruitiers. On y a planté quelques Vignes, qui donnent de fort bons vins.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortue de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'Ananas. La Tortue est de

la même figure que celles qu'on voit en France; mais elle est bien différente pour la grandeur. On assure qu'elle vit un tems prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siécles pour parvenir à sa grosseur naturelle, & qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'Isle de petites, qui au bout de vingt ans n'avoient grossi que de quelques pouces.

Pour ce qui est de l'Ananas, c'est un fruit d'une figure oblongue, & de la grosseur d'un melon. Il est couvert de feuilles courtes, disposées à peu près de même que les divisions d'une pomme de pin; & il est couronné d'un bouquet de feuilles plus longues. Il vient sur une plante assez semblable à celle de l'Artichaux, & il a le goût de plusieurs fruits; mais il paroît que celui de Coin domine.

On voit dans cette Isle beaucoup d'Arbres & de Plantes curieuses. L'Arbrisseau qui porte le Caffé, le Tamarinier, le Cocotier, l'Arbre

d'où découle le Benjoin, le Cotonier, l'Aloes, l'Ebennier. L'Ebenne noire n'eſt pas la plus eſtimée; la jaune eſt beaucoup plus belle. Le Caffé ſauvage y eſt très-commun, & quoique ſauvage, il ne laiſſe pas d'être bon.

La Chauveſouris de l'Iſle de Bourbon eſt ſinguliere; on pourroit l'appeller le Renard volant: elle reſſemble en effet beaucoup à cet animal; elle en a la groſſeur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mammelles, & ſous chaque aile un ſac pour tranſporter ſes petits. La longueur des ailes de ces Oiſeaux eſt de plus de quatre pieds du bout d'une aile à l'autre aile; la chair en eſt très-bonne à manger: auſſi va-t-on à la chaſſe de la Chauveſouris avec le même empreſſement, qu'on va ailleurs à la chaſſe de la Perdrix.

Mais quelqu'agréable que ſoit l'Iſle de Bourbon, elle n'approche pas pour la beauté des Côtes de Java & de Sumatra. Des Plaines couver-

tes d'Orangers, de Cocotiers, & d'autres Arbres fruitiers, avec quantité de ruiſſeaux qui les arroſent ; des Collines ornées de charmans bocages, des Forêts toujours verdoyantes, des Villages & des Habitations où brillent toutes les beautés champêtres ; tout y repréſente un des plus beaux climats du monde. Les Javanois ne ſont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré. Ils ſont doux, familiers, & careſſans.

On trouve ſur la même route *Poulo-Condor*, qui eſt un petit Archipel, à quinze ou vingt lieues au Sud du Royaume de Camboge. Il eſt formé de huit ou dix, tant Iſles que Rochers. La plus grande de ces Iſles n'a pas plus de quatre lieues en longueur. C'eſt la ſeule qui ſoit habitée ; encore n'y a-t-il qu'un Village dans preſque l'unique Plaine qu'on y trouve.

Les maiſons des Inſulaires ne ſont qu'un aſſemblage aſſez informe de bambou, couvert d'une herbe fort longue, qu'ils coupent ſur les bords

de leurs ruisseaux. Il n'y a dans ces Cabannes ni porte, ni fenêtre, pour y entrer & pour y avoir du jour ; ils laissent un des côtés de la Cabanne tout ouvert, & ils font déborder le toît de ce côté-là. Ils les élevent de terre de quelques pieds ; par-là ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domestiques pendant la nuit. La mauvaise odeur ne les inquiette point. Le plancher, de distance en distance, est réhaussé de quatre ou cinq pouces. Ils reçoivent les Etrangers dans le fond, sur des nattes ; leur réception est douce & affable, & ils ne manquent pas de leur présenter de l'Arecque, du Bétel, & une Pipe. Ils sont fort bazanés, presque entiérement nuds, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, & quelques-uns même assez proprement. Les dents les plus noires sont chez eux les plus belles ; aussi n'oublient-ils rien pour se les noircir. Ils laissent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs.

Il ne croît dans l'Isle que très-peu de Ris, des Patates, & quelques Ananas assez bons. Les Montagnes sont presque par-tout couvertes de beaux Arbres, propres à toutes sortes d'ouvrages, & même à mâter des Vaisseaux. Il y en a un fort commun, d'où découle une résine que les Habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramasser cette résine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'Arbre, & y font une large & profonde ouverture, dont le bas représente une espéce de récipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité; la chaleur détermine la liqueur à couler, & à remplir le récipient. De cette résine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, & ils les enveloppent dans de longues feuilles d'Arbres. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de résine éclairent parfaitement une Chambre; mais aussi ils la rempliſſent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-

Condor que la noix d'Arecque, & la feuille de Bétel; les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets, qu'ils machent continuellement. On ne trouve dans cette Isle aucune sorte de Gibier, à la réserve des Poules sauvages & des Ramiers; mais on y voit beaucoup de Serpens & de Lézards d'une grandeur monstrueuse. Il y a des Serpens longs de vingt-deux pieds, & des Lézards que quelques-uns appellent *Govenas*, qui ont sept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Isle, c'est le Lézard & l'Ecureuil volant. Le Lézard volant est petit, & n'a pas plus de sept à huit pouces; l'Ecureuil est de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des ailes fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pates de devant jusqu'à celles de derriere: l'Ecureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort fin; celles du Lézard ne sont qu'une pellicule toute unie: on les voit voler d'arbre en arbre à la distance de vingt à trente

trente pas. Peuvent-ils voler plus loin? c'eſt ce que l'on ignore. Le Lézard a encore de particulier au-deſſous de la tête une bourſe aſſez longue, & pointue par le bas, qui s'enfle de tems en tems, ſur-tout lorſqu'il vole.

L'Iſle de Poulo-Condor eſt ſoumiſe au Roi de Camboge. Ce Royaume, de même que ceux de la Cochinchine & de Tſiompa, ſont très-peu policés. Ces Nations n'ont preſqu'aucun commerce avec leurs voiſins, & ont très-peu d'ordre & d'union entr'elles. Les mœurs & les coutumes de ces peuples approchent en certaines choſes des coutumes Indiennes, & en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croyent la Métempſycoſe comme les Indiens, ce qui ne les empêche pas de manger toutes ſortes d'animaux. Ils ſont pleins de vénération pour le Cheval & pour l'Eléphant, & ils en ont des peintures dans leurs maiſons; la plus belle récompenſe, ſelon eux, que puiſſe avoir un homme après ſa mort,

c'eſt que ſon ame paſſe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent *Confucius* comme le premier Docteur de l'Univers ; ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres morts, & à ceux de leur Nation qui ſe ſont diſtingués pendant leur vie. Ils ont pour cela chez eux, & hors de chez eux, pluſieurs petits Oratoires, où ils brûlent des paſtilles.

Mais le lieu le plus ſacré parmi eux eſt une place publique, au milieu de laquelle eſt élevée une longue poutre, qui porte vers le haut un traverſier tant ſoit peu incliné : apparemment ils y arborent un Pavillon ; ils l'appellent *Touvo*. Autour ſont placés pluſieurs Oratoires ; c'eſt là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations, qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du ris, qu'ils immolent des Victimes, & ſurtout des Chêvres. Aux Fêtes publiques ſuit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enyvrer de Vaque ; (c'eſt une eau-de-vie faite de Ris.) Viennent enſuite les Danſes, la Co-

médie, souvent les querelles & les coups.

La traversée de Poulo-Condor à la Chine n'est guéres que de trois cens lieues : on la fait communément en huit ou dix jours. Les Côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Isles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de découvrir l'entrée de la Riviere de Canton ; point de spectacle plus charmant, que celui qu'offre cette Riviere.

Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de Ris, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, & qui sont entrecoupées d'une infinité de petits canaux ; de sorte que les Barques que l'on voit souvent aller & venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les Côteaux couronnés d'arbres sur le haut, & travaillés à la main le long du Vallon, comme l'ancien Théatre du Jardin des Tuileries ; tout cela est mêlé de tant de

Villages, d'un air champêtre & si bien varié, qu'on ne se lasse point de regarder, & qu'on a regret de passer si vîte.

La Ville de Canton est plus grande que Paris, & il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont longues, droites, serrées, & étroites: elles sont pavées de grandes pierres plates, & fort dures; mais il n'y en a pas par-tout. Il y a un petit nombre de rues assez larges, où l'on trouve de distance en distance de très-beaux Arcs de triomphe. Il y a quelques Temples d'Idoles environnés de Célules de Bonzes, qui ont quelque chose de singulier & de magnifique; la Salle de *Confucius*, aussi-bien que l'Académie, où les Lettrés s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les *Gamens*, ou Palais des Mandarins, ont aussi leur beauté & leur grandeur, avec la différence néanmoins de ce qu'on appelle beau & grand en Europe.

Les Maisons qu'habite le Peuple

ſont très-baſſes, & preſque toutes en Boutiques. Les plus beaux Quartiers reſſemblent aſſez aux rues de la Foire S. Germain. Il y a preſque par-tout autant de Peuple, qu'à cette Foire aux heures qu'elle eſt bien fréquentée; on a de la peine à paſſer. On voit très-peu de femmes, & la plûpart du Peuple qui fourmille dans les rues, ſont de pauvres gens chargés tous de quelque fardeau; car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui ſe vend & ce qui s'achete, que les épaules des hommes. Ces Porte-faix vont preſque tous la tête & les pieds nuds; il y en a qui ont un vaſte chapeau de paille d'une figure fort bizarre, pour les défendre de la pluie & du ſoleil. Ce qui vient d'être rapporté forme une idée de Ville aſſez nouvelle, & qui n'a guéres de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maiſons ſeules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entieres, où l'on ne voit aucunes fenêtres, & où tout eſt en Boutiques, fermées pour la plûpart de ſimples claies de bambou, en guiſe de portes.

Quand on vient de la campagne, & qu'on veut passer de l'ancienne Ville dans la nouvelle, on trouve un grand nombre d'assez belles Portes. Ce qui est singulier, est qu'il y a des Portes au bout de toutes les rues, qui se ferment un peu plus tard que les Portes de la Ville; ainsi il faut qu'un chacun se retire dans son Quartier, si-tôt que le jour commence à manquer. Cette Police remédie à beaucoup d'inconvéniens, & fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes Villes, que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des Mandarins a quelque chose qui surprend; il faut traverser un grand nombre de cours, avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience, & où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux. Le *Tsonglour*, espéce de Mandarin qui a l'Intendance de deux Provinces, ne marche jamais sans avoir avec lui cent hommes, pour le moins. Cette

ſuite n'a rien d'embaraſſant ; chacun ſait ſon poſte : une partie va devant lui avec divers ſymboles, & des habits fort particuliers ; il y a un grand nombre de Soldats, qui ſont quelquefois à pied. Le Mandarin eſt au milieu de tout ce cortége, élevé ſur une chaiſe fort grande, & bien dorée, que ſix ou huit hommes portent ſur leurs épaules. Ces ſortes de marches occupent ſouvent toute une rue; le Peuple ſe range des deux côtés, & s'arrête par reſpect juſqu'à ce que tout ſoit paſſé.

Les Bonzes ſont en grand nombre ; ils ont de longues robes, qui leur deſcendent juſqu'aux talons, avec de vaſtes manches, qui reſſemblent entiérement à celles de quelques Religieux d'Europe. Ils demeurent enſemble dans leurs Pagodes, comme dans des Couvens, vont à la quête dans les rues, ſe levent la nuit pour adorer leurs Idoles, chantent à pluſieurs chœurs, d'un ton qui approche aſſez de notre Pſalmodie. Cependant ils ſont fort mépriſés des

honnêtes gens, parce qu'on ſçait que ce ſont, pour la plûpart, des gens perdus de débauche.

Une autre particularité, que l'on ne doit pas omettre, c'eſt qu'il y a une eſpéce de Ville flotante ſur la Riviere de Canton; les Barques ſe touchent, & forment des rues. Chaque Barque loge toute une famille, & a, comme les maiſons régulieres, des compartimens pour tous les uſages du ménage. Le petit Peuple, qui habite ces cazernes mouvantes, décampe le matin en troupe, ou pour aller pêcher, ou travailler au ris, qu'on ſeme, & qu'on recueille trois fois l'année.

Finiſſons ce Chapitre par la deſcription de quelques animaux ſinguliers. Le Poiſſon cornu, ou le Diable, a le corps fait comme une caiſſe à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queue plate, fort longue, & preſque de la même largeur d'un bout a l'autre. Tout ſon corps eſt dur, & marqué par-tout de figures héxagones, bien rangées, & ſemées

semées de petits grains comme le chagrin.

Le Requin est un des plus dangéreux animaux de la Mer : on en prend qui sont longs de plus de douze pieds. Il a une gueule capable d'engloutir un homme tout entier. On y voit cinq rangées de dents, qui sont comme une forêt de pointes d'acier. Il est toujours accompagné de plusieurs petits Poissons, qui le plus souvent marchent devant lui ; c'est pour cela qu'on les appelle, Pilotes du Requin. Il y en a d'autres plus petits, & d'une autre espéce, qui s'attachent à son corps, sans même le quitter lorsqu'il est pris : on les appelle Succais. Un Requin suit quelquefois un Vaisseau deux ou trois jours, dans l'espérance de quelque proie.

Le Marsouin est un vrai Cochon marin. Il a sur tout le corps un lard assez épais, & fort blanc. Il n'a point d'ouies : il a sur la tête une ouverture, par où l'on prétend qu'il respire l'air ; ce qu'il y a de vrai, est qu'on

le voit de tems en tems lever la tête hors de l'eau, & se replonger aussitôt après. Il a des poumons, & toutes les parties internes semblables à celles d'un Cochon. Il a le sang chaud, & en grande abondance : il va d'une viteſſe surprenante, & saute quelquefois jusqu'à quinze & vingt pieds au-dessus de la surface de la Mer. Le Marsouin, aussi-bien que le Requin, porte & met bas ses petits comme les animaux terrestres. Les femelles portent jusqu'à dix ou douze petits, qui sont ordinairement fort gras.

Il y a de deux sortes de Poissons volans : l'un plus petit, qui n'a que deux ailes ; l'autre plus grand, qui en a quatre. Le plus grand n'a guéres de longueur qu'un pied ou quinze pouces. Ils volent assez loin l'un & l'autre ; & lorsque la Bonite ou la Dorade les poursuit, on les voit sortir de la Mer, de même que s'éleve dans un champ une compagnie de Perdrix, & s'aller replonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La

Bonite saute après fort haut ; & si elle a manqué son coup, elle suit à fleur d'eau le vol de sa proie, pour l'attrapper en retombant. Cette chasse est très-agréable, sur-tout lorsqu'il y a un très-grand nombre de Poissons qui poursuivent, & qui sont poursuivis. L'agrément est entier, lorsque les Oiseaux de proie, comme cela arrive, se mettent de la partie. Alors le Poisson volant n'a plus de retraite, ni dans l'eau, ni dans l'air.

CHAPITRE IV.

Paradis fabuleux des Indiens, leur Religion, leurs Temples, leurs Sacrifices ; Distinction de leurs Castes ou Tributs ; Coutume extraordinaire de la Caste des Laboureurs ; Maximes des Médecins Indiens ; Maniere dont ils traitent les Malades.

LE Chorkam, ou le Paradis des Indiens, est la récompense de ceux qui font faire le fameux Sacri-

fice de l'Ognan. Les plus belles femmes sont destinées à faire la félicité de ce lieu de délices, où il y a un arbre qui fournit seul tous les mets qu'on peut désirer.

Les Indiens admettent jusqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux, dont les fonctions sont différentes : ils attribuent à l'un la création du Monde ; à l'autre la conservation ; & au troisiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux sont indépendans les uns des autres ; ils ont chacun leur Paradis : souvent ils se sont fait la guerre ; & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous différentes figures ; sous celles de Poisson, de Pourceau, &c. Tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé ; c'est pourquoi on voit presque dans tous les Temples la figure d'un Bœuf, auquel on offre des Sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces Peuples ont un Dieu nommé *Christen*,

né à minuit, dans une étable, & adoré par des Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa Fête, qu'ils célébrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infames.

C'est dans ce tintamare que consiste toute la solennité de la Fête, qui finit par la plus grande débauche. Les Indiens ne s'assemblent guéres dans leurs Temples, où il ne vient de jour que par une porte très-étroite. Ceux qui ont quelque dévotion aux Dieux, envoient au Sacrificateur de quoi faire le Sacrifice. Ce sont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du ris, & des légumes. Personne communément n'assiste au Sacrifice: voici cependant comment il se fait.

Le Prêtre prépare le repas au coin du Temple; puis il verse sur les Idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotte long-tems: il met du feu sur un têt de pot cassé, où il brûle de l'encens, qu'il présente au nez de chaque Idole, en prononçant des paroles mystérieuses. Ensuite il arrange

ſur un plat, c'eſt-à-dire ſur ſept à huit feuilles couſues enſemble, le ris & les légumes; après quoi ſe promenant autour des Idoles, il leur fait pluſieurs révérences, comme pour les inviter au feſtin; puis il ſe met à manger avec grand appétit ce qu'il avoit préſenté à ſes Dieux.

Preſque tous les Princes de ces contrées ſont extrêmement ſuperſtitieux: il en coûte à pluſieurs de groſſes ſommes, pour célébrer la Fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & pénibles voyages, pour porter des ſommes d'argent conſidérables à quelques Divinités; ces ſommes paſſent bientôt entre les mains des Mores, qui ſont les maîtres du païs.

Un de ces Princes fait porter continuellement un de ſes Dieux ſur un Palanquin, qui eſt précédé d'un Cheval & d'un Eléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait préſent. Le bruit de quantité d'inſtrumens attire une foule incroyable de Gentils, qui viennent adorer l'Idole.

Par intervalle, un Hérault fait faire silence, & récite les louanges de cette Divinité.

Ces Peuples sont divisés par Castes ou Tribus, comme l'étoit autrefois le Peuple Juif, avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce; car dans leurs Coutumes, dans leurs Cérémonies, dans leurs Sacrifices, on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurée par une infinité de fables extravagantes.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*; (c'est une figure infame qu'ils portent au col, pour marquer leur dévouement à un de leurs Dieux:) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des Sacrifices. Ils sont persuadés que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur crime.

On lit dans leur Histoire, qu'un de ces Linganistes ayant perdu son *Lingan*, alla s'accuser de sa faute à son *Gouron*, ou à son Pere spirituel. Celui-ci lui déclara qu'il devoit se

réſoudre à mourir, & que ſa mort étoit le ſeul moyen qu'il eût d'appaiſer le courroux des Dieux : en même tems, il ſe conduiſit vers les bords d'un Etang, pour l'y précipiter. Le Linganiſte parut y conſentir ; mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le Lingan qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois ſon Sacrifice. Auſſitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laiſſa tomber dans l'eau. Nous voilà tous deux ſans *Lingan*, lui dit-il : ainſi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'Etang, pour appaiſer la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds, pour s'y jetter enſemble, lorſque le *Gourou* lui prenant la main : Attendez, mon fils, lui dit-il : il ne faut pas vous preſſer ; je puis vous diſpenſer de la peine que vous avez méritée : je réparerai votre faute, en vous donnant un autre *Lingan*.

Il régne une coutume aſſez extraordinaire dans la Caſte des Laboureurs. Lorſqu'ils ſe font percer les oreilles, ou qu'ils ſe marient, ils

ſont obligés de ſe faire couper deux doigts de la main, & de les préſenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Temple comme en triomphe. Là, en préſence de l'Idole, on leur fait ſauter deux doigts d'un coup de ciſeau; & auſſitôt on y applique le feu, pour étancher le ſang. On eſt diſpenſé de cette cérémonie, quand on fait préſent de deux doigts d'or à la Divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper. Leur Prince les récompenſe à proportion des nez qu'ils apportent; il les fait enfiler enſemble, & on les ſuſpend à la porte d'une de leurs Déeſſes.

En France on applique la fleur de lys aux malfaiteurs. Dans le Royaume de Carnate on donne de l'argent pour ſe faire brûler les épaules. Hommes & femmes vont en foule chez le *Gourou*, qui a toujours un fer tout prêt, ſur un braſier ardent. Il commence par ſe faire bien payer, ſans quoi, ni pleurs, ni prieres, ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il

a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinités, sans que, durant ce tourment, ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur.

Le Gouvernement n'est guéres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raison du plus fort, tiennent lieu de toute Justice. Les Peuples y vivent dans une espéce de servitude : ils ne possédent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince, qui les fait cultiver par ses Sujets. Au tems de la récolte, il fait enlever le grain, & laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux Particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec soin ; autrement, sous mille faux prétextes, on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'éxercent ces véxations sur les Peuples, que parce que les Mores, qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils

ſont obligés de fournir, ſans quoi, le païs ſeroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne ſont point punis de mort ; pourvû qu'on fourniſſe de l'argent, on eſt aſſuré de l'impunité.

En Europe, ce ſont les meilleures Familles qui occupent les Trônes. De tous les Princes de Carnate, il n'y en a pas un ſeul qui ſoit de la premiere Caſte. Quelques-uns même ſont d'une Caſte fort obſcure. De-là vient, qu'il y a des Princes dont les Cuiſiniers ſe croiroient déshonorés, & le ſeroient effectivement, s'ils mangeoient avec ceux qu'ils ſervent. Leurs parens les chaſſeroient de leurs Caſtes, comme des gens perdus d'honneur.

Les Médecins ne manquent point dans le Royaume de Carnate ; mais ce ſont de vrais Charlatans, fort ignorans, & qui font leurs expériences aux dépens de ceux qu'ils traitent. Leurs drogues & leurs remédes ſe trouvent dans les Bois. Ce ſont quelques ſimples, dont ils expriment

le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans les Fiévres, duraſſent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime eſt de chaſſer le mal, en affoibliſſant la nature. Si le malade meurt, c'eſt, diſent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture.

Il nous reſte à parler de deux célebres cérémonies, qui ſont en uſage dans le Royaume de Carnate. La premiere de ces cérémonies eſt le Pavadau. Voici ce qui s'y obſerve.

Un des principaux *Daſſeris*, (ce ſont ceux qui font profeſſion d'honorer particuliérement le Dieu *Vichnou*,) ſe fait une plaie à la cuiſſe ou au côté. A l'inſtant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors, & des plaques d'airain que les *Daſſeris* frappent à coups redoublés. On dreſſe une eſpéce de tente, pour enfermer le Forcené qui s'eſt ainſi bleſſé. A les croire, on le laiſſe ſans boire, ſans manger, & ſans panſer ſa plaie, juſqu'à ce que quelque fa-

meux *Dasseris* vienne ressuscite, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam*.

Comme les Indiens sont persuadés, que si l'on ne ressuscite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empresse à faire l'accommodement. Quand on est convenu de la somme qui doit se payer, les cris, les hurlemens recommencent; & on entend une multitude de voix confuses, qui appellent *Govinda*. Alors, celui qui doit ressuscite le mort, après plusieurs prieres, & diverses singeries, comme s'il étoit possédé de son Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort se met aussitôt à danser avec les autres *Dasseris*: on le conduit en triomphe dans la Ville; & la cérémonie se termine par un grand repas, qu'on donne aux *Dasseris*, & par des présens qu'on leur fait, de piéces de Toile.

Les Mores ne se payent pas de

ces impostures, car s'il arrive, ce qui est rare, que les *Dasseris* fassent de ces sortes de *Pavadam* dans les lieux où ils sont les maîtres, ce n'est qu'a coups de bâton qu'ils font ressusciter le mort, & qu'ils dissipent le tumulte.

Après le *Pavadam*, vient le fameux Sacrifice d'Egnam, qui se célebre avec une pompe extraordinaire, neuf jours de suite; on sacrifie un Belier. Le lieu où se fait le Sacrifice, est hors de la Ville. Le grand Sacrificateur, qu'on appelle *Saumeage*, est assisté de douze autres Ministres, ou Sacrificateurs, tous Brames. Ils sont habillés de toile neuve, de couleur jaune. On bâtit exprès une maison hors de la Ville, dans l'endroit où le Sacrifice doit se faire. On y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu, qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raison, feu perpétuel. Ils y jettent différentes sortes de bois odoriférant; ils y versent du beurre, de l'huile, & du lait, en récitant certaines prie-

res tirées du livre de leur Loi. On procéde enſuite à la mort du Belier. On lui lie les pieds, & le muſeau. On lui bouche les narines, & les oreilles, pour lui ôter la reſpiration; après quoi les plus robuſtes des Sacrificateurs lui donnent des coups de poing, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorſqu'il eſt à demi tué, le grand Sacrificateur lui ouvre le ventre, & en tire le péritoine avec la graiſſe, qui ſe met ſur un petit faiſſeau d'épines, qu'on ſuſpend au-deſſus du feu perpétuel, enſorte que la graiſſe venant à ſe fondre, y tombe goutte à goutte. Le reſte du péritoine & de la graiſſe ſe mêle avec du beurre, que l'on fait frire, & dont tous les Sacrificateurs doivent manger. On en diſtribue pareillement aux plus conſidérables de l'aſſemblée, comme une choſe ſainte. Le reſte de la victime eſt coupé par morceaux, qu'on fait bouillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu; car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpéce d'holocauſte. Le Sa-

crifice achevé, on donne un Festin à mille Brames ; ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuviéme jour, le grand Sacrificateur entre dans la Ville, porté sur un Char qui est tiré par les Brames. La cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux Brames, & sur-tout au grand Sacrificateur, & à ses douze Assistans. Ces présens sont des pieces de coton & de soie, & de grands pendans d'oreilles d'or, qui leur tombent presque sur les épaules : c'est la marque qui distingue le grand Sacrificateur & le grand Docteur de la Loi.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Toiles des Indes; Maniere de dessiner les fleurs, de préparer les couleurs, & de les appliquer; Secret pour préparer l'Indigo, comment on l'apprête, comment on blanchit la toile pour la préparer à retenir différentes couleurs; Description des pinceaux Indiens.

LES Toiles des Indes tirent leur valeur & leur prix de la vivacité, de la ténacité, & de l'adhérence des couleurs dont elles sont peintes, qui est telle, que loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles.

I.

Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes. 1°. Prenez une piéce de toile neuve & serrée; la longueur la plus commune est de

neuf coudées. Blanchiſſez-la à moitié; nous dirons dans la ſuite comment cela ſe pratique. 2°. Prenez des fruits ſecs, nommés *Cadou* ou *Cadoucaie*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou pour parler plus juſte, le poids de trois *palams*. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitiéme, ou environ, puiſque quatorze *palams*, & un quart, font une livre. Caſſez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'eſt d'aucune utilité. Réduiſez ces fruits ſecs en poudre. Les Indiens le font ſur une pierre, & ſe ſervent pour cela d'un cylindre, qui eſt auſſi de pierre, & qu'ils employent à peu près comme les Patiſſiers, lorſqu'ils broyent & étendent leur pâte. 3°. Paſſez cette poudre par le tamis, & mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle; augmentez le lait & le poids du *Cadou*, ſelon le beſoin & la quantité des toiles. 4°. Trempez y peu de tems après la toile, autant de fois qu'il eſt néceſſaire, afin qu'elle ſoit bien humectée de ce lait: vous la retirerez alors; vous la tor-

drez fortement, & la ferez sécher au soleil. 5°. Le lendemain vous laverez légerement la toile dans de l'eau ordinaire : vous en exprimerez l'eau en la tordant ; & après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeller intérieure, on doit passer aussitôt à une autre, que l'on appellera, si l'on veut, extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, & pour que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre ou en six doubles, & avec une piéce de bois, on la bat sur une autre piéce de bois bien unie, observant de la battre par tout également ; & quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, & on recommence la même opération.

Il est bon de faire ici quelques observations, qui ne seront pas tout à fait inutiles. 1°. Le fruit Cadou se trouve dans les Bois, sur un arbre de

médiocre hauteur. Il se trouve presque par-tout, mais principalement dans le *Malleialam*, pays montagneux, ainsi que son nom le signifie, qui s'étend considérablement le long de la Côte de Malabar. 2°. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la Muscade, s'emploie aux Indes par les Médecins; & il entre sur-tout dans les remedes que l'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il est extrêmement aigre au goût; cependant, quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain tems, on lui trouve un petit goût de réglisse. 4°. Si après en avoir humecté médiocrement, & brisé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'est en partie à ces deux qualités, c'est-à-dire à son aprêté, & à son onctuosité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, sur-tout à son apreté; c'est au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-tems que l'on cherche

en Europe l'art de fixer les couleurs, & de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peut-être en découvrira-t-on le secret, si l'on vient à connoître parfaitement le *Cadoucaie*, sur-tout sa principale qualité, qui est son extrême apreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-là ? Les noix de galle, les nefles séchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne participeroient-elles pas beaucoup aux qualités du Cadou ?

Ajoutons à ces observations quelques expériences, qui ont été faites sur le *Cadou*. 1°. De la chaux délayée dans l'infusion de *Cadou* donne du verd: s'il y a trop de chaux, la teinture devient brune ; si l'on verse sur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infusion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux se précipite au fond du vase. 2°. Un linge blanc, trempé dans une forte infusion de *Cadou*, contracte une couleur jaunâtre fort

pâle ; mais quand on y a mêlé le lait de buffle, le linge sort avec une couleur d'orangé un peu pâle. 3°. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infusion de *Cadou*, on a remarqué au-dedans, en plusieurs endroits, une pellicule bleuâtre, semblable à celle que l'on voit sur les eaux ferrugineuses ; avec cette différence, que cette pellicule étoit dans l'eau même, à quelque distance de la superficie. Il seroit aisé de faire en Europe des expériences sur le *Cadou* même, parce qu'il est facile d'en faire venir des Indes ces fruits étant à très-grand marché.

Pour ce qui est du lait de buffle, qu'on met avec l'infusion du *Cadoucai* : on le préfére à celui de vache, parce qu'il est beaucoup plus gras, & plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles le même effet que la gomme, & les autres préparations que l'on emploie pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet on a éprouvé, que notre encre peinte sur une toile préparée avec le *Cadou*,

s'étend beaucoup, & pénétre de l'autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens.

Ce qu'il y a encore a obſerver, eſt que l'on ne ſe ſert pas indifféremment de toute ſorte de bois, pour battre les toiles & les polir. Le bois ſur lequel on les met, & celui qu'on emploie pour les battre, ſont ordinairement de Tamarinier, ou d'un autre arbre nommé *Porchi*, parce qu'ils ſont extrêmement compactes, quand ils ſont vieux. Celui qu'on emploie pour battre, ſe nomme *Cattapouli*. Il eſt rond, long environ d'une coudée, & gros comme la jambe, excepté à une extrémité, qui ſert de manche. Deux ouvriers, aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, battent la toile à l'envi. Le coup d'œil & l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile eſt polie, & liſſée au point convenable.

II.

La toile ainſi préparée, il faut

deſſiner les fleurs, & les autres choſes qu'on veut y peindre. Les ouvriers Indiens n'ont rien de particulier ; ils ſe ſervent du poncis, de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu ſoin de tracer ſon deſſein ſur le papier. Il en pique les traits principaux avec une aiguille fine ; il applique ce papier ſur la toile ; il y paſſe enſuite la ponce, c'eſt-à-dire un rouet de poudre de charbon par-deſſus les piqueures ; & par ce moyen, le deſſein ſe trouve tout tracé ſur la toile. Toute ſorte de charbon eſt propre à cette opération, excepté celui de Palmier, parce que, ſelon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Enſuite, ſur ces traits, on paſſe avec le pinceau du noir & du rouge, ſelon les endroits qui l'exigent ; après quoi l'ouvrage ſe trouve deſſiné.

Il s'agit maintenant de peindre les couleurs ſur ce deſſein. La premiere qu'on applique, eſt le noir. Cette couleur n'eſt guéres en uſage, ſi ce n'eſt pour certains traits, & pour les tiges des fleurs. C'eſt ainſi qu'on la prépare.

prépare. 1°. On prend plusieurs morceaux de machefer ; on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui est moins solide. On réserve les gros morceaux, environ neuf à dix fois la grosseur d'un œuf. 2°. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer vieux, ou neuf, peu importe. 3°. Ayant mis à terre, en un monceau, le fer & le machefer, on allume du feu par-dessus. Celui qu'on fait avec des feuilles de bananier, est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer, & le machefer sont rouges, on les retire, & on les laisse refroidir. 4°. On met ce fer, & ce machefer, dans un vase de huit à dix pintes ; & l'on y verse du *canje* chaud, c'est-à-dire de l'eau, dans laquelle on a fait cuire le ris, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5°. On expose le tout au grand soleil, & après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le *canje*, & l'on remplit le vase de *callou*, c'est-à-dire de vin de palmier, ou de cocotier. 6°. On le remet au soleil

trois ou quatre jours consécutifs ; & la couleur, qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation. La premiere, est qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de *canje*, autrement la teinture rougiroit, & couperoit la toile. La seconde regarde la qualité du vin palmier, & de cocotier, qui s'aigrit aisément, & en peu de jours. On en fait du vinaigre, & l'on s'en sert, au lieu de levain, pour faire lever la pâte. La troisiéme, est qu'on préfere le vin de palmier à celui de cocotier. La quatriéme, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de *Kevaron*, qui est un petit grain, dont bien des Indiens se nourrissent. Ce grain ressemble fort pour la couleur & la grosseur à la graine de navet ; mais la tige & les feuilles sont entiérement différentes. On y emploie aussi le *Varagon*, qui est un autre fruit, qu'on préfere au *Kevaron*. On en pile environ deux

poignées, qu'on fait cuire ensuite dans de l'eau. On verse cette eau dans le vase où sont le fer & le machefer. On y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage; autrement la couleur ne tiendroit pas long-tems, & s'effaceroit enfin au blanchissage. La cinquiéme, est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au *Callou* le *Kevaron*, ou le *Varagon* préparé, comme nous venons de le dire. La sixiéme & derniere observation, est que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, & ne tiendroit pas sur une toile, qui n'auroit pas été préparée avec le Cadou.

III.

Après avoir dessiné, & peint avec le noir tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge les fleurs, & autres choses, qui doivent être terminées par cette autre couleur. Il faut remarquer,

que l'on ne fait que dessiner ; car il n'est pas encore tems de peindre avec la couleur rouge : il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans de l'eau bouillante, & l'y laisser pendant une demi-heure ; si l'on met avec la toile deux ou trois *Cadous*, le noir en sera plus beau. En second lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chévres, on mettra tremper la toile dans cette eau, & on l'y laissera pendant la nuit. On doit la laver le lendemain, & l'exposer au soleil.

Quand on demande aux Peintres Indiens à quoi sert cette derniere opération, ils s'accordent tous à dire, qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du Cadoucaie, & que si elle la conservoit encore, le bleu, qu'on prétend appliquer, deviendroit noir.

Il y a encore une autre raison, qui rend cette opération nécessaire ; c'est de donner plus de blancheur à

la toile ; car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi blanchie, quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au soleil, on ne l'y laisse pas sécher entiérement ; mais on y répand de l'eau de tems en tems pendant un jour : ensuite on la bat sur une pierre, au bord de l'eau ; mais non pas avec un battoir, comme il se pratique en France. La maniere Indienne est de la plier en plusieurs doubles, & de la frapper fortement sur une pierre, avec le même mouvement que font les Serruriers & les Maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue dans un sens, on la bat dans un autre, & de la même façon : vingt ou trente coups suffisent pour l'opération présente. Quand cela est fini, on trempe la toile dans du *eanje* de ris. Le mieux seroit, si l'on avoit la commodité, de prendre du *Kevaron*, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si

on vouloit le faire cuire ; & avant que cette eau soit fort épaissie, y tremper la toile, la retirer aussitôt, la faire sécher, & la battre avec le *Cottapoulli*, comme on a fait dans la premiere opération pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire, généralement partout, excepté aux endroits où il y a du noir, & à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut, d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les endroits que nous venons de dire; autrement ce seroient autant de tâches bleues, qu'on ne pourroit effacer. Cela étant fait, on expose au soleil la toile cirée de la sorte; mais il faut être attentif, à ce que la cire ne se fonde, qu'autant qu'il est nécessaire pour pénétrer de l'autre côté : alors on la retire promptement ; on la retourne à

l'envers, & on la frote en passant fortement la main par-dessus. Le mieux seroit d'y employer un vase de cuivre, rond par le fond. Par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, même aux endroits qui de l'autre côté doivent être teins en bleu. Cette préparation étant achevée, le Peintre donne la toile au Teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours; car il est à remarquer, que ce ne sont pas les Peintres ordinaires, mais les Ouvriers, ou Teinturiers particuliers, qui font cette teinture.

Voici comment l'on prépare l'Indigo. On prend des feuilles d'*Averei*, ou d'*Indigotier*, que l'on fait bien sécher; après quoi on les réduit en poussiere. Cette poussiere se met dans un fort grand vase, qu'on remplit d'eau. On la bat fortement au soleil avec un bambou fendu en quatre, & dont les quatre extrémités inférieures sont fort écartées. On laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou, qui est au bas du vase, au fond duquel

reste l'Indigo. On l'en tire, & on le partage en morceaux gros à peu près comme un œuf de pigeon. On répand ensuite de la cendre à l'ombre ; & sur cette cendre, on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'Indigo qui se trouve fait.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'Ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'Indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide. Il y joint ensuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussiere : puis il flaire l'Indigo, pour connoître s'il ne sent point l'aigre ; & en ce cas-là, il ajoute encore de la chaux, autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de *Tavarei*, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un seau d'eau pendant un jour & une nuit, conservant la chaudiere pleine d'eau. Il verse après cela le tout, eau & graine, dans le vase de

l'Indigo préparé. Cette teinture se garde pendant trois jours ; & il faut avoir soin de bien mêler le tout ensemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un baton : si l'Indigo sentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainsi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double ; en sorte que le dessus de la toile soit en dehors, & que l'envers soit en dedans. On la laisse tremper environ une heure & demie ; puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là, que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que celui de toiles peintes.

La longueur & la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, fait naître naturellement un doute ; sçavoir, si l'on n'auroit pas plutôt fait de peindre avec un pinceau les fleurs bleues, sur-tout quand il y en a peu de cette couleur dans un dessein. Les Indiens conviennent

que cela se pourroit ; mais ils disent que ce bleu ainsi peint ne tiendroit pas, & qu'après deux ou trois lessives il disparoîtroit.

La ténacité, & l'adhérence de la couleur bleue, doit être attribuée à la graine de *Tavarei*. Cette graine croît aux Indes Orientales, quoiqu'il n'y en ait pas par-tout. Elle est d'un brun clair olivâtre, cylindrique, de la grosseur d'une ligne, & comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent : elle est insipide, & laisse une petite amertume dans la bouche.

V.

Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre ; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, & la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la maniere de retirer la cire.

On met la toile dans l'eau bouillante ; la cire se fond : on diminue le feu, afin qu'elle surnage plus aisé-

ment; & on la retire avec une cuillier, le plus exactement qu'il eſt poſſible. On fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être reſté de cire. Quoique cette cire ſoit devenue fort ſale, elle ne laiſſe pas de ſervir encore pour le même uſage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau: on la bat neuf à dix fois ſur la pierre; & on la met tremper dans d'autres eaux, où l'on a délayé des crottes de brebis. On la lave encore, & on l'étend pendant trois jours au ſoleil, obſervant d'y répandre légérement de l'eau de tems en tems, ainſi qu'on l'a dit plus haut. On délaye enſuite dans de l'eau froide une ſorte de terre, nommée *ola*, dont ſe ſervent les Blanchiſſeurs, & on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu ſous le vaſe; & quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile, pour aller la laver dans un Etang, ſur le bord duquel on la bat environ quatre cens fois ſur la

pierre : puis on la tord fortement. Enſuite on la met tremper pendant un jour & une nuit dans de l'eau, où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache, ou de buffle femelle. Après cela on la retire : on la lave de nouveau dans l'Etang ; & on la déploye pour l'étendre pendant un demi jour au ſoleil, & l'arroſer légérement de tems en tems. On la remet encore ſur le feu, dans un vaſe plein d'eau ; & quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'Etang, la battre un peu, & la faire ſécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir & retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du *Cadoucaie*, comme on l'a rapporté au commencement ; c'eſt-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infuſion ſimple du Cadou, qu'on la lave enſuite, qu'on la bat ſur la pierre, qu'on la fait ſécher, qu'après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, qu'on l'y agite, & qu'on la frotte pendant quelque tems avec les mains ; que

quand elle en eſt parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, & on la fait ſécher; qu'alors s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme ſont ſouvent les Piſtils, les Etamines, & autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce ſont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail eſt moins pénible, à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'eſt-à-dire de l'eau de certains puits particuliers, à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *Vartangen*, ou du bois de *Sapan*, réduit auſſi en poudre. Mettez le tout au ſoleil pendant deux jours, prenant garde, qu'il n'y tombe rien d'aigre & de ſalé; autrement la couleur

perdroit beaucoup de sa force. Si l'on veut que le Rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun: on y verse plus d'eau, quand on veut qu'il le soit moins; & c'est par ce moyen, qu'on fait le Rouge pour les nuances & les dégradations de cette couleur.

VI.

Pour composer une couleur de lie de vin, & un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont nous venons de parler, & une partie du noir, dont on a marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de *Canje* de ris gardé pendant trois mois; & de ce mélange il en résulte la couleur dont il s'agit. Il régne une superstition ridicule parmi plusieurs Gentils, au sujet de ce *Canje* aigri. Celui qui en a, s'en servira lui-même tous les jours de la semaine; mais le Dimanche, le Jeudi & le Vendredi, il en refusera à d'autres, qui en manqueroient. Ce seroit, disent-ils, chasser leur Dieu de leur

maiſon, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de *Canje*, on peut ſe ſervir de vinaigre de Calou, ou de vin de Palmier.

VII.

On peut compoſer différentes couleurs dépendantes du rouge, qu'il eſt inutile de rapporter ici. Il ſuffit de dire, qu'elles doivent ſe peindre en même tems que le rouge; c'eſt-à-dire, avant que de paſſer aux opérations dont nous parlerons, après que nous aurons fait quelques obſervations ſur ce qui précede.

1°. Ces puits dont l'eau eſt âpre, ne ſont pas communs même dans l'Inde; quelquefois il ne s'en trouve qu'un ſeul dans toute une Ville. 2°. Cette eau, ſelon l'épreuve que pluſieurs Européens en ont faite, n'a pas le goût que les Indiens lui attribuent; mais elle paroît moins bonne que l'eau ordinaire. 3°. On ſe ſert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge ſoit plus beau,

disent les uns ; & suivant ce qu'en disent d'autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas. 4°. C'est d'Achen qu'on apporte aux Indes le bon alun, & le bon bois de Sapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau aigre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas suffisamment, & ne seroit pas belle, si l'on manquoit d'y ajouter la teinture *d'Imbourré*. C'est ce qu'on appelle plus communément *Chaïaver*, ou racine de *Chaïa*. Mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile, en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vûe, & ce qui ne se fait pas promptement, à cause de l'onctuosité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile : on la bat une trentaine de fois sur la pierre, & on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de *Chaïa* ;

Chaïa; ce qui se pratique de cette maniere. Prenez de cette racine bien séche; réduisez-la en une poudre très-fine, en la pilant bien dans un mortier de pierre, & non de bois, ce qu'on recommande expressément, jettant de tems en tems dans le mortier un peu d'eau âpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, & mettez-la dans deux sceaux d'eau ordinaire, que vous aurez fait tiédir, & ayez soin d'agiter un peu le tout avec la main. Cette eau devient rouge: mais elle ne donne à la toile, qu'une assez vilaine couleur: aussi ne s'en sert-on, que pour donner aux autres couleurs rouges leur derniere perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture; & afin qu'elle la prenne bien, l'agiter, & la tourner en tout sens, pendant une demi-heure, qu'on augmente le feu sous le vase. Lorsque la main ne peut plus soutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage soit plus propre & plus parfait, ne

manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, & de la faire bien sécher. En voici la raison. Quand on peint le rouge, il est difficile qu'il n'en tombe quelques gouttes dans les endroits où il ne doit point y en avoir. Il est vrai que le Peintre a soin de les enlever avec le doigt autant qu'il peut, à peu près comme nous faisons, lorsque quelque goutte d'encre est tombée sur le papier où nous écrivons; mais il reste toujours des taches, que la teinture de *Chaïa* rend d'abord plus sensibles: c'est pourquoi avant que de passer outre, on retire la toile, on la fait sécher; & l'ouvrier recherche ces taches, & les enleve le mieux qu'il peut avec un limon coupé en deux parties.

Les taches étant effacées, on remet la toile dans la teinture; on augmente le feu, jusqu'à ce que la main n'en puisse pas soutenir la chaleur; on a soin de la tourner & retourner en tout sens pendant une demi-heure: sur le soir on augmente le feu,

& on fait bouillir la teinture pendant une heure ou environ. On éteint alors le feu ; & quand la teinture eſt tiede, on en retire la toile, qu'on tord fortement, & que l'on garde ainſi humide juſqu'au lendemain.

Avant que de paſſer aux autres couleurs, il eſt bon de dire quelque choſe ſur le *Chaïa*. Cette plante naît d'elle-même : on ne laiſſe pas d'en ſemer auſſi pour le beſoin qu'on en a. Elle ne croît hors de terre, que d'environ un demi pied ; la feuille eſt d'un verd clair, large de près de deux lignes, & longue de cinq à ſix. La fleur eſt extrêmement petite, & bleuâtre. La graine n'eſt guére plus groſſe que celle du tabac. Cette petite plante pouſſe en terre une racine, qui va quelquefois juſqu'à près de quatre pieds ; ce n'eſt pas la meilleure. On lui préfére celle qui n'a qu'un pied, ou un pied & demi de longueur. Cette racine eſt fort menue, quoiqu'elle pouſſe avant en terre, & tout droit ; elle ne jette à droit & à gauche, que fort peu, &

de très-petits filamens. Elle eſt jaune quand elle eſt fraiche, & devient brune en ſe ſéchant. Ce n'eſt que quand elle eſt ſéche, qu'elle donne à l'eau la couleur rouge; ſur quoi on a fait une épreuve aſſez ſinguliere. Un ouvrier avoit mis tremper de cette racine dans de l'eau, qui étoit devenue rouge. Pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur; mais il fut bien ſurpris de trouver le lendemain au fond du vaſe quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramaſſée; ce qui ne venoit que de ce que le *Chaia* dont il s'étoit ſervi, étoit de la meilleure eſpéce. En effet, lorſque les Ouvriers réduiſent en pouſſiere cette racine, en jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il eſt aſſez ordinaire qu'elle ſoit de couleur de ſaffran. On remarquera, qu'autour de ce vaſe renverſé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet aſſez beau. Cette plante ſe vend en paquets ſecs; on en retranche le haut où ſont les feuilles deſſéchées, & on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, & qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer, sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes. Elles sont les mêmes que celles dont nous avons déja parlé; c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, & le troisiéme jour, la savonner, la battre & la faire sécher, en jettant légérement de l'eau dessus de tems en tems. On la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, & on la fait sécher comme la veille. Enfin, à midi on la lave dans de l'eau chaude, pour en retirer le savon & toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées; & on la fait bien sécher.

VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande pareillement des préparations. Les voici. Pre-

nez un *Palam*, ou un peu plus d'une once de fleur de *Cadou*, autant de *Cadou*, une poignée de *Chaïaver*; & si vous voulez que le verd soit plus beau, ajoûtez-y une écorce de Grenade. Après avoir réduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution des trois quarts; versez cette teinture dans un vase, en la passant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'Alun en poudre: agitez quelque tems le vase, & la couleur sera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur sur le bleu, vous aurez du verd. C'est pourquoi quand l'ouvrier a teint sa Toile en bleu, il a eu soin de ne pas peindre de cire les endroits, où il avoit dessein de peindre du verd, afin que la Toile teinte d'abord en bleu fût en état de recevoir le verd en son tems. Il est si nécessaire de peindre sur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, si on le peignoit sur une toile blanche.

Mais on doit savoir, que ce verd ne tient pas comme le bleu & le rouge, en sorte qu'après avoir lavé la Toile quatre ou cinq fois, il disparoît, & il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, en sorte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici. Prenez l'oignon du Bananier, pilez-le encore frais, & tirez-en le suc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce suc; & le verd deviendra adhérent, & ineffaçable. L'inconvénient est que ce suc fait perdre au verd une partie de sa beauté.

IX.

Il reste à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le verd en peignant sur le bleu, sert pour le jaune en peignant sur la Toile blanche. Mais cette couleur n'est pas fort adhérente: elle dispa-

soit après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant quand on se contente de savonner légérement ces Toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé du suc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où l'on aura délayé un peu de bouze de vache, & qu'on aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passagéres durent bien plus long-temps.

X.

Les pinceaux Indiens ne sont autre chose qu'un petit morceau de bois de Bambou, aiguisé & fendu par le bout à la distance d'un travers de doigt de la pointe. On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, & qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre la cire est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus. Il est mince par le haut; & par cet endroit il s'insére dans un petit bâton qui lui sert de manche. Il

est

est fendu par le bout, & forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux de la grosseur d'une muscade. Ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peu à peu par l'extrémité de cette espéce de pinceau.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une nouvelle Synagogue des Juifs à Caifomfou, Capitale de la Province de Honan, à la Chine.

LA premiere chose que l'on remarque dans cette Synagogue nouvellement découverte, sont les Inscriptions de ces anciens Juifs, dont les unes sont en Chinois, & les autres en leur Langue. Ils ne font aucune difficulté de montrer leurs Kints, ou leurs livres de Religion: ils laissent même entrer jusques dans

le lieu le plus secret de leur Synagogue, où il ne leur est pas permis a eux-mêmes d entrer. C'est un endroit réservé à leur *Cham-Kia*, c'est-à-dire, au Chef de la Synagogue, qui n'y entre qu'avec un profond respect.

Il y a sur des tables treize espéces de Tabernacles, dont chacun est environné de petits rideaux. Le Sacré *Kint*, ou le Pentateuque de Moyse, est renfermé en chacun de ces Tabernacles, dont douze représentent les douze Tribus d'Israël, & le treiziéme Moyse. Ces livres sont écrits sur de longs parchemins, & pliés sur des rouleaux. Ils sont écrits d'une écriture très-nette & très-distincte. Un de ces livres fut heureusement sauvé de la grande innondation du Fleuve *Hoambo*, (c'est une des plus grandes Rivieres de la Chine) qui submergea la Ville de *Caifomfou*, Capitale de la Province de Honan. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, & qu'elles sont presque à demi effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire

douze Copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze Tabernacles dont nous venons de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette Synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le *Pentateuque* de Moyse, qu'ils appellent *Takien*, & les autres livres de leur Loi. Ils se servent de ces livres pour prier. Il y en a quelques-uns qui sont écrits en Hébreu. Les uns sont neufs, & les autres vieux & à demi déchirés. Tous ces livres sont conservés avec plus de soin, que s ils étoient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur Synagogue une Chaire magnifique & fort élevée, avec un beau Coussin brodé. C'est la Chaire de Moyse, dans laquelle les samedis, (ce sont leurs Dimanches) ou les jours les plus solennels, ils mettent le livre du Pentateuque, & en font la lecture. On y voit aussi un *Van-scripat*, ou un

tableau où est écrit le nom de l'Empereur : mais il n'y a ni Statues, ni Images. Leur Synagogue regarde l'Occident : quand ils prient Dieu, ils se tournent de ce côté-là ; & ils l'adorent sous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teovan-voëtcher*, c'est-à-dire de Gouverneur de l'univers. Ils ont pris ces noms des livres Chinois, & ils s'en servent pour exprimer l'Etre suprême, & la premiere Cause.

En sortant de la Synagogue on trouve une Salle, où l'on ne voit qu'un grand nombre de Cassolettes. C'est le lieu où ils honorent leurs *Chingins*, ou les grands hommes de leur Loi. La plus grande de ces Cassolettes, qui est pour le Patriarche Abraham, le chef de leur Loi, est au milieu de cette Salle. Après celle là, sont celles d'Isaac, de Jacob, & de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cumpaise*, les douze lignées, ou les douze Tribus d'Israël ; ensuite sont celles de Moyse, d'Aaron, de

Josué, d'Eldras, & de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Si l'on confronte les noms & la Chronologie de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, & du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moïse, on trouvera que ces livres ont une parfaite conformité avec le Pentateuque, que ces Juifs conservent avec tant de soin. Ils appellent ces cinq livres *Beresith*, *Veelesemoth*, *Vaiera*, *Vaiedabber*, & *Haddebarim*. Ils les divisent en cinquante-trois volumes; la Genèse en douze, l'Exode en onze & les autres livres suivans en dix Volumes chacun, qu'ils appellent *Kim*.

Pour ce qui est des autres livres de la Bible, ils en ont quelques-uns: mais les autres leur manquent, & il y en a qu'ils ne connoissent pas. Ce qui doit paroître étonnant, est que leurs anciens Rabbins ayent mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'Ecriture, & cela jusques dans les cinq livres de Moïse.

Ce qui donne lieu de penſer, que ces Juifs pourroient bien être des Talmudiſtes (*a*), qui corrompent le ſens de la Bible.

Ces Juifs que l'on appelle à la Chine *Tiao kin kiao*, ſoit qu'ils ſoient Talmudiſtes, ou qu'ils ne le ſoient pas, gardent encore pluſieurs cérémonies de l'Ancien Teſtament. Par exemple, la Circonciſion, qu'ils diſent avoir commencé au Patriarche Abraham; les Azimes, l'Agneau Paſcal, en mémoire, & en action de graces de la ſortie d'Egypte & du paſſage de la Mer rouge a pied ſec; le Sabath, & d'autres Fêtes de l'ancienne Loi.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, y vinrent ſous la dinaſtie des *Hans* (*b*). Ils étoient dans les

(*a*) Le Talmud eſt un livre fort eſtimé des Juifs, qui contient leurs Loix, leurs Coûtumes & les Prédictions de leurs Rabbins. On appelle Talmudiſtes, ceux qui ſuivent la Doctrine de ce livre.

(*b*) Des vingt-deux Familles qui ont poſſédé l'Empire de la Chine depuis l'an 2697. avant la naiſſance de J. C. la Famille de *Han* eſt la cinquiéme, & l'une

commencemens plusieurs familles : mais leur nombre étant diminué, il n'en reste présentement que sept, qui s'allient les unes aux autres, sans se mêler avec les Idolâtres, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de Religion. Il n'y a pas même jusqu'à leurs Moustaches, qui sont tournées d'une autre maniere.

Ils n'ont de Synagogue que dans la Ville Capitale de la Province de Honan. On n'y voit point d'Autel, mais seulement la Chaire de Moïse avec une Cassolette, une longue table, & de grands chandeliers avec des chandelles de suif. Leur Synagogue a quelque rapport aux Eglises d'Europe. Elle est partagée en trois nefs. Celle du milieu est occupée par la Table des Parfums, par la Chaire de

des plus illustres, puisqu'elle a donné vingt-cinq Empereurs à la Chine, & qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426. ans, depuis l'année 206. avant la naissance de J. C. jusqu'à l'année 220. après sa naissance.

Moyſe, & par le *Vanſcripai* ou le tableau de l'Empereur, avec les tabernacles, où ils gardent les treize exemplaires du *Kchia-Kim*, ou du Pentateuque de Moyſe. Ces tabernacles ſont faits en maniere d'Arche; & cette nef du milieu eſt comme le Chœur de la Synagogue. Les deux autres ſont deſtinées à prier & à adorer Dieu. On va tout autour de la Synagogue par le dedans.

Il y a eu autrefois, & il y a encore aujourd'hui parmi eux des Bacheliers & des *Kien-ſeng*, qui eſt un degré au deſſous des Bacheliers. Tous ces lettrés Juifs conviennent, qu'ils honorent Confucius de la même maniere, que les autres lettrés Gentils de la Chine l'honorent, & qu'ils aſſiſtent avec eux aux cérémonies ſolennelles, qui ſe font dans les ſalles de leurs Grands hommes. Au printems, & à l'automne ils rendent à leurs Ancêtres les honneurs, qu'on a coûtume de leur rendre à la Chine, dans la ſalle qui eſt auprès de la Synagogue. Ils ne leur préſentent pas à la vérité des vian-

des de cochon, mais d'autres animaux. Dans les cérémonies ordinaires, ils se contentent de présenter des Porcelaines pleines de mets & de confitures, ce qu'ils accompagnent de profondes révérences ou prosternemens. Dans la salle de leurs morts, ils ne se servent ni de tablettes, ni d'images, mais seulement de quelques cassolettes. Il faut cependant en excepter leurs Mandarins, pour lesquels seuls on met dans le *Tsutam*, ou la salle des Ancêtres, une tablette, où leur nom & le degré de leur Mandarinat sont marqués.

Ces Juifs dans leurs inscriptions appellent leur Loi la Loi d'Israel, *Tsélao Kiao*. Ils disent que leurs Ancêtres venoient d'un Royaume d'Occident nommé le Royaume de Juda, que Josué conquit après être sorti de l'Egypte, & avoir passé la Mer rouge & le désert; que le nombre des Juifs qui sortirent d'Egypte étoit de soixante *vans*, c'est-à-dire, de six cens mille ames.

Ils parlent des livres des Juges,

de David, de Salomon, d'Ezéchiel, qui ranima les ossemens secs & arides de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la Baleine ; d'où l'on peut voir, qu'outre le Pentateuque de Moyse, ils ont plusieurs autres livres de l'Ecriture sainte.

Leur Alphabet a vingt sept lettres : mais dans l'usage ordinaire, ils ne se servent que de vingt-deux ; ce qui s'accorde avec ce que dit S. Jerôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Ils appellent leur Secte en Chinois *Tiao Kin Kiao*, pour signifier, qu'ils s'abstiennent de sang, & qu'ils coupent les nerfs & les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les Gentils leur donnerent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers pour se distinguer des Idolâtres, qu'ils appellent *Heemakiao*. Ils nomment leur Loi *Konkiao*, l'ancienne Loi, *ien Kiao*, la Loi de Dieu, ou la Loi d'Israël : ils n'allument point de feu & ne font rien cuire le

Samedi, mais ils préparent dès le Vendredi tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ce jour-là. Lorſqu'ils liſent la Bible dans leur Synagogue, ils ſe couvrent le viſage avec un voile tranſparent, en mémoire de Moyſe, qui deſcendit de la Montagne le viſage couvert, & qui publia ainſi le Décalogue, & la Loi de Dieu à ſon Peuple.

Outre la Bible, ces Juifs Chinois ont encore d'autres livres Hébreux faits par les anciens Rabbins. Ces livres, qu'ils appellent *Santeo*, & qui ſont pleins d'extravagances, contiennent leurs Rituels, & les Cérémonies dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui.

Ce qu'il y a de certain, eſt 1°. que ces Juifs adorent le Créateur du Ciel & de la Terre, & qu'ils l'appellent *Tien-chanti chamtien*, & comme il paroît évidemment par leurs anciennes inſcriptions; 2°. Qu'il eſt conſtant que leurs Lettrés rendent à Confucius les honneurs, que les autres Chinois Gentils ont coûtume de

lui rendre ; 3°. Qu'il eſt ſûr qu'ils honorent leurs morts dans le *Tſuiam*, ou la Salle des Ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on ſe ſert à la Chine, mais ſans tablettes, dont ils ne ſe ſervent pas, parce qu'il leur eſt défendu d'avoir des Images ou choſes ſemblables ; 4°. Qu'il eſt certain que dans leurs inſcriptions, il eſt fait mention de leur Loi, qu'ils appellent la Loi d'Iſrael ; de leur origine, de leur ancienneté, de leur deſcendance, de leurs Patriarches, Abraham, Iſaac & Jacob ; des douze Tribus d'Iſrael, de leur Légiſlateur Moyſe, d'Aaron, de Joſué, d'Eſdras ; du *Chm-Kim*, ou du Pentateuque qu'ils ont reçu de Moyſe, & qui eſt compoſé des livres *du Bereſith*, de *Veele-ſemoth*, de *Vaiera*, de *Vaiedabber*, & de *Haddebarim*, qu'ils appellent, quand ils ſont joints enſemble, *Taura*, & S. Jerôme, *Tora*.

REMARQUES

Sur ce qui vient d'être rapporté.

I. La Synagogue dont nous venons de parler, est fort différente de celles que l'on voit en Europe, puisqu'elle représente plutôt un Temple, qu'une Synagogue ordinaire des Juifs. En effet, dans la Synagogue de la Chine, le lieu Sacré, où il n'est permis qu'au grand Prêtre d'entrer, marque assez naturellement le *Sancta Sanctorum*, où étoit l'Arche d'Alliance, la Verge de Moyse & d'Aaron. L'espace qui en est séparé, représente l'endroit où s'assembloient les Prêtres & les Lévites dans le Temple de Jérusalem, & où l'on faisoit les Sacrifices. Enfin, la Salle qui est à l'entrée, où le Peuple fait sa priere, & où il assiste à toutes les Cérémonies de la Religion, ressemble à ce qu'on appelloit autrefois le Vestibule d'Israel, *Atrium Israelis.*

II. Les inscriptions en langue

Hébraïque qu'on voit sur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les Juifs de ce Pays-là gardent sur ce point la même coûtume, qui s'observe dans les Synagogue d'Europe. Mais les Inscriptions des Juifs Européens ne sont que les premieres lettres de certains mots, qui composent une ou plusieurs Sentences.

III. Pour ce qui est des Tabernacles, ou des Tentes de Moyse, & des douze Tribus, cela est particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de semblable dans les Synagogue d'Europe. Il y a seulement du côté de l'Orient une espéce de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq livres de la Loi.

IV. Les petits livres que les Juifs Chinois conservent, sont apparémment les cinquante-trois Sections du Pentateuque, que les Juifs d'Europe lisent tous les Samedis l'une après l'autre dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de justesse, que chaque année ils lisent les cinq livres de Moyse.

V. On ne doit pas s'étonner que les Juifs de la Chine se tournent vers l'Occident, lorsqu'ils font leurs prieres, au lieu que les Juifs d'Europe regardent l'Orient. La raison de cette différence est que parmi les Juifs, c'est une Loi très-ancienne de se tourner au temps de la priere du côté de Jérusalem. Or Jérusalem, qui au regard de l'Europe est située à l'Orient, au regard de la Chine est située à l'Occident. D'ailleurs il est certain que le Temple de Jérusalem étoit disposé de telle sorte, que les Israélites faisant leurs priéres, étoient tournés vers l'Occident; & les Juifs de la Chine suivent peut-être cet usage.

VI. Il n'est point surprenant, qu'il n'y ait point d'Autel dans la Synagogue dont il est ici parlé: comme les Juifs ne font plus de Sacrifices, & qu'il ne leur est permis de sacrifier qu'à Jérusalem, un Autel leur seroit fort inutile.

VII. Lorsque l'on dit que les Hébreux ont vingt-sept lettres, on doit

comprendre dans ce nombre les cinq lettres finales dont parle S. Jerôme, qui ne ſont pas proprement des caractéres différens ; mais une différente maniere d'écrire certains caractéres, en allongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber, comme on fait au commencement & au milieu, excepté le ם qui eſt entiérement fermé.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Secret pour faire des Parfums, & pour donner à la vapeur qui s'éleve, une figure agréable; Pour conserver du feu sur l'eau sans s'éteindre; Pour se procurer du Mercure, en le tirant du Pourprier sauvage. Secret de changer le Plomb en Etain, & de donner à l'Etain l'éclat de l'Argent. Moyen de vivifier une Boussole, sans avoir recours à l'Aiman. Secret de la pierre Philosophale, en usage à la Chine.

LEs Chinois aiment fort les Parfums : ils en ont de toutes les sortes, de simples & de composés, de ceux qui se trouvent dans leur propre pays, & d'autres qu'ils font venir des pays étrangers, comme d'Arabie & des Indes. Tantôt ils en font des pastilles odoriférantes, tantôt ils forment des batons de diverses

poudres de senteur, qu'ils plantent dans un brasier plein de cendres : ces bâtons ayant pris feu par une des extrémités, exhalent lentement une douce & légere vapeur ; & à mesure qu'ils se consument, les cendres tombent dans le brasier sans se répandre au dehors. Pour ce qui est des autres Parfums, tels que l'Encens, & les poudres odoriférantes, ils les jettent comme nous sur les charbons allumés dans le brasier.

Un célébre Auteur Chinois remarque, pour ceux qui s'étudient à allier ensemble différentes sortes de Parfums, ils ont soin d'y mêler du Coton ou de la Bourre d'Armoise, afin que l'agréable vapeur de ces corps odoriférans se réunisse, & s'éleve à une certaine hauteur en forme de colomne, sans s'éparpiller aux environs. Il veut qu'on y ajoûte des amandes, des jujubes aigres, après les avoir pilées dans un mortier ; c'est en cela que consiste tout le secret : mais en même tems il avertit, que ce qu'on appelle à la Chine Coton, ou Bourre

d'Armoise, n'est autre chose que la fine mousse qu'on trouve sur de vieux Pins. On a débité autrefois, qu'un remède souverain contre les douleurs de la Goute, étoit d'allumer des boutons d'Armoise, & de les laisser se consumer sur la partie affligée. Si ceux qui ont essayé ce remède n'en ont pas été soulagés, il se pourroit bien faire que par les boutons d'Armoise, on n'entendoit, ainsi que les Chinois, autre chose que la fine mousse, dont les vieux Pins sont revêtus en certains endroits.

Le même Auteur ajoute un autre secret, pour donner à la vapeur des parfums une figure agréable, lorsqu'elle s'éleve en l'air. C'est assez l'usage parmi les Chinois d'avoir de grands vases dans leurs jardins, où ils cultivent des fleurs de Nénuphar. Lorsque vers le mois de Juin le Nénuphar pousse ses larges feuilles, frottez-en quelques-unes de miel : peu de jours après il se formera une espéce de petits vers, qui rongeront toute la substance verte de la feuil-

le, de laquelle il ne restera que le squelette en forme de gaze. Ces filamens seront bientôt desséchés : c'est alors qu'il faut le cueillir, & en ôter la pellicule un peu grossier ; après quoi vous réduirez cette gaze en une poudre très-fine Lorsqu'ensuite vous voudrez brûler diverses sortes de parfums sur un brasier, & les allier ensemble, joignez-y un peu de cette poussiere ; la vapeur se réunira comme en un corps, en s'élevant assez haut, & se terminera en forme de nuage, ou en figure de chiffres à plusieurs traits.

Les secrets suivans que rapporte le même Auteur, sont comme une ébauche des lampes sépulchrales & inextinguibles, qui étoient en usage du tems des premiers Empereurs Romains, & des feux Grégeois, dont il ne nous reste plus que le nom. Il enseigne le moyen de faire une boule, qui étant allumée, flotte sur l'eau sans s'éteindre. Composez-la, dit-il, de *Téhangrao*, c'est-à dire, de Cafre de la Chine, qui n'est pas fort cher,

& qui étant purifié & chriſtalliſé, donneroit en moindre quantité un canfre équivalent à celui de Bornéo. Prenez donc une dragme de canfre, joignez-y une demi-dragme de réſine de pin, liez le tout enſemble avec de bonne eau-de-vie, allumez cette maſſe, & placez-la immédiatement ſur l'eau : elle brûlera lentement, & ne s'éteindra, que lorſqu'elle ſera entiérement conſumée.

Pour avoir une lampe qui dure & qui éclaire l'eſpace d'un mois, cueillez au mois de Juillet une once de l'herbe *Féon ping*. (Elle croît ſur la ſurface de l'eau, dans les lacs, & vers le bord des riviéres peu rapides : c'eſt le *ſemper vivum*.) De plus une quantité égale de *Guen-tem* (petites racines de *Ko-ſuen*) c'eſt une eſpéce de coquillage & de *Hoang-ban*. Réduiſez le tout en une poudre très fine ; & ſur une once d'huile, ſemez une dragme de cette poudre ainſi préparée.

Un autre Ecrivain Chinois apprend à faire une bougie, qui durera toute

la nuit, & qui dans sa longueur ne se consumera que d'un pouce, ou de deux travers de doigt. Le fond de cette bougie est un mélange de cire jaune, de résine de pin, & de fleurs d'acacia, une once & six dragmes de chaque espéce. On y joint une dragme de *Féouche*; c'est une pierre légére & poreuse. On fait fondre d'abord la résine & la cire, on ajoute ensuite les fleurs d'acacia, & la pierre *Féo-cho*. On incorpore bien ces matieres, dont on a soin d'empreindre & de couvrir la méche; & c'est ainsi que se forme cette espéce de bougie.

Si l'on employoit du vernis sec, de la résine, du salpétre rafiné, du soufre, de l'encens, & qu'on réduisît le tout en poudre; qu'ensuite avec du vernis on formât de petites boules grosses comme des pois, & que posant un de ces pois sur une plaque de fer, on y mît le feu au commencement de la nuit, quelque vent qu'il fasse, il restera allumé au grand air jusqu'au lendemain.

Le secret suivant paroîtra plus surprenant encore : mais l'épreuve n'en est pas difficile ; & sans avoir égard aux avantages qu'on en pourroit retirer, la seule curiosité peut porter à en faire l'expérience. Il y a un moyen, dit l'Auteur Chinois, de se procurer du Mercure, en le tirant du pourpier sauvage. Pour cela, il n'y a qu'à prendre de petites feuilles de pourpier, les briser dans un mortier avec un pilon de bois d'acacia, & les exposer au soleil levant durant trois jours ou environ. Lorsqu'elles seront sèches, faites-les brûler, sans pourtant en détruire la nature & les vertus : enfermez cette masse dans un vase de terre vernissée ; ayez soin de le bien boucher, & de l'enfouir dans la terre, où vous le laisserez quarante-neuf jours ; après quoi retirez le vase, & vous y trouverez le vif argent bien formé.

Rien n'est plus certain que ce secret ; & dans les boutiques à *Péking* on vend deux sortes de Mercure, l'un qui se tire des mines, & qui

s'appelle *Chanchouair*; & l'autre qui se tire des plantes, & qu'on nomme *Tsao-chonien.*

Si différentes opérations de Chimie nous ont découvert, que dans les principes des plantes il y avoit du fer, cela ne nous disposé-t'il pas à croire, que l'on peut trouver du Mercure en certaines plantes; & si en réfléchissant sur la nature des plantes, nous cherchions qu'elle est celle, qui plus vraisemblablement renfermeroit du vif argent dans sa composition, ne seroit-il pas plus naturel de penser au pourpier? Car enfin, l'Herbier Chinois, qui en cela s'accorde avec le sentiment des plus sçavans Botanistes d'Europe, donne au pourpier des vertus qu'on attribue au Mercure. Le pourpier, dit-il, est froid de sa nature; il fait mourir les vers & toute sorte de vermines: on l'employe utilement contre les humeurs malignes qu'il dissout; & parce que de sa nature il est volatile, il débouche, il tient libres & ouverts les divers canaux, & les différens conduits du corps humain. Quoi-

Quoiqu'il en soit, il est très-probable que le vif argent tiré des plantes par la solution & la séparation des principes, seroit dégagé de plusieurs impuretés, que celui qui vient des mines a naturellement ; car pour être exalté dans les plantes en parties très-subtiles, il a dû se décharger des fibres rameuses & sulphureuses, qui l'embarrassent plus ou moins, & dont on le délivre, en le purifiant & le passant au travers de la peau de Chamois.

Si par l'expérience on trouve que cette recette soit sûre, on en tirera un double avantage; le premier est que par tout & en assez peu de tems, on pourra se procurer une quantité raisonnable de Mercure. Le second, qui est le plus considérable, est que par le vif argent qu'on aura tiré du pourpier, on jugera mieux de divers usages de cette plante, & l'on déterminera plus certainement, avec quelle constance ou avec quelle précaution on doit s'en servir, selon les différentes situations des personnes

saines ou malades. D'ailleurs son suc préparé jusqu'a un certain point, pourra même agir sur les métaux disposés à le recevoir.

Voici d'autres secrets, qui feront encore mieux connoître quelle est l'action du suc des plantes, lorsqu'on le mêle à des métaux mis en fusion. Un Auteur Chinois dit que du plomb fondu, qu'on fait cuire dans le suc exprimé de la Fumeterre à fleurs jaunes, se changera en *Sila*; c'est l'étain de la Chine, qui est plus beau que l'étain d'Europe.

Cette recette aidée de la suivante pourra perfectionner les épreuves qu'on en voudra faire. On trouve dans un autre Livre Chinois, que l'on donnera à un vase d'étain la fermeté du fer & l'éclat de l'argent, en le tenant sur le feu dans du *Chang-ka* (limaille d'acier) dans du *Pepi* (l'arsénic) & dans du sel.

Un autre Auteur prétend, qu'en frottant de l'étain de la Chine avec une poudre fine composée d'une once de *Tan-fan* (couperose) & dans deux

dragmes de *Pefan* (alun) ce frottement donnera à l'étain la couleur de l'or; & que si l'on en frotte du fer, il deviendra rouge. Peut-être que la maniere dont les Chinois préparent le fer pour le dorer, a la vertu de l'adoucir, & de le rendre plus propre à être pénétré de la couperose & de l'alun. Telle est la préparation qu'ils y apportent.

Ils mêlent ensemble une écuellée de suc de *Tsung* (oignons & porreaux) autant de ris aigri, trois têtes d'ail pilées, & le poids de cinq dragmes de graisse de chien. Ils mettent le fer dans de l'eau avec cette mixtion, qu'ils font cuire, jusqu'à ce qu'on apperçoive que le fer prend la couleur d'un blanc pâle.

Ce que le même Livre rapporte de la maniere dont les Chinois animent l'aiguille d'une bousole, afin qu'elle se tourne vers les poles, paroîtra sans doute fort extraordinaire. Ils n'ont point recours comme nous à la pierre d'aimant, quoique la Chine en soit abondamment pourvue, &

que d'ailleurs ſes vertus, & ſur-tout celle qu'elle a d'attirer le fer, ne leur ſoit pas inconnue, puiſqu'ils lui donnent le nom de *Hibiéche*, c'eſt-à-dire, pierre qui attire le fer. Cette connoiſſance qu'ils ont de ſes propriétés, a donné lieu à la fable qu'ils racontent d'un lac, où l'on n'oſe pas expoſer des vaiſſeaux, parce qu'il y a, diſent-ils, au fond de ce lac, une ſi grande quantité de pierres d'aimant, que tous les ferremens qui lient enſemble les membres du bâtiment, étant attirés en bas, il faut néceſſairement qu'il s'en aille en piéces. De là vient pareillement cette fauſſe opinion où ſont les Médecins Chinois, que faiſant entrer de la poudre d'aimant dans une emplâtre, elle attirera les parcelles de fer reſtées dans une plaie.

Mais enfin, ſi les Chinois n'emploïent pas l'aimant, pour vivifier l'aiguille de la bouſſole, de quels moyens ſe ſervent-ils? C'eſt à quoi il faut ſatisfaire, en rapportant la recette qu'ils preſcrivent.

Prenez, disent-ils, en premier lieu du *Tchucha* (c'est du vrai Cinabre, qui est rare en Europe) en second lieu du *Hiun-hoang* (de l'orpiment) il y en a qu'on appelle *Tsse Loangtse*, c'est-à-dire femelle, qui est le plus cher; & d'autre qu'on appelle *Hoang hiung*, c'est-à-dire, mâle. Celui-ci pourroit bien être le Réalgal, ou la Sandaraque jaune tirant sur le rouge. Au cinabre & à l'orpiment joignez de la limaille d'aiguille: réduisez tout cela à poids égal en une poudre fine, que vous lierez ensemble, & que vous mélangerez bien avec du sang tiré des crêtes de coqs blancs; après quoi vous prendrez vingt ou trente aiguilles fines, que vous couvrirez de tous côtés de cette mixtion, & après les avoir empaquetées dans du papier, vous les tiendrez pendant sept jours & sept nuits dans un petit fourneau, sous lequel vous entretiendrez constamment un feu clair de charbon de bois. Après cette opération, enveloppez ces mêmes aiguilles, & portez-les durant trois jours appli-

quées sur la chair. Faites alors l'épreuve de vos aiguilles : vous trouverez qu'elles se tourneront avec justesse vers les poles, & qu'elles seront très-propres pour les usages de la Boussole.

Il faut convenir que la vertu des ingrédiens qui composent cette recette, ne paroît guére avoir de liaison avec la juste direction des aiguilles vers le pole.

En premier lieu on doit mettre ces aiguilles pendant long-tems sur un feu clair ; & il est certain que le meilleur aimant, & l'aiguille la mieux aimantée, perdent leur force & leur vertu par l'action du feu. En second lieu la mixtion dont on couvre ces aiguilles, est composée de minéraux, qui ne sont nullement propres à aimanter ; le soufre, le vif argent, l'arsénic y dominent : s'il y entre du fer, il est en poussiere, & n'a plus l'arrangement de ses parties & de ses pores propres à communiquer la vertu magnétique. Enfin, les parties sulphureuses & graisseuses du sang des crê-

tes de coq, qui lie les ingrédiens, & la transpiration fuligineuse du corps humain, qu'on recommande, arrêtent l'action la plus forte de l'aimant.

Du reste on auroit encore plus lieu d'être surpris, si en faisant l'épreuve de cette recette, on trouvoit qu'une aiguille ainsi préparée pour l'usage de la boussole fût moins susceptible des déclinaisons & des variations, qui se trouvent dans les aiguilles aimantées, & qui embarrassent si fort les voyageurs. Il semble que les Chinois ignorent ces variations; du moins ils n'en font aucune mention.

Le secret chimérique de la pierre philosophale a été en vogue parmi les Chinois, long-tems avant qu'on en eût les premieres notions en Europe. Ils parlent dans leurs Livres en termes magnifiques de la semence d'or, & de la poudre de projection; & ce que nos Charlatans appellent grand œuvre, ils le nomment *Lien-tan*, & promettent de tirer de leurs creusets, non-seulement de l'or, mais

encore un reméde ſpécifique & univerſel, qui procure à ceux qui le prennent une eſpéce d'immortalité.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans les Livres où il eſt traité de cette matiere, eſt que les Chinois prétendent que les dépoſitaires d'un ſi précieux ſecret, quelque habiles qu'ils ſoient, & quelque dépenſe qu'ils faſſent, courent riſque d'échouer dans leur entrepriſe, s'ils n'ont pas une vertu épurée, qui attire la bénédiction du ciel ſur des opérations ſi importantes & ſi délicates.

Mais s'il y a eu des ſoufleurs de bonne foi, qui s'étant entêtés de cette chimere, n'en ont point été détrompés, qu'après avoir converti leurs biens en charbons, il y en a encore plus de fourbes, qui par des promeſſes trompeuſes ont réuſſi à ſurprendre les peuples, & ſe ſont véritablement enrichis aux dépens de leur crédulité. En voici un exemple trop ſingulier, pour ne pas être rapporté.

Un de ces fourbes, qui ſe faiſoit paſſer pour un des premiers Maîtres

de l'Art, affectoit par-tout un grand air de probité, & sur-tout de désintéressement, tel qu'il peut être dans un homme à qui l'or naît sous la main. Il trouva le moyen de se faire connoître à un riche Seigneur, qui après avoir occupé les premiers Emplois de l'Empire, s'étoit retiré dans sa Province. Il s'insinua adroitement dans sa maison; & peu à peu il sçut si bien ménager son esprit par ses complaisances, & ses soupleſſes, qu'il gagna entiérement ses bonnes graces. Alors laissant échapper dans divers entretiens certains traits de son habileté dans la transmutation des métaux, la curiosité du Mandarin fut extraordinairement piquée; & le Charlatan lui avoua enfin, qu'il avoit trouvé le secret de la pierre philosophale. Il s'offrit même à lui communiquer ce secret, uniquement par reconnoissance de ses honnêtetés, & des marques singulieres qu'il recevoit de son affection.

Le crédule Seigneur donna dans le piége, & s'entêta si fort de l'Al-

chimiſte, qu'il étoit dans l'impatience de voir commencer les opérations. Il n'avoit garde de s'effrayer de la dépenſe, perſuadé, comme il l'étoit, de trouver dans ſa maiſon une mine d'or intarriſſable, & ce qui le flattoit le plus, un moyen infaillible de prolonger ſes jours.

L'Alchimiſte ne ſe fit pas long-tems prier. Il choiſit dans le vaſte Palais du riche Vieillard un appartement commode & agréable, où l'on n'épargna rien pour le bien régaler, lui, ſa prétendue femme, & ſes domeſtiques. Car cette femme n'étoit rien moins que ſon épouſe; c'étoit une Courtiſane d'une rare beauté, qu'il avoit aſſociée à ſa charlatanerie, & qui devoit y jouer le principal rôle.

Dès qu'on ſe mit en devoir de commencer le travail, on apporta de groſſes ſommes à l'Alchimiſte, pour les précieux ingrédiens qu'il devoit mettre dans le creuſet, mais qu'il fit paſſer auſſi-tôt dans ſes coffres. Ce qui impoſoit encore plus au Vieillard, c'étoit de voir les ſoins que le Char-

latan se donnoit, pour s'assûrer de la protection du ciel. Il se prosternoit sans cesse : il brûloit quantité de parfums ; & il exhortoit continuellement le Mandarin, à ne pas entrer dans le laboratoire, sans s'être purifié auparavant, parce que la moindre souillure ruineroit le travail de plusieurs jours. La Dame de son côté se montroit souvent à la dérobée, & laissoit, comme par mégarde, entrevoir ses attraits.

L'ouvrage alloit toujours son train ; & au bout de quelque tems, l'Alchimiste fit voir au crédule Seigneur d'heureuses transmutations, qui annoncoient un terme assez court pour la perfection du grand œuvre. Ce fut pour lui un grand sujet de joie : mais cette joie fut bien-tôt troublée par la nouvelle que le Charlatan reçut de la mort de sa mere. Il étoit trop bon fils, & trop exact observateur des Loix de l'Empire, pour n'aller pas sur le champ lui rendre les derniers devoirs. Il consola néanmoins le Mandarin, en l'assûrant

qu'il reviendroit dans peu de jours, & ajoutant que l'ouvrage ne seroit pas interrompu, parce qu'il laisseroit sa femme, & quelques domestiques, qui en sçavoient assez pour ce qui restoit à faire. La Dame parut fort touchée de cette courte séparation. Ses pleurs & ses gémissemens prouvoient le désir qu'elle avoit d'accompagner son mari, & de partager avec lui les devoirs de la piété filiale.

Pendant l'absence de l'Alchimiste, le riche Vieillard visitoit souvent le laboratoire. La Dame fit bien son personnage, & n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui inspirer de la passion. Elle réussit au-delà de ses espérances. Le Vieillard fut bientôt épris de ses charmes. Les visites du laboratoire devinrent plus fréquentes, & les entretiens plus longs & plus secrets. Les domestiques s'en apperçurent; & c'étoit l'intention de la Dame que rien n'échappât à leur connoissance, parce que dans la suite ils devoient servir de témoins.

Cependant l'Alchimiste arrive. Cer-

tains signes que fit la Dame, l'instruisent d'abord de ce qui s'étoit passé. Après avoir reçu du Mandarin les complimens ordinaires sur son prompt retour, il va visiter l'ouvrage : il trouve tout en désordre, preuve certaine, s'écria-t'il, des infamies dont le laboratoire a été souillé ; & entrant en fureur, il renverse les creusets & les fourneaux, & veut tuer tout à la fois sa femme & ses domestiques. La Dame se jette à ses pieds, demande pardon avec larmes, & avoue qu'elle a été séduite. Les domestiques en pleurs détestent le jour où ils sont entrés dans une maison si abominable.

L'Alchimiste plus furieux que jamais tempête, crie, & jure qu'il va de ce pas porter ses plaintes aux Magistrats, & demander justice contre le Mandarin qui l'a déshonoré. A la Chine, un adultere prouvé est un crime digne de mort, & capable de ruiner les maisons les plus opulentes. L'infortuné Vieillard saisi d'effroi, & cherchant à éviter la honte du châ-

timent, & la perte de ſes biens, fait tous ſes efforts pour adoucir l'eſprit du furieux Alchimiſte. Il lui offre des ſommes conſidérables d'or & d'argent; & pour réparer le déshonneur de la Dame, il l'accable de pierreries & de bijoux de toutes ſortes. L'Alchimiſte & la Dame ne ſe laiſſant fléchir qu'avec peine, ils promettent enfin de ne pas pouſſer plus loin cette affaire, & ils ſe retirent, en s'applaudiſſant dans le fond du cœur d'avoir ſi bien réuſſi à trouver la pierre philoſophale.

CHAPITRE VIII.

Langues différentes des Hurons, des Abnakis, des Algonkins, des Illinois, des Outaouaks, & de plusieurs autres Nations de la Nouvelle France : Leurs occupations, leurs habillemens, leur adresse à tirer de l'Arc, leur tendresse pour leurs enfans ; Cérémonies de leurs funérailles ; Maniére cruelle dont ils traitent leurs Prisonniers de Guerre.

LA Langue des Hurons est la maîtresse Langue des Sauvages du Canada ; & quand on la possède, en moins de trois mois on se fait entendre aux cinq nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse, & en même temps la plus difficile de toutes les Langues des Sauvages. Cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens ; car souvent deux mots composés des mêmes ca-

racteres ont des significations toutes différentes.

Chaque nation Sauvage à sa Langue particuliere ; ainsi les Abnakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis ont chacun leur Langue. On n'a point de livres pour s'instruire de ces différentes Langues : l'usage est le seul maître qui puisse les apprendre.

Les *Abnakis* habitent une forêt qui n'est qu'à trois lieues de Québec. Leurs cabannes sont rangées à peu près comme les maisons dans les Villes. Une enceinte de pieux hauts & serrés forme une espéce de muraille, qui les met à couvert des incursions de leurs ennemis.

Leur cabannes sont bientôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut, & ils les revêtent de grandes écorces. Le feu se fait au milieu de leur Cabanne. Ils étendent tout autour des nattes de jonc, sur lesquelles ils s'asseyent pendant le jour, & prennent leur repos pendant la nuit.

L'habillement

L'habillement des hommes consiste en une Casaque de peau, ou bien en une piéce d'étoffe rouge ou bleüe. Celui des femmes est une couverture, qui leur prend depuis le col jusqu'au milieu des jambes, & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent une autre couverture sur la tête, qui leur descend jusqu'aux pieds, & qui leur sert de manteau : leurs bas ne vont que depuis les genoux jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons de peaux d'Elan, garnis en dedans de poil ou de laine, leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure leur est absolument nécessaire, pour s'ajuster aux raquettes par le moyen desquelles ils marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en figure de Losanges ont plus de deux pieds de longueur, & sont larges d'un pied & demi.

L'invention de ces raquettes leur est d'une grand utilité, non-seulement pour courir sur la neige, dont la terre est couverte une grande partie de l'année, mais encore pour aller à

la chasse des bêtes, & sur-tout de l'Orignal. Ces animaux plus gros que les plus gros Bœufs de France, ne marchent qu'avec peine sur la neige : ainsi il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre ; & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton, ils les tuent, se nourrissent de leur chair, & après avoir bien passé leur peau, en quoi ils sont habiles, ils en trafiquent avec les François & les Anglois, qui leur donnent en échange des casaques, des couvertures, des chaudières, des fusils, des haches & des couteaux.

Si l'on veut se former quelque idée d'un Sauvage, il faut se représenter un grand homme, fort agile, d'un teint bazané, sans barbe, avec des cheveux noirs, & dont les dents sont plus blanches que l'yvoire. Il n'a pour toute parure que des Rassades, qui sont une espéce de Coquillage ou de pierre, qu'on façonne en forme de petits grains, les uns blancs, les autres noirs, qu'on en-

file de telle sorte, qu'ils représentent diverses figures très-régulieres qui ont leur agrément. C'est avec ces Rassades que les Sauvages nouent leurs cheveux sur les oreilles, & par derriere. Ils en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretieres, & de larges ceintures.

L'occupation des hommes est la Chasse ou la Guerre; celle des femmes est de rester au Village, & d'y faire avec l'écorce des panniers, des sacs, des boëtes, des écuelles, des plats. Elles cousent l'écorce avec des racines, & en font divers Meubles fort proprement travaillés. Les Canots sont pareillement d'une seule écorce: mais les plus grands ne peuvent guére contenir que six ou sept personnes.

C'est avec ces Canots, faits d'une écorce qui n'a guére que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de Mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses Riviéres, & sur des Lacs de quatre à cinq cens lieuës de tour.

Rien n'égale la tendresse que les

Sauvages ont pour leurs Enfans. Dès qu'ils sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'ours dans laquelle ils les enveloppent : c'est là leur berceau. Les Meres les portent sur le dos, d'une maniere commode pour les Enfans & pour elles.

A peine les garçons commencent-ils à marcher, qu'ils s'exercent à tirer de l'arc ; ils y deviennent si adroits, qu'à l'âge de dix ou douze ans, ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent.

Rien de plus dégoûtant, que la maniere dont ils prennent leur repas. Après avoir rempli de Viande leur Chaudiére, ils la font bouillir tout au plus trois quarts d'heures ; après quoi ils la retirent de dessus le feu, ils la servent dans des Ecuelles d'écorce, & la partagent à tous ceux qui sont dans la Cabanne : chacun mord dans cette Viande, comme on feroit dans un morceau de pain.

Ils aiment passionnément le Tabac :

hommes, femmes & filles, tous fument presque continuellement. Au commencement de Juin ils sément du Blé d'Inde. Leur façon de le semer est de faire avec les doigts, ou avec un petit bâton, différens trous en terre, & de jetter dans chacun huit ou neuf grains, qu'ils couvrent de la même terre qu'ils ont tirée pour faire le trou; leur récolte se fait à la fin d'Août.

Les *Misilimakinaks* sont éloignés de Québec d'environ quatre cens lieues; ils s'attribuent une origine aussi insensée que ridicule. Ils prétendent sortir de trois familles; & chaque famille est composée de cinq cens personnes.

Les uns sont de la Famille de *Michabon*, c'est-à-dire, du grand Liévre. Ils prétendent que ce grand Liévre étoit une homme d'une prodigieuse grandeur: qu'il tendoit des filets dans l'eau à dix-huit brasses de profondeur; & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles: qu'un jour pendant le déluge, il envoya le

Castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la Loutre, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume : qu'il se rendit à l'endroit du lac où se trouvoit cette terre, laquelle formoit une petite Isle ; qu'il marcha dans l'eau tout à l'entour, & que cette Isle devint extraordinairement grande. C'est pourquoi ils lui attribuent la création de la Terre. Ils ajoûtent, qu'après avoir achevé cet ouvrage, il s'envola au Ciel ; mais qu'avant que de quitter la Terre, il ordonna que quand ses descendans viendroient à mourir, on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air, afin qu'ils pussent plus aisément s'envoler vers le Ciel : que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit pas de couvrir la Terre ; que leurs Lacs & leurs Rivieres demeureroient glacés, & que ne pouvant pas même pêcher de Poisson, qui est leur nourriture ordinaire, ils mourroient tous au Printems.

La seconde famille des *Outaonaks*

prétend être sortie de *Mamcipik*, c'est-à-dire de la Carpe. Ils disent qu'une Carpe ayant fait des œufs sur le bord de la Riviere, & le soleil y ayant dardé ses rayons, il s'en forma une Femme, de laquelle ils sont descendus. Ainsi ils se disent de la famille de la Carpe.

La troisiéme famille attribue son origine à la patte d'un *Machova*, c'est-à-dire d'un Ours; & ils se disent de la famille de l'Ours, sans expliquer de quelle maniere ils en sont sortis. Lorsqu'ils tuent quelques-uns de ces animaux, ils lui font un festin de sa propre chair. Ils lui parlent, ils le haranguent. N'aye point de pensée contre nous, lui disent-ils, parce que nous t'avons tué: tu as de l'esprit, tu vois que nos enfans souffrent la faim; ils t'aiment, ils te veulent faire entrer dans leurs corps: ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des Enfans de Capitaine?

Il n'y a que la famille du grand Lievre qui brûle les Cadavres; les deux autres familles les enterrent.

Lorſque quelque Capitaine eſt décédé, on prépare un vaſte Cercueil, où après avoir couché le Corps revêtu de ſes plus beaux habits, on y renferme avec lui ſa couverture, ſon fuſil, ſa proviſion de poudre & de plomb, ſon arc, ſes fléches, ſa chaudiere, ſon plat, des vivres, ſon caſſetête, ſon calumet, ſa boëte de vermillon, ſon miroir, des colliers de Porcelaine, & tous les préſens qui ſe ſont faits à ſa mort ſelon l'uſage. Ils s'imaginent qu'avec cet équipage, il fera plus heureuſement ſon voyage en l'autre monde; & qu'il ſera mieux reçû des grands Capitaines de la Nation, qui le conduiront avec eux dans un lieu de délices.

Tandis que tout s'ajuſte dans le Cercueil, les Parens du mort aſſiſtent à la cérémonie, en pleurant à leur maniere; c'eſt-à-dire, en chantant d'un ton lugubre, & en remuant en cadence un bâton, auquel ils ont attaché pluſieurs petites ſonnettes.

Où la ſuperſtition de ces Peuples paroît le plus extravagante, c'eſt dans le

le culte qu'ils rendent à ce qu'ils appellent leur *Manitou*. Comme ils ne connoiſſent guére que les Bêtes avec leſquelles ils vivent dans les Forêts, ils imaginent dans ces Bêtes, ou plutôt dans leurs peaux ou dans leur plumage, une eſpéce de Génie qui gouverne toutes choſes, & qui eſt le maître de la vie & de la mort. Il y a ſelon eux des *Manitous* communs à toutes les nations ; & il y en a de particuliers pour chaque perſonne. *Ouſſakita*, diſent-ils, eſt le grand *Manitou* de toutes les Bêtes qui marchent ſur la terre, ou qui volent dans l'air. Ainſi, lorſqu'ils vont à la chaſſe, ils lui offrent du Tabac, de la Poudre, du Plomb, & des Peaux bien apprêtées, qu'ils attachent au bout d'une perche, & qu'ils élevent en l'air. *Ouſſakita*, lui diſent-ils, nous te donnons à fumer ; nous t'offrons de quoi tuer les Bêtes : daigne agréer ces préſens, & ne permets pas qu'elles échappent à nos traits ; laiſſe-nous-en tuer en grand nombre, & des plus graſſes, afin que nos Enfans

ne manquent ni de vêtemens, ni de nourriture.

Ils nomment *Michibichi* le *Manitou* des Eaux & des Poissons; & ils lui font un Sacrifice à peu près semblable, lorsqu'ils vont à la Pêche, ou qu'ils entreprennent un voyage. Ce Sacrifice consiste à jetter dans l'eau du Tabac, des Vivres, des Chaudieres, en lui demandant que les eaux de la Riviere coulent plus lentement, que les rochers ne brisent pas leurs Canots, & qu'il leur accorde une Pêche abondante.

Outre ces *Manitous* communs, chacun a le sien particulier, qui est un Ours, un Castor, une Outarde, ou quelque Bête semblable. Ils portent la peau de cet animal à la guerre, à la chasse, & dans leurs voyages, se persuadant qu'elle les préservera de tout danger, & qu'elle les fera réussir dans leurs entreprises.

Quand un Sauvage veut se donner un *Manitou*, le premier animal qui se présente à son imagination durant le sommeil, est ordinairement celui

sur lequel tombe son choix. Il tue une bête de cette espece : il met sa peau ou son plumage, si c'est un oiseau, dans le lieu le plus honorable de sa Cabanne : il prépare un festin à son honneur, pendant lequel il lui fait sa Harangue dans les termes les plus respectueux ; après quoi il est reconnu pour son *Manitou*.

Les Illinois sont éloignés de Québec de pres de huit cens lieues : ces Sauvages ne se couvrent que vers la ceinture, & du reste ils vont tous nuds. Divers compartimens de toutes sortes de figures qu'ils se gravent sur le corps d'une maniére ineffaçable, leur tiennent lieu de vêtement. Ils s'ornent la tête de plumes de diverses couleurs, dont ils font des Guirlandes & des Couronnes, qu'ils ajustent assez proprement. Ils ont soin sur tout de se peindre le visage de diverses couleurs, entr'autres de vermillon. Ils portent des colliers & des pendans d'oreilles faits de petites pierres, qu'ils taillent en forme de pierres précieuses. Il y en a de bleües,

de rouges, & de blanches comme de l'albâtre, à quoi il faut ajoûter une plaque de porcelaine, qui termine le collier.

Lorsque les Illinois ne sont point occupés à la guerre ou à la chasse, leur temps se passe en jeux, en festins, & en danses. Ils ont de deux sortes de danses : les unes qui sont en signe de réjouissance, & auxquelles ils invitent les femmes & les filles les plus distinguées ; les autres se font pour marquer leur tristesse à la mort des plus considérables de la Nation. C'est par ces danses, qu'ils prétendent honorer le défunt, & essuyer les larmes de ses parens. Tous ont droit de faire pleurer de la sorte la mort de leurs proches. Les danses durent plus ou moins de temps, à proportion du prix & de la valeur des présens ; ensuite on les distribue aux danseurs. Leur coûtume n'est pas d'enterrer les morts. Ils les enveloppent dans des peaux, & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Hors le temps des jeux, des festins

& des danſes, les hommes demeurent tranquilles ſur leurs nattes, & paſſent le temps ou à dormir, ou à faire des arcs, des fléches, des calumets, & autres choſes de cette nature; pour ce qui eſt des femmes, elles travaillent depuis le matin juſqu'au ſoir comme des Eſclaves. C'eſt à elles à cultiver la terre, à ſemer le Bled d'Inde pendant l'été; & dès que l'hiver commence, elles ſont occupées à faire des nattes, à paſſer des peaux, & à beaucoup d'autres ouvrages.

De toutes les Nations du Canada, il n'y en a point qui vivent dans une ſi grande abondance de toutes choſes que les Illinois. Leurs Rivieres ſont couvertes de Cygnes, d'Outardes, de Canards & de Sarcelles. A peine fait-on une lieüe, qu'on trouve une multitude prodigieuſe de Coqs d'Inde, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de deux cens; il y en a qui peſent juſqu'à trente-ſix livres.

Les Ours & les Cerfs y ſont en très-

grande quantité ; on y voit auſſi une infinité de Bœufs & de Chevreuils. On voit dans les prairies, à perte de vûe, des quatre à cinq mille Bœufs qui y paiſſent. Ils ont une boſſe ſur le dos, & la tête extrêmement groſſe. Leur poil, excepté celui de la tête, eſt friſé, & doux comme de la laine. La chair en eſt naturellement ſallée, & ſi légére, que quoi qu'on la mange toute crue, elle ne cauſe aucune indigeſtion. Lorſqu'ils ont tué un Bœuf, qui leur paroît trop maigre, ils ſe contentent d'en prendre la langue, & en vont chercher un plus gras.

Les fléches ſont les principales armes, dont ils ſe ſervent a la guerre & a la chaſſe. Ces fléches ſont armées par le bout d une pierre taillée, & affilée en forme de langue de ſerpent : faute de couteaux, ils s'en ſervent auſſi pour habiller les animaux qu'ils tuent. Ils ſont ſi adroits à tirer de l'arc, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup ; & ils le font avec tant de viteſſe, qu'ils auront plutôt

décoché cent fléches, qu'un autre n'auroit chargé son fusil.

Ils se mettent peu en peine de travailler à des filets, parce que l'abondance des Bêtes de toutes les sortes qu'ils trouvent pour leur subsistance, les rend assez indifférens pour le Poisson. Cependant, quand il leur prend fantaisie d'en avoir, ils s'embarquent dans un Canot, avec leurs arcs & leurs fléches: ils s'y tiennent debout, pour mieux découvrir le Poisson; & aussi-tôt qu'ils l'ont apperçû, ils le percent d'une fléche.

L'unique moyen parmi les Illinois de s'attirer de l'estime, est comme chez les autres Sauvages, de se faire la réputation d'habile Chasseur, & encore plus de bon Guerrier. Ils sont si passionnés pour cette gloire, qu'on les voit entreprendre des voyages de quatre cens lieues au milieu des forêts, pour faire un Esclave, ou pour enlever la chévelure d'un homme qu'ils auront tué. Ils comptent pour rien les fatigues, ou le long jeûne qu'ils ont à supporter, sur-tout lors-

qu'ils approchent des terres ennemies, de crainte que les bêtes n'étant que blessées, ne s'enfuient avec la fléche dans le corps, & n'avertissent leurs ennemis de se mettre en état de défenses. Car leur maniere de faire la guerre, de même que parmi tous les Sauvages, est de surprendre leurs ennemis : c'est pourquoi ils envoient à la découverte, pour observer leur nombre, & leur marche, ou pour examiner, s'ils sont sur leurs gardes. Selon le rapport qui leur est fait, ou bien ils se mettent en embuscade, ou ils font irruption dans les Cabanes, le Casse-tête en main ; & ils ne manquent pas d'en tuer quelques-uns, avant qu'ils ayent pû songer à se défendre.

Le Casse-tête est fait d'une corne de Cerf, ou d'un bois en forme de coutelas, terminé par une grosse boule. Ils tiennent le Casse-tête d'une main, & un Couteau de l'autre : aussi-tôt qu'ils ont assené leur coup sur la tête de leur ennemi, ils la lui cernent avec le couteau, & lui en-

levent la chévelure avec une promptitude surprenante.

Lorsqu'un Sauvage revient dans son Pays chargé de plusieurs chévelures, il y est reçû avec de grands honneurs ; mais c'est pour lui le comble de la gloire, lorsqu'il fait des Prisonniers, & qu'il les amene vifs : dès qu'il arrive, tout le Village s'assemble, & se range en haye sur le chemin où les Prisonniers doivent passer. Cette réception est bien cruelle ; les uns leur arrachent les ongles, d'autres leur coupent les doigts ou les oreilles, quelques autres les chargent de coups de bâton.

Après ce premier accueil, les Anciens s'assemblent, pour délibérer s'ils accorderont la vie à leurs Prisonniers, ou s'ils les feront mourir. Lorsqu'il y a quelque mort à ressusciter, c'est-à-dire, si quelqu'un de leurs Guerriers a été tué, & qu'ils jugent devoir le remplacer dans sa Cabane, ils donnent à cette Cabane un de leurs Prisonniers, qui tient la place du défunt ; & c'est ce qu'ils

appellent reſſuſciter le mort.

Quand le Priſonnier eſt condemné à la mort, ils plantent auſſi-tôt en terre un gros pieu, auquel ils l'attachent par les deux mains. On lui fait chanter ſa Chanſon de mort ; & tous les Sauvages s'étant aſſis autour du poteau, on allume à quelque pas de-là un grand feu, où ils font rougir des haches, des canons de Fuſil, & d'autres ferremens : enſuite ils viennent les uns après les autres, & les lui appliquent tout rouges ſur les diverſes parties du corps. Il y en a qui les brûlent avec des tiſons ardens : quelques-uns leur déchiquetent le corps avec des couteaux ; d'autres leur coupent un morceau de chair déja rôtie, & la mangent en ſa préſence. On en voit qui rempliſſent ſes plaies de poudre, & lui en frottent tout le corps, après quoi ils y mettent le feu : enfin, chacun le tourmente ſelon ſon eſprit, & cela pendant quatre ou cinq heures, quelquefois même pendant deux ou trois jours. Plus les cris que la violence de

ces tourmens lui fait jetter, ſont aigus & perçans, plus le ſpectacle eſt agréable & divertiſſant pour ces Barbares. Ce ſont les Irroquois, qui ont inventé cet affreux genre de mort; & ce n'eſt que par droit de repréſailles, que les Illinois à leur tour traitent leurs Priſonniers avec une égale cruauté.

CHAPITRE IX.

Du Nitre, du Sel Armoniac, des Pierres & Marbres d'Egypte, des Fours à Poulets, des Pierres d'Aigle, de la métamorphoſe du Bois en Pierre.

LE Natron, ou nitre d'Egypte, eſt produit dans deux Lacs. L'un de ces deux Lacs nitreux, nommé le grand Lac, occupe un terrein de quatre ou cinq lieues de long ſur une lieue de large dans le Déſert de Scitie ou Nitrie. Il n'eſt qu'à une grande journée à l'Oueſt du Nil, & à deux

de Memphis vers le Caire ; & autant de Naucrate vers Alexandrie & la Mer.

L'autre Lac, nommé en Arabe, *Nebidé*, a trois lieues & demie de long, sur une & demie de large : il s'étend au pied de la Montagne à l'Oueſt, & à douze ou quinze milles de l'ancienne *Hermopolis* par eau, aujourd'hui *Damanchour*, Capitale de la Province *Beheire*, assez près de la *Marcole*, & à une journée d'Alexandrie.

Ces Lacs sont à sec pendant le Printemps, l'Eté & l'Automne. Ils transpirent pendant l'Hiver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur ou couleur de sang. Le fond de ces Lacs est toujours ferme, & uni comme un marbre, quand même ils sont couverts d'eau.

Le nitre est tantôt d'un noir sale, tantôt d'un beau rouge incarnat ; le premier est plus estimé. Les Ouvriers occupés à tirer le nitre sont tous

nuds au milieu du Lac, avec des barres de fer longues de six pieds, & épaisses comme le doigt. Ils frappent de ces barres pointues par le bas, comme on fait en France dans les Carrieres, & font tomber des morceaux de cette matiere assez semblables à des pains de Savon.

Dans les deux Lacs dont nous parlons, le nitre est couvert d'un pied ou deux d'eau. Il s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou cinq pieds de profondeur. Ce que l'on en tire une année est remplacé l'année suivante, ou quelques années après, par un nouveau Sel *nitré*, qui sort du suc de la terre. Pour entretenir sa fécondité, les Arabes ont soin de remplir les places vuides de matieres étrangeres, telles qu'elles soient; sable, boue, ossemens, cadavres d'animaux, chameaux, chevaux, ânes & autres. Toutes ces matieres se réduisent en vrai nitre; de sorte que les Travailleurs revenant un ou deux ans après dans les mêmes quartiers qu'ils avoient épuisés, y

trouvent une nouvelle récolte à faire.

Pline se trompe, quand il dit que le Nil agit dans les Salines de Nitre, comme la Mer dans celles de Sel : ces deux Lacs sont inaccessibles par leur situation haute & supérieure aux innondations du Nil. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la bruine & les brouillards sont les véritables peres du nitre ; qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre ; qu'ils le multiplient, & le rendent rouge. On voit du nitre blanc du jaune & du noir.

Quand on a tiré le nitre, on le charge tout d'un temps sur des chameaux, ou autres bêtes de somme, sans aucune déterſion, dépuration, l'ixivation, ou autre sorte de préparation. Le nitre sort de sa Mine pur & parfait.

Celui du grand Lac est voituré au Bourg de *Terrané* sur le Nil : on le met en piles & à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de *Nébidé* est transporté à *Damanchour*, où on l'enferme dans des Magasins.

Le nitre ſert a blanchir le cuivre, le ſel, le linge. Il eſt employé par les Teinturiers, les Verriers, & les Orfévres. Les Boulangers en enflent le pain, en le mélant avec la pâte ; les Rôtiſſeurs en attendriſſent la viande.

Les Payſans du diſtrict de *Terrané* ſont obligés de tranſporter tous les ans du grand Lac quarante mille quintaux de nitre : cette corvée leur tient lieu de la Taille, pour les Terres enſemencées.

Les Payſans d'autour de *Nébidé* ſont chargés pareillement d'apporter de leur Lac trente-deux mille quintaux par an, & à leurs frais à *Damanchour*.

Outre le nitre, on recueille encore dans certains quartiers des deux Lacs du ſel ordinaire, & fort blanc. On y trouve auſſi du ſel gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure piramidale, c'eſt-à-dire, quarrée par le bas, & finiſſant en pointe. Ce dernier ſel ne paroît qu'au printems.

La matiere du ſel armoniac n'eſt

que de la suie, mais une suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fiantes d'animaux paitries avec de la paille. Ces mottes empreintes de sels alkalis & urineux, impriment à la suie certaine qualité, qu'elle n'acquéreroit jamais de la fumée du bois ou du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel armoniac.

Les vases qui contiennent la matiere, ressemblent parfaitement à des bombes: ce sont de grandes bouteilles de verre rondes, d'un pied & demi de diamettre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse; on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col, lequel demeure vuide & ouvert. Il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération à peu près six livres de sel armoniac: la suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres; celle qui est moindre, en fournit moins.

Les

Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voutes sont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long. Sur chaque fente il y a quatre bouteilles, qu'on range proprement, de telle sorte, que le fond de la bouteille étant enfoncé & exposé à la chaleur de la flamme, les flancs se trouvent engagés dans l'épaisseur de la voute, & le seul col de la bouteille demeure à l'air : quant au reste de la fente, il est rebouché, & bien cimenté. Chacun des fourneaux contient seize bouteilles. Chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux, disposés en deux chambres; ainsi chaque grand Laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt bouteilles.

Dans chaque fourneau on entretient pendant trois jours & trois nuits un feu continuel, avec de la fiante d'animaux, mêlée de paille. Le four est profond ; le feu est éloigné des bouteilles, pour éviter qu'elles ne se cassent. Le premier jour le flegme grossier de la suie s'exhale

par une fumée épaisse, qui sort du col de la boureille, lequel demeure ouvert. Le second jour, les sels arides s'exaltant avec les alkalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant & se coagulant. Le troisiéme jour la coagulation continue, s'épure & se perfectionne; alors le maître fait un petit trou à l'épaule de chaque bouteille, un doigt au-dessous du col, pour voir si la matiere est assez cuite, & s'il n'y a plus rien a exhaler. Apres avoir exactement observé son état, il rebouche le trou avec de la terre grasse, & le rouvre de temps a autre pour connoître le progrès de son opération.

Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche & transparente de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée & suspendue contre le col. Cette masse est ce que l'on nomme sel armoniac. Sous ce sel armoniac,

il s'attache une croute noire de deux ou trois doigts d'épaiſſeur, nommée *Aradi*; ſous cette croute les cendres demeurent au fond de la bouteille : on jette les cendres ; mais on reçoit la croute noire dans les bouteilles. De cette croute ſe forme un ſel armoniac le plus pur & le plus blanc, qu'on nomme *Mecarrar* ; & ce ſel eſt beaucoup plus cher que l'autre.

Dans les deux Bourgs du *Delta* voiſins l'un de l'autre, nommés *Damanger*, à une lieue de la Ville de *Maſſoure*, il y a vingt cinq grands Laboratoires, & quelques petits. Il s'y fait tous les ans quinze cens ou deux mille quintaux de ſel armoniac : dans le reſte de l'Egypte, il n'y a que trois Laboratoires ; deux ſont dans le Delta, & le troiſiéme au Caire, d'où il ne ſort par an que vingt ou trente quintaux de ce ſel.

L'uſage du ſel armoniac eſt connu chez les Blanchiſſeurs de vaiſſelle de cuivre : chez les Orfévres, les Fondeurs de plomb, & particuliérement chez les Chymiſtes & les Médecins.

L'Egypte abonde en Marbre de différentes sortes.

1°. Le Marbre Granit, ou le Marbre Thébain, est moucheté de diverses couleurs : le rouge domine dans les uns, & le noir dans les autres. Toutes ces espéces de Granit ont leurs Carrieres au fond de l'Egypte supérieure, près du Nil, entre les premieres Cataractes & la Ville d'*Assouan*, jadis *Syené*.

2°. Le Marbre blanc, & le Marbre noir, se trouvent au nord d'*Assouan*, sur le bord oriental du Nil.

3°. Il y a des Carrieres de Marbre jaune, rouge & noir, près du fameux Monastére de S. Antoine, dans le Désert de la Thébaide, au pied Occidental du Mont *Golzim*, dans la plaine d'*Araba*, à sept ou huit lieues de la Mer rouge.

4°. On avoit trouvé autrefois des Carrieres de ces différens Marbres & de Porphyre en certains endroits de l'Egypte, & hors de l'Egypte ; on ne les connoît plus aujourd'hui. L'avarice & l'indolence des Turcs

leur ont fait oublier depuis long-tems le chemin de ces Carrieres. Ils profitent des débris des anciens Edifices, pour en tirer les Marbres dont ils ont besoin. Le Mont Sinaï, & toutes les Montagnes qui l'environnent, ne sont que Granit, aussi-bien que les Vallons & les Montagnes à deux journées au Nord de Sinaï. Le Mont de Ste Catherine est d'un Granit plus fin, & rayé de lignes noires, en façon d'arbrisseaux.

5°. Vers Assouan, entre le Nil & la Mer rouge, on taille une pierre blanche & ronde nommée *Beram*, dont on fait communément dans tout le *Saïd* & au Caire des marmites & autres ustenciles de cuisine. Cette pierre résiste au feu; & quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les piéces avec des liens de fer, & on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre.

6°. On trouve dans la Province de *Fioum*, autrefois *Arsinoite*, une espéce de petite pierre oblongue bru-

ne, parsemée de petits points jaunes presqu'insensibles ; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cens pas de long, & autant de large. Les gens du pays appellent cette pierre noisette, à cause de sa figure.

7°. A deux lieues au Levant du Caire, il y a une plaine de sable nommée *Sabil el allam*, parsemée de cailloux, dont quelques-uns enferment une espéce de petit diamant brut. On casse le caillou, d'où l'on tire cette petite pierre brillante ; lorsqu'elle a été travaillée & polie, on en fait des bagues & des brasselets.

Le four à poudre est un bâtiment construit dans un lieu enfoncé en terre, & en forme de dortoir ; l'allée qui est au milieu, a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part & d'autre.

La porte de l'allée est fort basse & fort étroite : elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four.

La largeur des chambres est de quatre ou cinq pieds ; & la longueur en a trois fois autant.

Les chambres ont double étage. Celui d'en bas est a rez de chaussée : celui d'en haut a son plancher inférieur, & ce plancher a une ouverture ronde au milieu ; le plancher supérieur est vouté en dôme, & pareillement ouvert.

Au lieu de porte, chaque étage a une petite fenêtre d'un pied & demi en rond.

L'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs, & même plus ; car plus il y en a, & mieux l'Entrepreneur y trouve son compte. D'ailleurs, cette multitude d'œufs contribue à entretenir la chaleur, qui se communique a tous les œufs accumulés les uns sur les autres.

L'étage supérieur est pour le feu. Il y est allumé durant huit jours, mais non pas de suite ; car la chaleur en seroit excessive & nuisible. On l'allume seulement une heure le matin, & autant le soir ; c'est ce qu'on ap-

pelle le dîner & le souper des poulets. Ce feu se fait avec de la bouze de vache, ou de la fiente d'autres animaux séchée & mêlée avec de la paille. On en exclut le bois & le charbon, qui feroient un feu trop violent.

La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur : mais il faut remarquer, que pendant que cet étage supérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur, & le trou rond du dôme, afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas, où sont les œufs.

Le huitiéme jour passé, la scéne change. On supprime le feu : l'étage où il étoit se trouvant vuide, est rempli d'une partie des œufs qu'on tire d'en bas, pour les mettre au large, & les distribuer également dans les deux étages ; les portes ou petites fenêtres de ces deux étages qui avoient été ouvertes, se ferment, & on ouvre à demi le trou du dôme, pour donner de l'air.

Cet

Cet état des œufs ſans feu eſt aidé ſeulement d'une chaleur douce, & concentrée durant treize jours; car ces treize jours joints aux huit premiers, font vingt-un jours. C'eſt environ au dix-huitiéme, qu'un eſprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf, & ſon germe déja formé. On le voit à travers la coque, s'agiter & ſe nourrir du jaune, qu'il ſuce par le nombril.

Deux jours après, c'eſt-à-dire, le vingtiéme, le pouſſin applique ſon bec à la coque, & la fend; l'ouvrier avec ſon ongle élargit tant ſoit peu la bréche, pour aider les foibles efforts du pouſſin.

Le vingt-uniéme après midi, ou le vingt-deuxiéme au matin, toutes les coques ſe rompent; une armée de petites volatiles s'élance, & ſe dégage chacune de ſa priſon: le ſpectacle en eſt raviſſant. Huit chambres paroiſſoient hier couvertes de coquilles inanimées, & on les voit remplies de preſqu'autant d'oiſeaux vivans; je dis preſque, car le nombre des co-

ques excéde celui des pouſſins. Le Directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs : ainſi l'Entrepreneur remettant, par exemple, ſix mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui que quatre mille pouſſins à la fin de l'opération. Le reſte eſt abandonné au hazard, & il en périt près d'un tiers.

Mais comme il arrive preſque toujours que les œufs réuſſiſſent au-delà des deux tiers, tout le profit n'eſt pas uniquement pour l'ouvrier ; l'Entrepreneur y a ſa bonne part. L'ouvrier eſt obligé de rendre à celui-ci, pour ſix médins, chaque centaine de pouſſins éclos au-delà des deux tiers ; & il faut obſerver, que l'Entrepreneur vendra les cent pouſſins, tout au moins trente médins.

Ce qui doit paroître ſurprenant, eſt que dans ce grand nombre d'hommes, qui habitent l'Egypte, où il y a trois à quatre cens fours à poulets, il n'y ait que les ſeuls habitans du Village de Bermé, ſitué dans le *Delta*, qui ayent l'induſtrie hé-

réditaire de diriger ces fours ; le reſte des Egyptiens l'ignorent entiérement. Si on veut en ſçavoir la raiſon, la voici.

On ne travaille à l'opération des fours que durant les ſix mois d'Automne & d'Hiver, les autres ſaiſons du Printems & de l'Eté étant trop chaudes, & contraires à ce travail.

Lorſque donc que l'Automne approche, on voit trois ou quatre cens *Berméens* quitter les lieux où ils ſe ſont établis, & ſe mettre en chemin, pour aller prendre la direction des fours à poulets conſtruits en différens Bourgs de ce Royaume. Ils y ſont néceſſairement employés, parce qu'ils ſont les ſeuls, qui ayent l'intelligence de cet Art; ſoit qu'ils aient l'induſtrie de le tenir ſecret, ſoit que nul autre Egyptien ne veuille ſe donner la peine de l'apprendre & de l'exercer.

Les Directeurs des fours à poulets ſont nourris par l'Entrepreneur. Ils ont pour gages quarante ou cinquante écus ; ils ſont obligés de faire le

choix des œufs qu'on leur met entre les mains, pour ne conserver que ceux qu'ils croyent pouvoir réussir. Ils s'engagent de plus à veiller jour & nuit, pour remuer continuellement les œufs, & entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération ; car le trop de froid ou de chaud, pour petit qu'il soit, la fait manquer.

Malgré toute la vigilance & l'industrie du Directeur, il ne se peut faire, que dans ce grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau, il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien : mais l'habile Directeur sçait profiter de sa perte ; car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, & en nourrit plusieurs centaines de poulets qu'il éleve, & qu'il engraisse dans un lieu séparé & fait exprès. Sont-ils devenus gros & forts, il les vend, & en partage fidélement le profit avec l'Entrepreneur.

Chaque fourneau a vingt ou vingt-cinq Villages, qui lui sont attachés

à lui en particulier. Les Habitans de ce Village ſont obligés, par ordre du Bacha, & du Tribunal ſupérieur de la Juſtice, de porter tous les œufs au fourneau qui leur eſt aſſigné; & il leur eſt défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce ſoit, ſinon au Seigneur du lieu, ou aux Habitans des Villages, qui ſont du même diſtrict: par ce moyen il eſt facile de comprendre, que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage.

Les Seigneurs retirent tous les ans des fourneaux dont ils ſont ſeigneurs, quinze ou vingt mille pouſſins, pour les élever ſans qu'il leur en coute rien. Ils les diſtribuent chez tous les Habitans de leur Seigneurie, à condition de moitié de profit de part & d'autre, c'eſt-à-dire, que le Villageois qui a reçu quatre cens pouſſins de ſon Seigneur, eſt obligé de lui en rendre deux cens, ou en nature, ou en argent.

Ces Directeurs des fours ayant été interrogés, ſi leur Art réuſſiroit en

France, ils ont assûré qu'ils n'en doutoient pas, & qu'il leur seroit facile de diriger ces fours de façon, que la différence du climat ne mît aucun obstacle au succès de leur opération.

On rencontre près de *Terrané*, Village situé sur le bord du Nil, la grande mer du désert, que les Arabes appellent *Bharbelama* (a), parce que c'est une mer sans eau.

A mesure qu'on avance dans cette plaine, ou lac sans eau, le fond se creuse profondément, & se perd en certains endroits, comme en des abysmes; ensuite ce fond se releve, & s'étend en canaux larges, qui aboutissent à d'autres creux & a d'autres abysmes. Rien en effet ne ressemble davantage à un lac desséché, que ces enfoncemens différens. Sur le dos de la plaine, & au bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance des mats couchés par terre, avec des piéces de bois flotté, qui paroissent venir du débris de quelques bâtimens: mais quand on veut y porter

(a) D'autres l'appellent *Baharlabaama*.

la main, tout ce qui paroiſſoit bois, ſoit mats entiers, ſoit ais briſés, ſe trouve être de pierre ; changement qui ne peut être attribué qu'au nitre, dont ce climat abonde. On compte plus de cent cinquante de ces mats pétrifiés ; & l'on en trouve encore en plus grand nombre, lorſqu'on marche plus avant.

La métamorphoſe du bois en pierre n'eſt pas la ſeule merveille, que l'on voye dans la plaine de *Bharbelama* ; le ſable s'y change en pierre d'Aigle. Cette pierre ſe trouve en une infinité d'endroits, à deux ou trois doigts au-deſſus de la ſurface de la terre, & dans de petites carrieres ou mines de quelques pas de long & de large, éloignées les unes des autres d'un demi mille ou environ. La terre pouſſe de ſon ſein une eſpéce de matiere métallique, qui fermente avec le ſable brûlant qu'elle rencontre : en fermentant, elle s'arrondit bizarrement, & s'attache un nouveau ſable voiſin plus groſſier ; puis elle ſe cuit, s'endurcit peu à peu, & ſe noircit par

la chaleur du soleil. Ainsi se forme cette pierre creuse, sonnante & raboteuse, qui porte le nom d'aigle.

Il est à remarquer, que toutes les aérites, ou pierres d'aigle, ne sont pas noires dans leur principe ; elles sont quelquefois violettes, ou jaunes, ou cendrées. L'aérite dans sa mine a trois qualités, qu'elle perd hors de-là. Elle est tendre & cassante comme un œuf ; elle est muette, c'est-à-dire, qu'elle ne sonne point : elle est d'une couleur vive & peu foncée ; mais après avoir été exposée à l'air, elle se durcit peu à peu comme le corail. L'argile renfermé dans son sein venant à se dessécher, occupe moins de place ; & par conséquent elle sonne quand on la remue : sa couleur d'ailleurs jaunâtre ou violette, se brunit & s'obscurcit.

Pour connoître si la mine est bonne, voici l'observation qu'on fait. Si la terre que vous grattez est chaude, moitte & bigarrée de diverses couleurs, alors les pierres d'aigle se présentent a foison, & toutes excellentes. Au

contraire l'argile eſt-elle ſéche, froide & de couleur uniforme, vous n'y rencontrerez rien, ou très-peu de choſe.

Les Naturaliſtes anciens ont débité bien des fables ſur la pierre d'aigle; quelques-uns ſe ſont imaginé une eſpéce de propagation. La pierre d'aigle eſt nommée par les Arabes *Maské*, c'eſt-à-dire retenante, vraiſemblablement parce qu'elle retient dans ſa concavité une eſpéce de gravier, qui étant deſſéché & détaché de toutes parts, rend la pierre ſonnante lorſqu'on l'agite. Il n'eſt pas pourtant eſſentiel à cette pierre d'avoir des concavités.

Dans la même plaine de *Bharbelama*, on trouve un vaſte monceau de ſable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en eſt toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matiere même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne ſont pas creux.

CHAPITRE X.

Des différentes Pêches qui se font en Egypte; des oiseaux du Nil; des Hyppopotames & des Crocodiles.

CE sont les seuls Négocians de Damiette & de Rosette, qui transportent sur les côtes de la Syrie la Saline qui sort d'Egypte; & ce sont les seuls Riverains des Lacs de *Manzalé*, de *Brulos* & de la *Tébire*, qui fournissent la Saline qui est transportée hors du Royaume. Les Riverains des autres Lacs ne vendent que du poisson frais, qu'ils débitent sur les lieux.

Le Lac de *Manzalé* commence à l'Est, à demi-lieue de Damiette, autrefois *Thamiathis*, & finit au Château de Thiné, anciennement Peluse. Il a vingt-deux lieues de long à l'Est-Ouest, & cinq à six lieues de large au Nord-Sud. Le fond en est boueux, & plein

d'herbes. Il n'y a que quatre pieds d'eau, ou environ, en quelque endroit que ce soit, & il n'est séparé de la mer, que par une langue de sable, qui a tout au plus une lieue de large. Cela n'empêche pas que ce Lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au Nord par trois embouchures, sçavoir, par celle de Thiné qui est la plus Orientale, nommée autrefois l'embouchure du Nil Peleusiaque; par Eumme Furrege, autrefois nommée la Tannitique; & par Dibé ou Pesquiene, autrefois Mendennesie.

Outre cette communication avec la mer, le Nil tombe dans ce Lac par plusieurs canaux au Sud. C'est ce qui fait que pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire, pendant l'Eté, qui est le tems de l'accroissement du Nil, les eaux du Lac *Manzalé* sont douces; au lieu que dans les neuf autres mois de l'année, elles sont salées & approchantes de celles de la mer. Cela n'est pas surprenant; car alors les canaux du Nil sont ou à sec, ou si peu rem-

plis d'eau, qu'à peine en coule-t'il dans le Lac.

Le Lac de *Brulos* a quinze à dix-huit lieues de longueur, & quatre à cinq lieues de largeur. Il eſt ſitué entre Damiette & Roſette.

Le Lac de *Béhéire* n'a tout au plus que ſept lieues de tour, & eſt ſitué entre Roſette & Alexandrie.

Tout le monde n'a pas droit de pêcher. Ce droit eſt affermé : on compte deux mille Pêcheurs. Chaque Pêcheur paye environ quarante francs. L'Aga du Lac retire cette ſomme, & en rend compte au Bacha du Caire. Ce n'eſt pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que ſalée, appartient au Tréſor Royal. On paye pour le reſte certains droits de Douane, de ſorte que le tout monte à quatre-vingt bourſes par an. Le ſeul Lac de *Manzalé* produit par an quarante mille écus au Grand Seigneur.

On eſt ſurpris de voir la quantité de batteaux, qui ſont continuellement employés a la pêche ſur le La *Manzalé* ; l'on en compte juſqu

mille. Il est vrai que ces batteaux ont tout au plus quatre brasses de long, & une de large. Ils sont plats par dessous, & pointus par la poupe & par la proue.

La maniere de pêcher est singuliere & fort divertissante. Les Pêcheurs entourent d'un long filet des enceintes de joncs, qu'ils ont plantés dans le Lac, pour engager & retenir le poisson. Chaque Pêcheur est propriétaire d'une ou de plusieurs de ces enceintes.

Quelquefois ils se contentent de pêcher avec un filet rond : alors, avant que de se servir du filet, ils jettent dans l'eau à dix pas d'eux, une corde longue de deux brasses, qui a à un bout une grosse pierre propre à aller au fond, & à l'autre un morceau de bois qui surnage ; ils le couvrent ensuite de leur filet. Le poisson qui s'est rassemblé vers la pierre, comme à une proie, qu'il cherchoit à dévorer, se trouve pris dans le filet.

Il faut remarquer que le Lac *Man-*

zalé est rempli de petites Isles couvertes de roseaux, de joncs & de brossailles. Or c'est dans ces Isles que les Pêcheurs portent leurs pêches, lorsqu'ils veulent habiller, saller & boucaner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à Damiette, ou aux Villes & Villages qui sont aux environs du Lac. Ces Isles sont charmantes par la multitude d'oiseaux différens, & d'une beauté surprenante, qui n'en sortent, que pour voler d'une Isle à une autre. Le pélican, la poule de ris, la macreuse, la poule d'eau, l'oye du Nil, le canard commun, le canard à tête verte, la sarcelle, l'ibis noir, l'ibis blanc & noir, le cormoran gris blanc, le cormoran blanc à bec rouge, le chevalier, le plongeon, la grue entre autres oiseaux, y sont à milliers.

Les Pêcheurs sont tous, & en tout tems, en simple caleçon, & ont le reste du corps absolument nud.

Les poissons que l'on pêche dans ces trois Lacs, se réduisent à sept ou huit sortes; sçavoir, le *Queiage*, le

Sourd, le *Jamal*, le *Geran*, le *Noqt*, le *Karous*, le *Boutri* autrement le *Muge* & le *Dauphin*.

Le *Queiage*, qui eſt le meilleur poiſſon du Lac, eſt de la groſſeur d'une aloſe, & verd ſous le muſeau. Le *Sourd* & le *Jamal* ſont beaucoup plus gros que le *Queiage*, & ſont d'excellens poiſſons. Le *Geran*, le *Karous* & le *Noqt*, qui a cela de particulier, qu'il eſt picoté, peuvent paſſer pour de bons poiſſons, ayant ce goût exquis & fin, que donnent naturellement les eaux du Lac *Manzalé* à tout le poiſſon qu'on y pêche. Les *Dauphins* fourmillent dans ces Lacs, ſur-tout vers les embouchures, qui communiquent à la mer. Le *Boutri* néanmoins eſt encore en plus grand nombre que le *Dauphin*.

On ſale le *Boutri*, tant mâle que femelle, & on le fait ſécher ou au ſoleil, ou à la fumée, avec cette différence, qu'on vend quelquefois du *Boutri* mâle frais, mais jamais du *Boutri* femelle, parce qu'auſſitôt qu'on a pêché, on enleve la *Boutarque*; ain-

si il n'eſt plus tems de l'expoſer en vente ; & on eſt obligé de le ſaler.

On ſale auſſi le *Queiage* ; & ce ſont là les deux ſortes de poiſſons, dont les Egyptiens font proprement leur commerce de poiſſon ſalé, auſſi-bien que de la *Boutarque*. Ils portent l'un & l'autre en Syrie, en Chypre, & à Conſtantinople ; & ils en fourniſſent toute l'Egypte en abondance.

On ne voit en Egypte de poiſſon ſalé venu des pays étrangers, que le *Carier*, qui vient de la mer noire.

Les Egyptiens en échange de leurs poiſſons, apportent d'autres Marchandiſes de Chypre, du Carouge, du Lodanum, & du Vin ; de Syrie, du coton & du tabac ; de l'Archipel, des éponges : mais par la mer Rouge, les autres Négocians ont de l'encens, du caffé, & des étoffes des Indes. Quand les Européens apportent de l'ambre jaune & du corail, les Marchands Egyptiens n'achetent ces marchandiſes, que pour les porter au Caire, & de-là dans l'Iemen & en Ethiopie.

Le poiſſon frais eſt très-commun ; & ceux qui demeurent aux environs des Lacs, en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat eſt cauſe qu'on ne peut le tranſporter, comme on fait en France, aux Villes un peu éloignées. Les Habitans du Caire ne mangent de poiſſon frais, que celui qu'on pêche dans le Nil, qui en général n'eſt ni de bon goût, ni de bonne qualité, parce que le Nil a dans ſon lit beaucoup de limon, dont les poiſſons ſe nourriſſent, & conſervent l'odeur. Tels ſont le *Boulti*, qui eſt une eſpéce de carpe, le *Bauri*, le *Bayará*, le *Chalbé*, le *Ray*, le *Chilon*, le *Lébis*, l'*Oloſe*, qui ſont les principaux poiſſons dont le Nil eſt infecté, & que tout autre que le peuple du Caire ne mangeroit pas.

Mais il y a dans le Nil quatre eſpéces de poiſſons d'un goût exquis, & d'une bonté ſi grande, que les Egyptiens anciennement leur ont élevé des Temples, & ont bâti des Villes de leur nom. Ces quatre eſpéces ſont, la *Variole*, le *Quéchoué*, le *Bunni* & le *Quarmond*.

La *Variole* est d'une grosseur prodigieuse, & pese jusqu'a cent & deux cens livres.

Le *Quéchoué* est de la grandeur d'une alose, & a un museau fort pointu. C'est l'*Oxirinchus* des Anciens.

Le *Bunni* est assez gros, & pese jusqu'à vingt à trente livres; c'est le *Lépidolus* si vanté par les anciens Egyptiens.

Le *Quarmond* connu dans les Auteurs sous le nom de *Phayob*, est noir, & un des poissons des plus voraces. On en trouve d'aussi gros que le *Bunni*.

Au reste ce ne sont pas là des poissons passagers; on en trouve en abondance pendant toute l'année dans le Nil. Il faut ajouter que la pêche en est facile; quelque gros que soit le *Quarmond* & le *Bunni*, on les prend avec un simple filet, tendu de la même maniere que l'on fait en France.

Les Egyptiens pourroient prendre des oiseaux de mer & de riviere, comme sont les macreuses, les plon-

geons, & autres dont le Nil eſt ſouvent couvert; mais ils s'attachent uniquement à prendre des macreuſes. Pour cela le Pêcheur ſe met pendant la nuit dans l'eau juſqu'au col, ayant la tête couverte d'un bonnet noir; il s'approche doucement, & ſans bruit des macreuſes, & lorſqu'il en eſt proche, il jette ſur elles ſon filet.

On voit ſur le Nil deux ſortes d'oiſeaux, & en ſi grande quantité, que cela eſt ſurprenant. Les uns ſont communs & connus en Europe; ſçavoir, le *Flaman*, le *Chevalier*, le *Courlis*, le *Courlis* à bec recourbé en haut, le *Héron* à bec recourbé ſans eſpatule, le *Pélican*, la *Grue*, la *Bécaſſine*, le *Pluvier*, le *Butor*, la *Sarcelle*, le *Canard* à tête verte, la *Macreuſe*, le *Cormoran*, le *Plongeon*, &c. mais les Egyptiens ne chaſſent point; & au Caire, les payſans n'apportent que des Canards & des Sarcelles, qu'ils prennent au lacet. Ils prennent de la même maniere les Pélicans, & laiſſent multiplier à l'infini les autres oiſeaux.

L'*Ibis*, l'*Oye* à plumage doré, la *Poule de Ris*, ou Poule de Damiette, le *Saqſaq*, connu autrefois ſous le nom de *Trochlus*, ſont proprement les oiſeaux du Nil. S'il y en a autre part, comme ſur le Lac de *Manzalé*, ils y ſont venus du Nil.

Il n'y a dans le Nil que les *Hippopotames* & les *Crocodiles*, qui puiſſent être appellés monſtres marins. Les *Hippopotames*, ou chevaux marins, ſont très communs dans la haute Egypte, ſur-tout vers les Cataractes. A peine en paroît-il, ſoit aux environs du Caire, ſoit dans la baſſe Egypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, & rarement on en voit deux enſemble. Ils ſont ſi défiants, & s'échappent avec tant de viteſſe de ceux qui les pourſuivent, que perſonne ne tente d'en prendre, ou par adreſſe, ou autrement.

Il n'en eſt pas de même des Crocodiles : on les prend de deux manieres ; la premiere eſt toute ſimple. On prend la freſſure d'une vache, ou d'un buffle, ou de quelqu'autre ani-

mal. Au milieu de cet appas, on met un croc : on l'attache enſuite à une longue corde, dont un bout eſt amené a terre ; on jette dans le Nil l'autre bout auquel eſt attaché la freſſure. Comme elle flotte ſur l'eau, le Crocodile ſe jette deſſus, & gobe l'ameçon ; alors le Pêcheur tire ſa corde, amene le Crocodile juſqu'au bord, où les Arabes, qui ſont ſtilés à cela, l'aſſomment,

L'autre maniere eſt plus dangereuſe. On épie le Crocodile lorſqu'il eſt à terre, & qu'il dort étendu le long de quelque butte de ſable : un homme ſe coule doucement derriere la butte ; & dès qu'il eſt à portée de l'animal, il lui darde ſous l'aiſſelle ou ſous le ventre un pieu armé d'un crampon, qui tient à une longue corde. Le Crocodile bleſſé court ſe plonger dans le Nil, & entraîne avec lui le pieu ; le Pêcheur le ſuit, ſe ſaiſit de la corde, la tire, & amene le monſtre marin ſur le rivage, où il le tue. La pêche du Marſouin eſt à peu près ſemblable.

La chair du Crocodile eſt blanche, graſſe; & eſt un mets exquis, quand l'animal eſt jeune. Les femelles ne font jamais leurs œufs que ſur le ſable. Choſe bien ſinguliere, c'eſt que leurs petits ne ſont pas plutôt éclos, qu'ils ont la force de courir à toutes jambes vers le Nil. La mere n'a pas beſoin de les défendre, & de prendre garde qu'on les lui enleve.

Les Crocodiles croiſſent aſſez vîte, & ils ont ordinairement vingt à vingt cinq pieds de long. Plutarque ne leur donne que quarante ans de vie; mais les Arabes, qui les connoiſſent mieux, diſent qu'il y en a qui vivent juſqu'à cent ans.

CHAPITRE XI.

De l'Arbre qui porte la Ouate ; du Poivrier, & de la Laque ; de la Cire produite par les Lauriers sauvages.

L'ARBRE qui porte la Ouate, ou cette espéce de Coton fin, dont on se sert pour remplir des coussins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courtepointes, &c. croît de lui même en pleine campagne & sans culture Les Siamois chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *Tonnchiou.*

L'Ouatier est de deux espéces différentes. Il y en a de grands & de petits ; les grands qui sont de deux sortes, ressemblent assez aux Noyers, pour la forme & la disposition de leurs branches. Le tronc est d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme le tronc des chênes.

L'écorce est hérissée en certains endroits de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file, & fort serrées. Les feuilles tiennent également des feuilles du Noyer, & des feuilles du Chataignier. Elles croissent toujours cinq à cinq. Leurs pédicules qui sont fort courts, s'unissent à un sixiéme qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur. La fleur est de la forme & de la grandeur d'une Tulipe médiocre; mais ses feuilles sont plus épaisses, & elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas est épais, & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas haché & effilé par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux espéces de grands Ouatiers. Voici maintenant en quoi ils différent. Les uns portent la fleur avant la feuille, les autres les feuilles avant les fleurs. Les premiers sont plus épineux, & plus

plus fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de Citron, & assez douce au toucher ; & les seconds sont rudes, & d'un rouge foncé au dedans, mais pâle & jaunâtre par dehors. Dans les uns & dans les autres, il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets, lesquels sont en plus grand, ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur : à l'entre-deux des feuilles, & entre ceux-ci, il s'en éleve un cinquiéme, composé de seize de ces baguettes, au milieu desquelles il s'éleve une espece de pistile un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire, les baguettes sont en bien plus grand nombre ; mais sans ordre, & sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou plutôt de l'étui qui renferme la ouate, il est de figure oblongue, & semblable aux Figues bananes anguleuses, que les Portugais appellent *Figos-carocas*.

L'Ouatier de la seconde, ou pour mieux dire de la troisiéme espéce, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'Acacia. Ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par-dessus & par-dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtresses fibres, qui partent de la côte de la feuille, sont fort distinguées, & très-bien rangées. Les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes, terminés en pointe aux deux extrémités, & unis ensemble; ils sont ordinairement de la longueur de neuf à dix pouces, & de la grosseur du petit doigt. Il y en a qui ont plus d'un pied de longueur: quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, & l'on trouve au-dedans la ouate bien pressée avec plusieurs pepins jaunes, de figure oblongue. Ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont

que la branche de l'Arbre continuée, qui forment cinq petits feuillages de son écorce même à l'endroit où elle y est unie.

Venons maintenant au Poivrier ; c'est un Arbrisseau rampant, qui pour s'élever a besoin d'appui. On le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il puisse s'y attacher : on se sert pour cela à Siam d'un petit Arbre épineux ; ou bien on lui met des Perches en forme d'échalas, comme on fait aux Haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la Vigne. Le bois même quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût près, qui est fort âcre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtés, qui s'attachent au hazard. La feuille quand l'Arbre est jeune, est d'un verd uni & blanchâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'Arbre croît. Elle garde toujours sa blancheur par-dessus. Sa figure est ovale ; mais vers l'extrémité elle diminue, & se termine en pointe. Elle a six nervures, dont

cinq qui partent de la principale vers le bas, pour venir s'y rejoindre en haut, forment trois autres ovales ſemblables à la premiere. On ne diſtingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures ſe communiquent les unes aux autres par un tiſſu de fibres aſſez groſſieres. Les plus grandes feuilles ont ſix pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. Les grains, avant leur maturité, ſont verds. Ils ſont attachés ſans pédicule. Ils ſont de la forme & de la groſſeur d'un gros plomb. Le Poivre, quoique verd, a déja beaucoup de force. Cet Arbre charge peu; il ne porte guére que ſept à huit onces de Poivre.

Pour ce qui eſt de la Laque, c'eſt principalement à Lahos, & à Camboye, qu'on la ramaſſe autour de deux diverſes ſortes d'arbres. Ce ſont certains Inſectes rouges aſſez ſemblables aux Fourmis, qui la travaillent à peu près de même, que les Abeilles travaillent la Cire, pratiquant au-dedans de petites cellules de

la même maniere. On croit que la Laque se forme de l'excrément de ces Insectes. D'autres assurent qu'elle se trouve autour de certains Arbrisseaux, qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a guére qu'un pouce ou un pouce & demi de diamétre : qu'elle se forme d'une espéce de rosée qui tombe tous les ans au mois de Juin & de Juillet ; & que certaines Fourmis rouges, friandes de cette rosée, couvrent en peu de temps tous ces Arbres. Ces deux relations si différentes en apparence peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces Insectes, ou fourmis rouges, font de cette rosée non pas la Laque, qui est une espéce de marc, comme l'est la Cire par rapport au miel, mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; & que pour la Laque, ils la font ou de leur propre excrément, qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matiéres terrestres, qu'ils ramas-

ſent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans ſes productions.

Les Iſles de la Mer, ſituées entre l'Acadie & la nouvelle Angleterre, ſont bordées de Lauriers ſauvages, qui portent en Automne des graines à peu près ſemblables à celles des Genevriers. On en remplit des Chaudieres, & on les fait bouillir avec de l'eau. A meſure que l'eau bout, la Cire vierge ſurnage, & ſe tient au-deſſus de l'eau. D'un minot de cette graine, on tire près de quatre livres de Cire. Elle eſt très-pure, & très-belle; mais elle n'eſt ni douce, ni maniable. Après quelques épreuves, on a trouvé qu'en y mêlant autant de ſuif de Bœuf, de Mouton, ou d'Agneau, que de Cire, on en faitdes Cierges beaux, fermes, & d'un très-bon uſage. Avec vingt-quatre livres de Cire, & autant de ſuif, on fera deux cens bougies, longues de plus d'un pied de Roi. On trouve une infinité de

ces lauriers dans les bois, & sur les bords de la Mer. Une seule personne cueilleroit aisément quatre minots de graine par jour. Cette graine pend par grappes aux branches de l'Arbre.

CHAPITRE XII.

Des Sauvages Natches ; Leur Religion, leurs Loix, leurs Assemblées, leurs Fêtes : Forme de leur Gouvernement : Cérémonies de leurs Mariages, & de leurs Funérailles : leur maniere de faire la Guerre, leurs Marches, leurs Campemens : Comment ils reçoivent les Ambassadeurs, qui viennent traiter de Paix.

LEs Sauvages Natches habitent sur la droite du Fleuve de Missisipi, à cent-vingt lieues de son embouchure : ce sont les seuls de ce continent-là qui paroissent avoir un culte réglé. Leur Religion, en certains points, approche assez de celle

des anciens Romains. Ils ont un Temple rempli d'Idoles : ces Idoles ont différentes figures d'Hommes & d'Animaux, pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. La forme de leur Temple ressemble à un four de terre, qui auroit cent pieds de circonférence : on y entre par une porte haute de quatre pieds, & qui n'en a que trois de largeur ; on n'y voit point de fenêtres. La voute de l'édifice est couverte de trois rangs de Nattes, posées les unes sur les autres, afin d'empêcher que les pluies ne dégradent la maçonnerie. Par-dessus, & en dehors, sont trois figures d'Aigles de bois, peints en rouge, en jaune & en blanc. Au-devant de la porte est une espéce d'appenti avec une contre-porte, où le gardien du Temple est logé. Tout autour régne une enceinte de Palissades, sur laquelle on voit exposés les cranes de toutes les têtes, que leurs Guerriers ont rapportées des combats.

Dans l'intérieur du Temple, il y a des Tablettes posées à certaine dis-

tance les unes sur les autres. On y a placé des panniers de cannes, de figure ovale, où sont renfermés les ossemens de leurs anciens Chefs, & à côté ceux des Victimes, qui se sont fait étrangler, pour suivre leurs Maîtres dans l'autre monde. Une autre Tablette séparée porte plusieurs corbeilles bien peintes, où se conservent leurs Idoles.

Ils ont soin d'entretenir dans ce Temple un feu perpétuel ; & leur attention est d'empêcher qu'il ne flambe : ils ne se servent pour cela que de bois sec de Noyer, ou de Chêne. Les Anciens sont obligés de porter chacun à leur tour une grosse buche dans l'enceinte de la Palissade. Le nombre des gardiens du Temple est fixé, & ils servent par quartier : celui qui est en exercice, est comme en sentinelle sous l'appenti, d'où il examine si le feu n'est pas en danger de s'éteindre ; il l'entretient avec deux ou trois grosses buches, qui ne brûlent que par l'extrémité, & qui ne se mettent jamais l'une sur l'autre, pour éviter la flâme.

De toutes les femmes, il n'y a que les sœurs du grand Chef, qui ayent la liberté d'entrer dans le Temple. Cette entrée est défendue à toutes les autres, aussi-bien qu'au menu peuple, lors même qu'ils apportent à manger aux Manes de leurs Parens, dont les ossemens reposent dans le Temple. Les mets se donnent au gardien, qui les porte à côté de la corbeille, où sont les os du mort. Cette cérémonie ne dure que pendant une Lune : les plats se mettent ensuite sur les Palissades de l'enceinte, & sont abandonnés aux bêtes fauves.

Le Soleil est le principal objet de la vénération de ces Peuples : leur grand Chef prend la qualité de frere du Soleil, & a une autorité despotique sur tout le Peuple. Sa Cabanne est élevée sur une butte, & est de même construction que le Temple. Tous les matins le grand Chef honore de sa présence le lever de son frere aîné ; & le salue par plusieurs hurlemens, dès qu'il paroît sur l'Horison ; ensuite il donne ordre qu'on

allume ſon Calumet, (grande Pipe) & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il tire : puis élevant les mains au-deſſus de ſa tête, & ſe tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enſeigne la route qu'il doit tenir dans ſa courſe.

Il y a dans cette Cabanne pluſieurs lits à gauche en entrant ; mais ſur la droite, il n'y a que le lit du grand Chef, orné de différentes figures peintes. Ce lit ne conſiſte que dans une Paliſſade de cannes, & de joncs fort durs, avec une bûche quarrée, qui lui ſert de chevet. Au milieu de la Cabanne, on voit une petite borne : perſonne ne doit approcher du lit, qu'il n'ait fait le tour de la borne. Ceux qui entrent ſaluent par un hurlement, & avancent juſqu'au fond de la Cabanne, ſans jetter les yeux du côté droit, où eſt le Chef ; enſuite on fait un nouveau ſaut, en élevant les bras au-deſſus de la tête, & hurlant trois fois. Si c'eſt une perſonne que le Chef conſidére, il répond par un petit ſoupir, & lui

fait ſigne de s'aſſeoir ; on le remercie de ſa politeſſe par un nouvel hurlement. A toutes les queſtions que fait le Chef, on hurle une fois avant que de lui répondre ; & avant que de prendre congé de lui, on fait traîner un ſeul hurlement juſqu'a ce que l'on ſoit hors de ſa préſence.

Lorſque le grand Chef meurt, on démolit ſa Cabanne, & on en conſtruit une nouvelle pour ſon ſucceſſeur. Les *Natches* croyent l'immortalité de l'ame ; lorſqu'ils quittent ce monde, ils vont, diſent-ils, en habiter un autre, pour y être récompenſés ou punis. Les récompenſes qu'ils ſe promettent, conſiſtent principalement dans la bonne chére ; & le châtiment, dans la privation de tout plaiſir. Ils obéiſſent ſi aveuglément aux volontés du grand Chef, qu'il n'y a pas un d'eux qui osât lui refuſer ſa tête, s'il la demandoit. Un des principaux articles de leur Religion, ſur tout pour les Domeſtiques du grand Chef, eſt d'honorer ſes funérailles en mourant avec lui, pour

aller le servir dans l'autre monde, où ils espérent de jouir du plus grand bonheur à la suite de leur Chef.

Pour se faire une idée de cette étrange cérémonie, il faut savoir, que dès qu'il naît un grand Chef, un Héritier présomptif, chaque famille, qui a un enfant à la mammelle, doit lui en faire hommage. On choisit parmi tous ces enfans un certain nombre, qu'on destine au service du jeune Prince; & dès qu'ils ont l'âge compétant, on leur donne un emploi conforme à leurs talens: les uns passent leur vie ou à la chasse, ou à la pêche pour le service de sa table; les autres sont employés à l'agriculture; d'autres ne servent qu'à lui faire cortége. S'il vient à mourir, tous ces domestiques s'immolent avec joie, pour suivre leur cher maître. Ils prennent d'abord leurs plus beaux ajustemens, & se rendent à la Place qui est vis-à-vis du Temple, & où tout le Peuple est assemblé. Après avoir dansé, & chanté assez longtems, ils se passent au col une corde

de poil de bœuf avec un nœud coulant ; & auſſi tôt les Miniſtres prépoſés à cette exécution viennent les étrangler, en leur recommandant d'aller rejoindre leur Maître, & de reprendre dans l'autre monde des emplois encore plus honorables, que ceux qu'ils occupoient en celui-ci.

Cette même cérémonie s'obſerve pareillement à la mort des freres & des ſœurs du grand Chef. Les femmes ſe font toutes étrangler pour les ſuivre, à moins qu'elles n'ayent des enfans à la mammelle. On en voit néanmoins, qui cherchent des nourrices, ou qui étranglent elles-mêmes leurs enfans, pour ne pas perdre le droit de s'immoler.

Ce Gouvernement eſt héréditaire : mais ce n'eſt pas le fils du Chef régnant qui ſuccéde à ſon pere ; c'eſt le fils de ſa ſœur, ou de la premiere Princeſſe du ſang : cette politique eſt fondée ſur la connoiſſance qu'ils ont du libertinage de leurs femmes. Ils ne ſont pas ſûrs, diſent-ils, que les enfans de leurs femmes ſoient du ſang

Royal, au lieu que le fils de la sœur du grand Chef l'est du moins du côté de la mere.

Les Princesses du sang n'épousent jamais que des hommes de famille obscure, & n'ont qu'un mari ; mais elles ont la liberté de le congédier quand il leur plaît, & d'en choisir un autre parmi ceux de la nation, pourvû qu'il n'y ait entr'eux aucune alliance. Si le mari se rend coupable d'infidélité, la Princesse lui fait casser la tête à l'instant : elle n'est point sujette à la même Loi ; car elle peut se donner autant d'amans qu'elle veut, sans que le mari puisse y trouver à redire. Il se tient en présence de sa femme dans le plus grand respect : il ne mange point avec elle ; & il la salue en hurlant, comme font ses domestiques. Le seul agrément qu'il ait, est d'être exempt de travail.

C'est le grand Chef qui nomme aux charges les plus considérables de l'Etat. Tels sont les deux chefs de Guerre, les deux maîtres des Cérémonies pour le culte qui se rend dans

le Temple ; les deux Officiers qui préſident aux autres cérémonies qu'on doit obſerver, lorſque des Etrangers viennent traiter de la paix ; celui qui a inſpection ſur les ouvrages ; quatre autres chargés d'ordonner les feſtins, dont on régale publiquement la nation, & les Etrangers qui viennent la viſiter.

Chaque année le Peuple s'aſſemble, pour enſemencer un vaſte champ de blé d'Inde, de féves, de citrouilles, & de melons. On s'aſſemble de la même maniere pour faire la récolte. Chaque Eté vers la fin de Juillet, le Peuple ſe raſſemble par ordre du grand Chef, pour aſſiſter au grand feſtin qui ſe donne. Cette fête dure trois jours & trois nuits. Les uns apportent du gibier, les autres du poiſſon. Ce ſont des danſes preſque continuelles. Le grand Chef & ſa ſœur ſont dans une loge élevée & couverte de feuillages, d'où ils contemplent la joie de leurs Sujets. Les Princes, les Princeſſes, & ceux qui par leurs emplois ont un rang diſtingué,

gué, se tiennent assez près du Chef, auquel ils marquent leurs respects & leurs soumissions par une infinité de cérémonies.

Rien de plus simple que les cérémonies de leurs mariages. Quand un jeune homme songe à se marier, il doit s'adresser au pere de la fille, ou à son défaut, au frere aîné : on convient du prix, qui se paye en pelleteries, ou en marchandises. Qu'une fille ait mené une vie libertine, ils ne font nulle difficulté de la prendre, pourvû qu'ils croyent qu'elle changera de conduite, quand elle sera mariée. Pour ce qui est des parens de la fille, leur unique attention est de s'informer si celui qui la demande est habile chasseur, bon guerrier, ou excellent laboureur : ces qualités diminuent le prix, qu'on auroit droit d'exiger de lui pour le mariage. Quand les parties sont d'accord, le futur époux va à la chasse avec ses amis ; & lorsqu'il a ou en gibier, ou en poisson, de quoi régaler les deux familles qui contractent alliance, on se ras-

ſemble chez les parens de la fille : on ſert en particulier les nouveaux mariés, & ils mangent au même plat. Le repas étant fini, le nouveau marié fait fumer les parens de ſa femme, & enſuite ſes propres parens; après quoi tous les conviés ſe retirent. Les nouveaux mariés reſtent enſemble juſqu'au lendemain ; & alors le mari conduit ſa femme chez ſon beau-pere : il y loge, juſqu'à ce que la famille lui ait fait bâtir une Cabanne particuliere.

Les Loix permettent aux *Natches* d'avoir autant de femmes qu'ils veulent ; mais ceux du petit peuple n'en ont d'ordinaire qu'une ou deux. Les chefs en ont davantage, parce qu'ayant le privilége de faire cultiver leurs champs par le peuple, ſans lui donner de ſalaire, le nombre des femmes ne leur eſt point à charge. Ils ſe contentent d'envoyer querir le pere de la fille qu'ils veulent épouſer; & ils lui déclarent qu'ils la mettent au rang de leurs femmes : dès-lors le mariage eſt fait. Quoiqu'ils ayent plu-

sieurs femmes, ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs Cabannes ; les autres restent chez leurs parens, où ils les vont voir quand il leur plaît.

Il y a certains tems de la Lune, où les Sauvages n'habitent jamais avec leurs femmes. Ils sont si peu jaloux, qu'ils prêtent quelquefois leurs femmes à leurs amis. Cette indifférence vient de la liberté qu'ils ont de changer de femmes quand bon leur semble ; cependant, lorsqu'il leur est né quelqu'enfant de leur mariage, il n'y a que la mort qui puisse les séparer.

Lorsque cette nation fait un détachement pour aller à la guerre, le chef du parti plante deux espéces de mays bien rougis depuis le haut jusqu'en bas, ornés de plumes rouges, de fléches, & de casse-têtes rougis. Ces mays sont piqués du côté où ils doivent porter la guerre. Ceux qui veulent entrer dans le parti, après s'être barbouillés de différentes couleurs, viennent haranguer le Chef de guerre. Cette harangue consiste en

mille protestations de service, par lesquels ils l'assurent, qu'ils sont charmés d'apprendre d'un si habile guerrier l'art de lever des chévelures, & qu'ils ne craignent ni la faim, ni les fatigues auxquelles ils vont être exposés.

Lorsqu'un nombre suffisant de guerriers s'est présenté au Chef de guerre, il fait préparer chez lui un breuvage, qu'on appelle la médecine de guerre. C'est un vomitif, composé d'une racine, qu'on fait bouillir dans de grandes chaudieres pleines d'eau. Les guerriers, quelquefois au nombre de trois cens, s'étant assis autour de la chaudiere, on leur en sert à chacun environ deux pots. La cérémonie est de les avaler d'un seul trait, & de les rendre aussi-tôt par la bouche, avec des efforts si violens, qu'on les entend de fort loin.

Après cette cérémonie, le Chef de guerre fixe le jour du départ, afin que chacun prépare les vivres nécessaires pour la Campagne. Pendant ce tems-là les guerriers se rendent soir

& matin dans la Place, où après avoir bien danſé, & raconté en détail leurs grand exploits, ils chantent leur chanſon de mort.

Mais ces braves ſont ſi ſuperſtitieux, qu'après avoir fait toutes les cérémonies dont nous venons de parler, on les voit rompre tout-à-coup leur voyage, parce qu'ils auront, par exemple, entendu un chien aboyer d'une façon extraordinaire.

Dans leur voyage de guerre, ils marchent toujours par files; quatre ou cinq hommes des meilleurs piétons prennent les devans, & s'éloignent de l'armée d'un quart de lieue, pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte auſſi-tôt. Ils campent tous les ſoirs à une heure de ſoleil, & ſe couchent autour d'un grand feu, ayant chacun ſon arme auprès de ſoi. Avant que de camper, ils ont ſoin d'envoyer une vingtaine de guerriers à une demi-lieue aux environs du Camp, afin d'éviter toute ſurpriſe. Jamais ils ne poſent de ſentinelles pendant la nuit; mais auſſi-tôt qu'ils

ont soupé, ils éteignent tous les feux. On indique un canton où ils doivent se rallier, en cas qu'ils soient attaqués pendant la nuit, & mis en déroute.

Comme les Chefs de guerre portent toujours avec eux leurs Idoles, ou ce qu'ils apellent leurs esprits, bien enfermés dans des peaux, le soir ils les suspendent à une petite perche rougie, qu'ils plantent de biais, en sorte qu'elle soit panchée du côté des ennemis. Les guerriers avant que de se coucher, le casse-tête en main, passent les uns après les autres en dansant devant ces prétendus esprits, & faisant de grandes menaces du côté où sont leurs ennemis.

Lorsque le parti de guerre est considérable, & qu'il entre sur les terres ennemies, ils marchent sur cinq ou six colomnes. Ils ont beaucoup d'espions, qui vont à la découverte; s'ils s'apperçoivent que leur marche soit connue, ils prennent ordinairement le parti de revenir sur leurs pas. Il n'y a qu'une petite troupe de

douze ou vingt hommes qui se séparent, & qui tâchent de surprendre quelques chasseurs écartés des Villages. A leur retour, ils chantent les chévelures, qu'ils ont levées. S'ils ont fait des esclaves, ils les font chanter & danser quelques jours devant le Temple; après quoi ils en font présent aux parens de ceux qui ont été tués. Les parens fondent en larmes pendant cette cérémonie; & essuyant leurs larmes avec les chévelures qui ont été enlevées, ils se cottisent pour récompenser les guerriers qui ont amené ces esclaves, dont le sort est d'être brûlés.

Les *Natches*, comme tous les autres peuples de la Louysiane, distinguent par des noms particuliers ceux qui ont tué plus ou moins d'ennemis. Pour mériter le nom de grand tueur d'hommes, il faut avoir fait dix esclaves, ou levé vingt chévelures. Ceux qui pour la premiere fois ont fait un esclave, ou levé une chévelure, ne couchent point à leur retour avec leurs femmes, & ne mangent d'aucune

viande. Ils ne doivent se nourrir que de poisson & de bouillie. Cette abstinence dure six mois. S'ils manquoient à l'observer, ils s'imagineroient que l'ame de celui qu'ils ont tué, les feroit mourir par sortilége ; qu'ils ne remporteroient plus d'avantages sur leurs ennemis, & que les moindres blessures qu'ils recevroient leur seroient mortelles.

On a un extrême soin que le grand Chef n'expose point sa vie, lorsqu'il va à la guerre. Si le cas arrivoit qu'il fût tué, les chefs du parti, & les autres principaux guerriers seroient mis à mort à leur retour : mais ces sortes d'exécutions sont sans exemple, par les précautions qui se prennent, pour le préserver de ce malheur.

Cette nation a comme toutes les autres ses médecins, qui sont ordinairement des vieillards, dont tout l'art consiste en diverses jongleries. Ils dansent, chantent, fument, en avalant la fumée du Tabac ; & font des contorsions si violentes, que quoi qu'ils soient tout nuds, & qu'ils doivent

doivent souffrir du froid, leur bouche est toujours écumante. Ils ont un petit panier, où ils conservent ce qu'ils appellent leurs esprits, c'est-à-dire, de petites racines de différentes espéces; des têtes de hiboux; de petits paquets de poil de bêtes fauves; quelques dents d'animal; des petites pierres ou cailloux, & d'autres fariboles. Ils ne mangent presque point tout le tems qu'ils sont appliqués à la guérison de leurs malades.

Il paroît que pour rendre la santé à leurs malades, ils invoquent sans cesse ce qui est dans leur panier. On en voit qui ont une certaine racine, laquelle endort, & étourdit les serpens par son odeur. Après s'être frottés les mains & le corps de cette racine, ils tiennent ces animaux, sans craindre leur piqure qui est mortelle. D'autres incisent avec une pierre à fusil la partie affligée du malade; puis ils en sucent tout le sang qu'ils en peuvent tirer, & en le rendant ensuite dans un plat, ils crachent en même tems un petit morceau de bois, de

paille, ou de cuir, qu'ils avoient caché sous la langue; & en le faisant remarquer aux parens du malade : voilà, disent-ils, la cause de son mal. Ces médecins se font toujours payer d'avance. Si le malade guérit, leur gain est assez considérable; mais s'il meurt, ils sont assûrés d'avoir la tête cassée par les parens, ou par les amis du mort. C'est à quoi l'on ne manque jamais : les parens même des médecins n'y trouvent point à redire, & n'en témoignent aucun chagrin.

Il en est de même de quelques autres Jongleurs, qui entreprennent de procurer de la pluie ou du beau tems. Ce sont d'ordinaire des Vieillards fainéans, qui voulant se soustraire au travail, que demande la chasse, la pêche & la culture des campagnes, exercent ce dangereux métier, pour faire subsister leur famille. Vers le Printems, la Nation se cottise, pour acheter de ces Jongleurs un tems favorable aux biens de la terre. Si la récolte se trouve abondante, ils gagnent considérablement; mais si elle

est mauvaise, on s'en prend à eux, & on leur casse la tête. Ainsi ceux qui s'engagent dans cette profession, risquent le tout pour le tout ; du reste leur vie est fort oisive : ils n'ont d'autre embarras que de jeûner, & de danser avec un chalumeau à la bouche, plein d'eau, & percé comme un arrosoir, qu'ils soufflent en l'air, du côté des nuages les plus épais. Ils tiennent d'une main le *Sirouet*, qui est une espéce de hochet ; & de l'autre, leurs esprits, qu'ils présentent au nuage en poussant des cris affreux, pour l'inviter à crever sur leurs campagnes.

Si c'est du beau tems qu'ils demandent, ils ne se servent point de leurs chalumeaux ; mais ils montent sur les toits de leurs cabannes, & du bras ils font signe au nuage, en soufflant de toutes leurs forces, de ne point s'arrêter sur leurs terres, & de passer outre. Lorsque le nuage se dissipe à leur gré, ils chantent & dansent autour de leurs esprits, qu'ils posent proprement sur une espéce d'oreiller ;

ils redoublent leur jeûne ; & quand le nuage eſt paſſé, ils avalent de la fumée de tabac, & préſentent leurs pipes au ciel.

Quoiqu'on ne faſſe point de grace à ces Charlatans, lorſqu'on n'obtient pas ce qu'on demande, cependant le profit qu'ils retirent, quand par hazard ils réuſſiſſent, eſt ſi grand, qu'on voit un grand nombre de ces Sauvages, qui ne craignent point d'en courir les riſques. Il eſt à obſerver, que celui qui entreprend de donner de la pluie, ne s'engage jamais à donner du beau tems. C'eſt une autre eſpéce de Charlatans qui a ce privilége; & quand on leur en demande la raiſon, ils répondent que leurs eſprits ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Lorſqu'un de ces Sauvages meurt, ſes parens viennent pleurer ſa mort, pendant un jour entier. Enſuite on le couvre de ſes plus beaux habits, c'eſt-à-dire, qu'on lui peint les cheveux & le viſage, & qu'on l'orne de ſes plumages; après quoi on le porte dans la foſſe qui lui eſt préparée, en

mettant à ses côtés ses armes, une chaudiere & des vivres. Pendant l'espace d'un mois, ses parens vont dès le point du jour, & à l'entrée de la nuit, pleurer pendant une demi-heure sur sa fosse ; chacun nomme son degré de parenté : Si c'est un pere de famille, la femme crie : mon cher mari, ah que je te regrette ! Les enfans crient : mon cher pere ; d'autres, mon oncle, mon cousin. Ceux qui sont parens au premier degré, continuent cette cérémonie pendant trois mois ; ils se coupent les cheveux en signe de deuil, ils cessent de se peindre le corps, & ne se trouvent à aucune assemblée de réjouissance.

Lorsque quelque nation étrangere vient traiter de paix avec les sauvages *Natches*, on envoye des couriers donner avis du jour & de l'heure qu'ils feront leur entrée. Le Grand Chef ordonne aux Maîtres de Cérémonies, de préparer toutes choses pour cette grande action. On commence par nommer ceux qui doivent nourrir chaque jour les Etrangers ; car

ce n'eſt jamais le Chef qui fait cette dépenſe : ce ſont toujours ſes Sujets. On nettoye enſuite les chemins, on balaye les cabannes, on arrange les bancs dans une grande Salle, qui eſt ſur la butte du Grand Chef, à côté de ſa cabanne. Son ſiége qui eſt ſur une élévation, eſt peint & orné ; le bas eſt garni de grandes nattes.

Le jour que les Ambaſſadeurs doivent faire leur entrée, toute la Nation s'aſſemble. Les Maîtres des Cérémonies font placer les Princes, les Chefs des Villages & les anciens Chefs de famille près du Grand Chef. Quand les Ambaſſadeurs arrivent, & qu'ils ſont à cinquante pas du Grand Chef, ils s'arrêtent, & chantent la paix. Cette Ambaſſade eſt ordinairement de trente hommes & de ſix femmes. Six des mieux faits, & qui ont les meilleures voix, marchent de front ; ils ſont ſuivis des autres qui chantent pareillement, réglant la cadence avec le hochet : les ſix femmes font le deſſus.

Quand le Chef leur fait dire de

s'approcher, ils s'avancent. Ceux qui ont les calumets, chantent & danſent avec beaucoup de légéreté, tournant tantôt autour les uns des autres, & tantôt ſe préſentant en face, mais toujours avec des mouvemens violens & des contorſions extraordinaires. Quand ils ſont entrés dans le cercle, ils danſent autour du ſiége ſur lequel le Chef eſt aſſis. Ils ſe frottent de leurs calumets depuis les pieds juſqu'à la tête; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui ſont à leur ſuite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets, & tenant du feu d'une main, ils avancent tous enſemble auprès du Chef, & le font fumer: ils pouſſent la premiere gorgée vers le ciel, la ſeconde vers la terre, & les autres autour de l'horizon; après quoi ils préſentent ſans cérémonie la pipe aux Princes, & aux autres Chefs.

Cette cérémonie étant achevée, les Ambaſſadeurs en ſigne d'alliance vont frotter leurs mains ſur l'eſtomac du Chef, & ſe frottent eux-mê-

mes tout le corps; puis ils posent leurs calumets devant le Chef sur de petites fourches. Celui des Ambassadeurs qui est chargé particuliérement des ordres de sa Nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux Etrangers de s'asseoir sur des bancs rangés près du Grand Chef, qui leur répond par un discours d'une égale durée; ensuite le Maître des Cérémonies allume un grand calumet de paix, & fait fumer les Etrangers, qui avalent la fumée du tabac. Le Grand Chef leur demande s'ils sont venus, c'est-à-dire, s'ils se portent bien : ceux qui l'environnent, vont les uns après les autres leur faire la même politesse; après quoi on les conduit dans la cabanne qu'on leur a préparée, & on les régale.

Le soir, au soleil couchant, les Ambassadeurs, le calumet à la main, vont en chantant chercher le Grand Chef, & le chargeant sur leurs épaules, ils le transportent dans le quartier où est leur cabanne : ils étendent

à terre une grande peau, où ils le font asseoir. L'un d'eux se place derriere lui, & posant ses mains sur ses épaules, il agite tout son corps, tandis que les autres assis en rond par terre, chantent leurs belles actions. Après cette cérémonie, qui se fait soir & matin pendant quatre jours, le Grand Chef retourne dans sa cabanne. Lorsqu'il rend la derniére visite aux Ambassadeurs, ceux-ci plantent un poteau, au pied duquel ils s'asseyent; les Guerriers de la Nation prennent leurs plus beaux ajustemens, dansent en frappant le poteau, & racontent à leur tour leurs grands exploits de guerre. Ils font ensuite aux Ambassadeurs des présens, qui consistent en des chaudiéres, des haches, des fusils, de la poudre, des balles, &c.

Le lendemain de cette derniére cérémonie, il est permis aux Ambassadeurs de se promener par tout le Village; ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. On leur donne alors tous les soirs des spectacles, c'est-à-

dire, que les hommes & les femmes avec leurs plus belles parures s'assemblent dans la place, & danſent juſques bien avant dans la nuit. Quand ils ſont prêts à s'en retourner, les Maîtres des Cérémonies leur font fournir les proviſions néceſſaires pour le voyage.

Tel eſt le génie, telles ſont les coûtumes ſinguliéres des Sauvages *Natches*.

CHAPITRE XIII.

Adreſſe ſinguliere des Chinois à faire des fleurs artificielles, à imiter les fruits, les inſectes, les papillons : Arbriſſeau qui fournit la matiere dont on fait ces fleurs ; couleurs qu'on leur applique ; maniere de leur donner le luſtre.

LES Ouvriers Chinois, ſur-tout ceux qui ſont au Palais, manient la ſoie avec beaucoup d'adreſſe, & ſçavent peindre à l'aiguille toutes ſor-

res de fleurs sur des feuilles de papier. Elles ressemblent assez à ces beaux colifichets, dont la broderie représente des deux côtés les mêmes figures.

Les fleurs dont nous allons parler, & qui imitent si bien la nature, ne sont faites ni de soie, ni d'aucune espéce de toile ou de papier ; c'est un roseau, ou une espéce de canne, qui forme la matiere qu'on y employe. Du reste, on ne met en œuvre ni son écorce, ni sa racine, qui pourroit ce semble s'effeuiller. C'est toute autre chose ; mais il faut faire auparavant connoître quel est ce roseau, ou cette espéce d'arbrisseau, d'où se tire cette matiére.

Le *Tong-Tsao*, c'est l'arbrisseau dont il s'agit, croît dans des fonds ombragés & fort couverts. On lui a donné le nom de *Tongt-mou*, (il est aussi appellé ainsi) parce que, selon les Médecins Chinois, il est apéritif, laxatif, propre a ouvrir les pores, & à ôter les obstructions. Cet arbrisseau croît sur le côté des montagnes. Ses

feuilles reſſemblent à celles du *Palma Chriſti*; le milieu de ſon tronc eſt rempli d'une moele blanche très-légére, & cependant aſſez unie & agréable à la vûe : on en fait des ornemens pour les perſonnes du ſexe.

La plante croît à la hauteur de plus d'une braſſe : ſes feuilles, dit un célébre Auteur Chinois, reſſemblent à celles du Nénuphar ; mais elles ſont plus graſſes : on trouve au milieu du tronc, ſous un bois ſemblable à celui des cannes, une ſubſtance très-blanche. Elle eſt moins ſerrée que la chair du melon ; mais elle eſt auſſi unie, moins ſpongieuſe que les autres moëles, & en particulier, que celle du ſureau. Ce corps léger tient un milieu entre la nature du bois & des moëles ordinaires. Lorſque ces roſeaux ſont encore tendres, on les cuit, & on en fait un Rob. Ce ſuc épaiſſi en conſiſtance approchante des électuaires mols, (par exemple, du Thériaque ou du réſiné,) eſt doux & agréable ; ſi on le mêle avec des fruits, il en reléve le goût, & les rend meilleurs.

Sa tige, dit le même Auteur, eſt diviſée, comme le *Bambou*, par divers nœuds, qui laiſſent entre deux des tuyaux longs quelquefois d'un pied & demi. Ces tuyaux ſont plus gros au bas de la plante. On coupe l'arbriſſeau tous les ans, & l'année ſuivante il repouſſe. Pour préſerver la moële de l'humidité qui lui eſt contraire, lorſqu'elle eſt hors de ſes tuyaux, il faut la tenir bien enfermée dans un lieu ſec, ſans quoi l'on ne pourroit plus la mettre en œuvre.

Peut-être s'imaginera-t'on que le *Tong-tſao* pourroit être la même choſe, que la plante appellée *Papyrus*, qui croît dans des marais & dans des foſſés autour du Nil, à la hauteur de ſix coudées, & dont les Anciens tiroient la moële renfermée dans la tige, & en faiſoient une eſpéce de bouillie, dont enſuite ils lavoient des feuilles propres à écrire. C'eſt qu'en effet on tire de la moële du *Tong-tſao* une eſpéce de feuille, qu'on prend d'abord pour du papier; mais ces

feuilles ſont tout-à-fait différentes de celles du Papyrus. Elles ne conviennent enſemble, qu'en ce que leurs parties ligneuſes ſont également inflammables.

Les vertus médicinales qu'on attribue au *Tong-tſao*, le feront peut-être regarder, comme une eſpéce de ſureau plus moeleux.

Si ces connoiſſances peuvent aider à trouver en Europe un arbriſſeau ſemblable à celui, qui fournit aux Chinois la matiere dont ils font leurs fleurs artificielles, il ne ſera pas difficile à un Ouvrier Européen d'imiter, & même de ſurpaſſer l'adreſſe Chinoiſe dans cette ſorte de travail; & il pourra bien plus finement appliquer les couleurs convenables ſur une matiere qui eſt très-propre à les recevoir, & à les conſerver dans leur vivacité & leur fraicheur. C'eſt cet artifice des Ouvriers Chinois, qui reſte à expliquer.

La premiére opération, qui conſiſte à réduire ces bâtons de moële en feuilles minces & déliées, n'eſt pas

l'ouvrage de ceux qui font les fleurs. On les apporte ainſi préparées de la Province de *Kianguan*. On les prendroit d'abord pour de véritables feuilles de papier, que l'on auroit ainſi coupées pour quelque deſſein particulier.

La piéce de moële plus ou moins groſſe & longue, ſelon que l'on veut les feuilles plus ou moins larges, ſe met ſur une plaque de cuivre, entre deux autres plaques fort déliées; & en même tems que d'une main on la fait gliſſer doucement dans cet entre-deux des plaques, de l'autre main, avec un couteau ſemblable au tranchet dont les cordonniers coupent leur cuir, on enleve une mince ſuperficie qui ſe développe, de même qu'on enleve avec le rabot des eſpéces de rubans de deſſus une piéce de bois bien polie: ce qu'on leve ainſi de la moële, reſſemble à de larges bandes de papier ou de parchemin très-fin; on en fait des paquets, & les Ouvriers les employent à faire leurs fleurs artificielles. Sur quoi il

faut observer, que pour empêcher ces bandes ou pellicules de moele de se déchirer en les maniant, lorsqu'il s'agit de les peindre ou de les façonner, il faut les tremper dans l'eau d'une main légére, en les y plongeant, & en les retirant à l'instant. Il suffiroit même de les laisser quelque tems avant cette opération dans un lieu frais & humide. Avec cette précaution, il n'y a point à craindre qu'elles se rompent, ou qu'elles se déchirent.

Il y a une autre observation à faire sur les couleurs qu'on applique. Les Ouvriers Chinois n'y employent que des couleurs douces, où il n'entre ni gomme, ni mercure, ni ceruse, ni alun, ni vitriol. Ces couleurs sont simplement à l'eau, & ne sont pas plus fortes. On voit dans le lieu où travaillent ces ouvriers, diverses petites feuilles auxquelles on a donné différentes teintures; c'est là comme la préparation aux autres couleurs, que différens Peintres doivent leur appliquer pour les peindre au naturel. Ce travail, lorsqu'on veut y faire

re de la dépense, est fin & recherché. Il est cependant vrai que ces ouvrages ne se vendent pas bien cher, quoiqu'il faille plus d'un jour, pour achever les plus petites fleurs avec leurs pieds & leurs feuilles. On leur donne les différentes figures qu'elles doivent avoir, en les pressant sur la paume de la main avec des instrumens faits pour cela. C'est avec des pincettes déliées, que les Ouvriers les saisissent, & ils les unissent avec de la colle de *Nomi*, qui est une espéce de ris bien cuit & épais. Le cœur des fleurs, par exemple, des roses, se fait des filamens de chanvre très-déliés & colorés. Les petites têtes que portent les filamens, sont de la même matiere.

Les Ouvriers Chinois donnent le lustre aux fleurs, en appliquant les pellicules du *Tong-tsao* déja peintes sur de la cire fondue. Mais il faut joindre beaucoup d'adresse à une grande attention, pour que la cire ne soit ni trop chaude, ni refroidie, l'un ou l'autre de ces inconvéniens

étant capable de gâter l'ouvrage. Il faut de plus choisir un jour serein, parce qu'un tems pluvieux n'est point propre a ce travail. Ils ont un moyen plus aisé ; c'est de tremper un pinceau dans la cire fondue, de le passer délicatement sur la feuille, & de la frotter avec un linge.

C'est avec la moele du même arbrisseau, qu'ils imitent parfaitement les fruits, les petits insectes qui s'y attachent, & sur-tout les papillons. On ne peut rien voir de plus naturel. Voici comment ils s'y prennent. S'ils veulent, par exemple, faire une pêche, & la rendre semblable à la pêche naturelle, ils font avec des cannes très-déliées, & fendues finement, la carcasse de la figure & de la grosseur de la pêche. Ils rempliſſent le dedans d'une pâte composée de la sciure de ce bois odoriférant, dont on fait des bâtons de parfums, & ils y mêlent de la sciure d'un vieux pêcher, qui donne au fruit l'odeur de la pêche. Ensuite ils y appliquent la peau, qui consiste en une ou deux

couches des feuilles de *Tong-tsao*, qui représentent bien plus naturellement la peau d'une pêche, que ne fait la soie, & même la cire la mieux préparée ; après quoi ils y donnent les couleurs convenables.

Plus communément ils prennent des bâtons ou des piéces de moële de canne, ou de roseau ordinaire, qu'ils unissent avec de la colle forte, & dont ils font le corps du fruit. Après l'avoir perfectionné avec le ciseau, ils étendent une couche de pâte odoriférante, & quand tout est sec, ils y appliquent une feuille de papier, qu'ils couvrent ensuite de la feuille de *Tong-tsao* ; après quoi on peint le fruit, on le cire, & on le frotte avec un linge pour le lustrer.

Les ailes des papillons si artistement travaillées, qu'on les prendroit pour des naturelles, se font avec le même artifice que les feuilles de certaines fleurs. Ce sont ces papillons, qu'on nomme à la Chine *Yefer*, feuilles volantes. Il y en a dont les couleurs sont si brillantes &

si variées, qu'on leur donneroit volontiers le nom de fleurs volantes. Aussi est-ce dans les parterres les mieux fleuris qu'ils s'engendrent.

On voit à la Chine un citron inconnu en Europe, & qui est fort estimé, & par sa beauté, & par son odeur qui est très-douce, & qui dure long-tems. On le confit tout entier avec le sucre, & c'est une excellente confiture. Sa figure extraordinaire le fait nommer par les Chinois *Fo-cheou*, c'est-à-dire, main du Dieu *Fo*. On croit voir en effet les doigts d'une main qui se ferme. Les Ouvriers qui imitent ce fruit avec la moële de *Tong-tsao*, mettent divers fils de fer sous la matiere, qui figurent les doigts, & les tiennent en raison. Ce fruit est rare par sa figure. On en trouve de la grandeur des plus gros citrons.

CHAPITRE IV.

Situation & Etendue de la petite Tartarie ; quelle est l'autorité, & quels sont les revenus du Kan : Mœurs, Coûtumes & Religion des Tartares Précops, Nogais, Circasses, & Kalmouchs.

LE Kan de la petite Tartarie est Maître d'un fort grand Pays. Il est regardé comme l'héritier présomptif de l'Empire Turc, au défaut des enfans mâles des Osmans. Malgré tous ses grands Titres, il ne laisse pas d'être Vassal du Grand Seigneur, qui l'établit & le dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir le Dépose, & de lui substituer toujours un des Princes du Sang.

Ces Princes du Sang de Tartarie, qu'on nomme Sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne

les grands emplois, & chacun a sa Maison & son Appanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens, qui se dévouent à leur intérêt & à leur fortune; ce qui cause souvent des mouvemens dans l'Etat, & en causeroit de plus fréquens, si ces Sultans étoient riches: mais ordinairement ils ne le sont guére.

Le Kan lui-même l'est assez peu pour un Souverain. Les rentes de ses terres, une partie des Doüanes, & quelques légers impôts font presque tout son revenu; il est vrai aussi qu'il n'a pas de grandes dépenses à faire. Sa garde de près de deux mille hommes est entretenue par le Grand Seigneur. Les plus nombreuses Armées ne lui coûtent rien, ni à lever, ni à faire subsister. Les Tartares sont tous Soldats: le rendez-vous n'est pas plutôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux, & toutes leurs provisions. L'espérance du butin, & la licence de piller leur tient lieu de solde.

Les Tartares soumis à l'obéissance du Kan portent les différens noms de Précops, de Nogais, de Circasses, & de Kalmouchs. On appelle Tartares Précops, ceux qui habitent la grande presqu'Isle de Krimée, qui est la Chersonèse Taurique des Anciens. On lui donne 70. ou 80. lieuës de longueur, sur environ cinquante lieues de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base du côté du Midi présente une chaîne de hautes Montagnes, qui sur un front presqu'égal, s'avancent dans le Pays à une profondeur de huit ou dix lieues. Les deux côtés sont de grandes Plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent, & soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Krimée que six ou sept Villes, qui en méritent le nom: Bagchsara y, Kaffa, Karafou, Guelo, Orkapi, & la forteresse de Yegnikalé.

Bagchsaray, Capitale du Pays, & le séjour ordinaire du Kan, est située au milieu des terres: c'est une Ville d'environ mille feux, mal tenue, & mal bâtie.

Les terres, quoique bonnes, ne sont pourtant pas cultivées ; celles dont on a soin produisent d'excellent bled. Les jardins & les pâturages occupent beaucoup de terrein. Les eaux vives manquent dans les plaines ; on y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des Villages entiers. Le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux : mais en hiver le froid perçant du vent de Nord n'est pas supportable.

Les Tartares Précops ont la taille médiocre, & assez bien prise. Leur constitution est des plus robustes. Accoûtumés de bonne heure à souffrir la faim & la soif, le froid & le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu ; & quand la fantaisie leur en prend, ils font sans s'incommoder les plus grands excès. Leur langue est un jargon de Turc mal arrangé & mal prononcé, tel que seroit le François dans la bouche d'un Suisse. Leur Religion est le Mahométisme, tel que les Turcs le professent.

Quoique

Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en ayent plus d'une ; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même Loi leur interdit l'usage du vin ; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de Loi & les Marchands ; mais qu'il donne du cœur au Soldat, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte, & très enivrante, qu'ils font avec le lait aigre, & le millet fermenté, & qu'ils appellent *Bosa*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait, & une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempé à l'eau. Ils ne mangent ni légumes, ni herbages ; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis. La maniere de l'apprêter est de lui donner une légere cuisson sur les charbons, ou s'ils sont en

voyage, de la laiſſer bien friander ſous la ſelle ; quand ils ont avec cela du lait de Cavale, leur repas leur ſemble délicieux. Les Précops ont deux grands défauts ; ils ſont hardis menteurs & extrêmement intéreſſés. Leur contingent en tems de guerre, eſt de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais ſont errans par les déſerts à la maniere des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche, & toute la rudeſſe. Leur pays commence depuis la ſortie de l'Iſthme de Krimée, & s'étend ſur des eſpaces immenſes en Europe & en Aſie, depuis le Budziak juſqu'au fleuve Koubam, qui les ſépare d'avec les Tartares Circaſſes. Les Nogais ſont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voiſins, & plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur viſage, qui eſt affreux & difforme. Ils naiſſent les yeux fermés, & ſont pluſieurs jours ſans voir. Leur Langue n'eſt pas ſi mêlée de Turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni

Bourgs, ni Villes, ni Habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment d'un lieu à l'autre leurs familles, & leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque riviere, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espéces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sureté de leurs familles & de leurs troupeaux. Ils ont un Chef, à qui ils donnent le nom de Bey. Ceux de Budziak sont gouvernés par un Seigneur de confiance, que le Kan a soin de leur envoyer, & qui est quelquefois Sultan. Leur nourriture est le lait, la chair & le boza, dont ils font des débauches outrées; quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, & où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le Kan tire les plus nombreuses troupes. Ils peuvent fournir

dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux ; celui qu'il monte, un autre pour changer, & qui porte ses provisions, & les deux autres pour charger les esclaves & le butin. Alors malheur aux Provinces sur lesquelles ils tombent! Leurs marches ressemblent aux incendies, & aux ouragans ; par-tout où ils passent, ils ne laissent que la terre nue.

Une coûtume assez singuliere des Nogais, est celle qu'ils observent à leurs mariages. Quelques parens & amis communs de l'époux & de l'épouse se partagent en deux bandes, & combattent ensemble pour se faire de légeres playes, d'où il puisse sortir quelque goutte de sang; ce qui, selon eux, est un présage, que les enfans mâles qui viendront un jour de ce mariage, seront de braves guerriers. C'est une autre coûtume établie parmi eux, qu'à la naissance de leurs enfans, les parens & les amis viennent à la porte du pere faire un grand bruit de chaudrons & de marmites,

pour effrayer, disent-ils, & faire fuir le Diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais payent pour tribut annuel au Kan 2000. moutons, qu'ils lui envoyent en trois différentes fois. Au grand Bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux Mirzas, (qui sont comme nos Gentils-hommes titrés) avec un présent de quelques chevaux, & de deux oiseaux de proye dressés pour la chasse. Le Kan donne à chacun de ces Mirzas un habit complet.

La justice de ce pays est brieve. Quand un Nogais a blessé mal-à-propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, & les parens & amis du blessé avec un fouet à la main; on bat le criminel, jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde; mais si c'est un duel dans les formes, & qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

On ne trouve dans tout leur pays que les restes d'une ancienne Ville, où il y a plusieurs tombeaux de marbre, avec des Inscriptions Grecques & Latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la riviére qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Cosaques, & pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays.

Leurs tentes ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravent, qui tourne avec le vent, pour ne pas être incommodés de la fumée. On distingue la tente d'un Mirza des autres, par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. Quand ils veulent célébrer une fête, ou faire un mariage, ils tuent un cheval: de la chair ils font des hachis, & servent la tête entiere. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval, qui est le mets par excellence; dans leurs courses, ils en portent de secs & de fumés, dont ils régalent ceux qui se distin-

guent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim cinq à six jours. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contens de ce que le hazard leur présente.

Il n'y a point de montagnes dans leur pays; ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivieres, dont ils cultivent les bords, & y sément leur millet. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une Ville, ils disent, qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des Villes.

En tems de guerre, ils sont obligés de fournir au Kan quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins.

Les Gentils-hommes portent tou-

jours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treiziémes années comme malheureuses : un Nogai n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans sa vingt-sixiéme, trente-neuviéme année, &c. & il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes, qui se tourneroient, disent ils, contre lui, & qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de leurs Prophétes ; & ils assurent qu'on n'a vû revenir dans le pays aucun de leurs Guerriers, qui soit allé en course dans ces années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne & la priere. Il leur est encore défendu dans ce tems là de contracter mariage, ou de porter sur leur corps le poids d'une livre pesant. Mais cette année climatérique passée, ils font un grand festin

à leurs parens & amis, où ils s'enivrent de leur *Bosa* fait de millet fermenté, & qui a la force de l'eau-de-vie.

Les Nogais n'ont ni bled, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Ce millet, & le lait de leurs jumens, est leur nourriture ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons & de la volaille. Ils font bouillir le lait jusqu'à ce qu'il devienne dur comme une pierre : alors ils le mettent en pelottes, & le font encore sécher au soleil ; quand ils veulent s'en servir ils le délayent dans de l'eau, & en font une boisson qui leur paroît délicieuse dans les grandes chaleurs.

Les Tartares Circassés habitent l'Adda, qui confine du côté du Nord avec les Nogais, du côté du Sud à la Mer noire, du côté de l'Est à la Georgie, & du côté du Couchant au Bosphore cimmérien, & au golfe qui les sépare de la Krimée. Sur ce golfe il y a une échelle, ou Port de Mer d'un très-grand trafic,

nommé Taman. On en tire du Cavar, de la mantegue, des cuirs, du miel, de la cire, &c. La Douane se paye moitié au Grand Seigneur, & moitié au Kan; chacun en retire trois pour cent.

Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, & ne sont pas si sociables que les autres; ceux des plaines ont des Villages & quelques petites Villes sur la Mer noire, où il y a du commerce. Les Beys, ou les Seigneurs qui les gouvernent, trafiquent de leurs vassaux; & les peres & meres de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillans à s'en servir dans le combat; on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Un côté de la Circassie est plein de hautes montagnes, & de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La Capitale de ce canton est Kabartha. C'est de-là que le Kan de Krimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde

y eſt d'une beauté enchantée. On n'y voit perſonne marquée de la petite vérole, par la maniere dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeuneſſe.

Il y a un Bey qui commande dans cette province, ſous l'autorité du Kan, & qui a pluſieurs autres Gouverneurs ſous lui. Ils ſont obligés de donner pour tribut au Kan 300. eſclaves, ſavoir 200. jeunes filles, & 100. garçons, qui ne paſſent pas l'âge de vingt ans. Souvent les Beys donnent leurs propres enfans, pour encourager les peres & meres à ne pas ſouſtraire les leurs.

Lorſque les Beys Circaſſes ne ſont pas d'accord entr'eux, ils envoyent demander au Kan un Aga, & quelquefois un Prince du Sang, pour terminer leurs différends. Ces Commiſſaires ne s'en retournent pas les mains vuides. On leur fait préſent de ce qu'il y a de plus beau & de mieux fait : on peut dire enfin, que l'on fait en Circaſſie un trafic d'hommes & de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandiſes.

Les Tartares Circaſſes ſe nourriſſent mieux que les Nogais Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton, & de la volaille, & preſque jamais du cheval. Leur pain eſt un peu différent de la nourriture des Nogais. Il eſt de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte molaſſe, qu'ils cuiſent à demi dans des moules de terre, & qu'ils mangent preſque brûlante.

Le pays eſt beau, & rempli d'arbres fruitiers, mais ſans culture, & arroſé de bonnes eaux. L'air y eſt auſſi très-bon & très-ſain. Et voilà ſans doute ce qui contribue le plus à donner aux Circaſſes cette fleur de beauté, que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples eſtiment fort les Chrétiens; ils ſe diſent deſcendus des Génois, qui ont long-tems poſſédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des Villes qu'ils y avoient bâties. Les Beys Circaſſes ſont généralement Mahométans, bons ou mauvais; & ils ne le ſont que

par complaisance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni Chrétien, ni Mahométan. Il n'a l'usage ni du baptême, ni de la circoncision. Ils ont une langue particuliere, & toute différente de celle des autres Tartares; mais qui paroît être d'une grande douceur. On ne voit parmi eux d'autres exercices de religion, que quelques assemblées superstitieuses, qu'ils font en certains tems sous de grands arbres auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur sert de Papas, fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmotant quelques prieres. Ils mangent généralement, & publiquement de la chair de pourceau.

Les Circasses, qui sont un si beau peuple, ont d'un côté pour voisins les Tartares Kalmouks, qui sont des monstres de nature. Quand on les regarde en face, on ne sait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux, & leur nez. Une partie de ces Kalmouks est tributaire du

Kan, & l'autre partie du Czar. Ils ſont obligés tous les ans au grand Bairam d'envoyer une députation au Kan de Krimée, pour lui ſouhaiter les bonnes fêtes, & lui apporter le tribut, qui conſiſte en deux chariots couverts; un attelé de quatre chevaux, l'autre de deux chameaux, dans lequel il y a deux peliſſes de martres zibelines, l'une pour le Prince, & l'autre pour la Sultane Validé ſa mere, ou pour la premiere de ſes femmes. Ils donnent auſſi des peliſſes de martres aux premiers Princes fils ou freres du Kan, de même qu'à ſon premier Viſir, & au Moufti.

Le Chef de la députation eſt un des principaux Kalmouks. Quand ils ſont à la porte ou à l'Iſtme de la Krimée, ils font avertir le Kan de leur arrivée. On appelle en François Porte-Or, & en Turc Or-Kapi, la petite Ville bâtie ſur cette langue de terre, qui joint la Krimée à la terre ferme. Dès que le Kan eſt averti que les Députés Kalmouks ſont à Or-Kapi, il leur envoye un Chiaoux, avec

ordre de les faire entrer, & de les défrayer jusqu'à la Capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le Kiaia du Visir va les prendre à leur logement, & les conduit au Palais avec leurs présens. On leur donne le Kaftan; ensuite deux Kapigis Bachis les prennent chacun pardessous les bras, & ils sont menés de la sorte jusqu'à l'appartement. Alors ils se prosternent jusqu'à terre, & lui baisent le bas de la veste. Le Kan leur dit qu'ils sont les bien venus. Le premier Député l'assure de la fidélité de tous les Kalmouks, & lui offre les présens. Un moment après on les fait tous passer à l'appartement du Visir où ils sont régalés de caffé, de sorbec, de parfum, suivant la coûtume des Turcs. Le Kan leur fait fournir pendant leur séjour à Bagchsaray une subsistance journaliere, en pain, viande, volailles, épiceries, beurre, bois, orge & paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

On sçait que les Kans des Tartares prennent le nom de *Guirai* ; voici d'où leur vient ce nom. Il y a environ deux siécles, que les petits Tartares se trouverent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs Princes périrent, à l'exception d'un seul âgé de dix ans, qu'un laboureur nommé *Guirai* sauva par compassion. Les Tartares se partagerent en plusieurs factions ; & la guerre devint parmi eux longue & sanglante. S'en étant enfin lassés, & ne pouvant s'accorder sur le choix d'un Prince, ils convinrent enfin que s'ils pouvoient en trouver un de la race de leurs Kans, ils le mettroient sur le Trône. Alors *Guirai* présenta le jeune Prince qui avoit dix-huit ans, & qu'il fit reconnoître à plusieurs marques certaines. Les Tartares se soumirent à lui, & la tranquillité fut rétablie. Le jeune Kan voulant donner à son nourricier & à son libérateur des marques de sa reconnoissance, le fit appeller, & lui demanda quelle grace il désiroit de lui. Le bon

bon laboureur lui dit, qu'à son âge les richesses & les emplois ne le touchoient plus ; mais que sensible encore à l'honneur, il le prioit de prendre son nom, & d'obliger les Princes ses descendans à le porter : c'est depuis ce tems-là, que les Princes Tartares joignent le nom de *Guirai* à leur nom de Circoncision.

CHAPITRE XV.

Cours du Gange ; opinion que les Indiens ont de ce fleuve : Description de l'Isle de Ceylan : Du nom des Empereurs Mogols ; du fameux Pagode de Cachi, de Ponticheri, de Saint Thomé, de Golconde, de Maduré, & de quelques autres principales Villes des Indes.

LEs Indes Orientales sont partagées naturellement par cette chaîne de Montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la Mer méridionale, jusqu'à la partie la plus septentrionale. Elles commencent au Cap de Comorin, & se terminent au mont Ima. Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens Géographes, ils ont appellé de ce nom tous les Peuples qui étoient au-delà de ce fleuve, jusqu'à la Mer orientale; & parce que Delhi a été long-tems

le séjour des Souverains, on l'a regardée comme la Capitale des Indes; aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays, qui est renfermé entre l'Indus & le Gange.

On ne peut dire certainement en quel endroit l'Indus prend sa source. C'est dans le pays de Cachemire, si l'on en croit quelques Indiens; d'autres la mettent plus haut dans les montagnes d'Ima. Il prend son cours vers le Midi comme le Gange; avec cette différence que le Gange va un peu vers l'Orient, & que l'Indus au contraire se détourne vers l'Occident. Ce dernier se jette dans la mer des Indes par plusieurs embouchures.

Le Gange est le plus grand, & le plus fameux fleuve de toute l'Asie. Sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste: c'est, disent ils, un de leurs Dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima. C'est de-là que traversant divers Etats, & dirigeant son cours vers les parties méridionales, il arrose plusieurs Villes célébres, dont la plus fameuse, disent

les Indiens eſt *Cachi* : puis il paſſe dans le Royaume de Bengale, & ſe jette dans la Mer par pluſieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange eſt une riviére ſainte, dont la vertu propre eſt d'effacer les péchés. Ceux qui ſont aſſez heureux pour mourir ſur ſes bords, ſont admis dans une région délicieuſe, où ils demeurent juſqu'a une nouvelle renaiſſance. C'eſt pour cette raiſon qu'on jette tant de cadavres dans le Gange; que les malades ſe font porter ſur ſes bords; que d'autres qui en ſont trop éloignés, renferment avec ſoin dans des urnes les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, & les envoyent jetter dans ce fleuve.

Cette eſtime générale qu'on a dans toute l'Inde, eſt d'un grand profit aux Pénitens Indiens. Ils en rempliſſent des Bambous, qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche longue de ſept à huit pieds; & mettant cette perche ſur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, & vendent bien cher

une eau si salutaire. Ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre. Cette haute idée que les Indiens ont du Gange, leur vient de la persuasion où sont presque tous les peuples idolâtres, que les grandes rivières sont la demeure de quelque Dieu ou de quelque Déesse. De plus il est certain que les Indiens ont oui parler du Paradis Terrestre, du fleuve qui l'arrose, & de l'arbre de vie; & il est vraisemblable que ne connoissant point de plus belle rivière que le Gange, ils lui ont attribué ce qu'ils ont entendu dire de ces fleuves. A cette connoissance du Paradis terrestre, qu'ils ont reçue par tradition de leurs peres, ils ont mêlé dans la suite, selon leur génie, plusieurs fables: par exemple, que le Gange traverse un jardin délicieux, dont les fruits rajeunissent ceux qui en mangent, & leur donnent un siécle de vie; en sorte que celui qui à la fin de chaque siécle trouveroit un de ces fruits sur le rivage du Gange, pourroit s'assûrer une vie sans fin. Ils ajoutent,

comme une chose certaine, qu'on en a vû qui ont vécu jusqu'a 300. ans, parce que, disent ils, ils avoient trouvé un de ces fruits a la fin de chaque centaine d'années ; mais que n'en ayant pu trouver au commencement du quatriéme siécle, ils moururent à l'instant.

Après avoir décrit l'Indus & le Gange, parcourons maintenant les endroits les plus remarquables qui sont sur les deux côtes de l'Inde, & commençons par la fameuse Isle de Ceylan. Le Roi de Portugal ayant un jour demandé des nouvelles de cette Isle à un de ses Officiers, qui revenoit des Indes, cet Officier lui répondit : que c'étoit une Isle dont les mers qui l'environnoient étoient semées de perles, dont les bois étoient de cannelle, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cristal ; en un mot, le lieu que Dieu avoit choisi pour le Paradis Terrestre. Cette description est sans doute exagérée ; mais on ne peut disconvenir que ce ne soit la plus belle Isle

qui soit au monde. Les Indiens l'appellent *Cachi* ; & tous les Idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs Dieux. Le fameux *Ramen* qui est une des principales Divinités Indiennes, y a demeuré, à ce qu'ils prétendent. Les Pégouans assûrent qu' *Anouman*, Singe célébre qu'ils adorent, y a accompagné Vichnou métamorphosé en *Ramen*. Les Siamois disent, que leur Dieu *Somonacodon* a un de ses pieds marqué dans l'Isle. Les Chinois eux mêmes, qui ne veulent rien devoir aux Etrangers, avouent qu'une de leurs principales Idoles est venue de Ceylan. Cette Isle a environ 200. lieues de tour, & est arrosée de quantité de belles riviéres ; les moissons y sont très-abondantes.

Pontichéri est le plus grand établissement, que les François ayent aux Indes. On y voit une Forteresse réguliére, où il ne manque aucun des ouvrages nécessaires pour une bonne défense. La Ville est grande ; & les Rues y sont tirées au cordeau. Les maisons des Européens sont bâties de briques ; celles des Indiens ne sont

que de terre enduite de chaux : mais comme elles forment des rues droites, elles ont leur agrément. Dans quelques-unes des rues, on voit de belles allées d'arbres, à l'ombre desquels les Tisserans travaillent ces belles toiles de coton si fort estimées en Europe. La différence du tems entre le Méridien de Paris & celui de Pontichéri, est de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés.

En allant de Pontichéri vers le Nord, & suivant la côte, on trouve la Ville de Saint Thomé : on l'appelle aussi Méliapam, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'est-à-dire, la Ville des Paons, parce que les Princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un Paon pour armes, & le faisoient peindre sur leurs étendards. C'est apparemment à l'imitation des Empereurs de Bisnagar, que les Empereurs Mogols ont fait placer un Paon si riche & si beau sur le ciel de leur Trône. Le fond de ce ciel est tout couvert

de

de perles & de diamans, & est entouré d'une frange de perles: au dessus du ciel fait en forme de voute, se voit un Paon, dont la queue relevée est de saphirs & d'autres pierres de couleur; le corps est d'or émaillé semé de pierreries: enfin on lui voit un gros rubis au milieu de l'estomac, d'où pend une perle en forme de poire de cinquante carats.

Les Indiens ne parlent pas en termes moins magnifiques de *Cachi*, que du Gange. C'est, selon eux, un lieu sacré & divin; c'est le séjour de leurs Divinités. *Ramen* & les plus célébrés Hermites ont accompli leurs pénitences dans les bois qui environnent Cachi. Quiconque meurt dans une terre si sainte, ses péchés lui sont pardonnés; il va droit au Ciel. Un homme qui a fait le voyage de Cachi, est par cette seule raison infiniment respectable, n'eût-il aucun mérite: d'ailleurs c'en est un grand que d'avoir été à Cachi. Enfin ils se plaignent de n'avoir pas d'expressions assez nobles, pour représenter di-

gnement la sainteté d'un lieu si vénérable.

Pour ce qui est de la Ville de *Cachi* qui ne peut être que Banarès, elle est la Ville la mieux bâtie des Indes. Presque toutes les maisons y sont de pierre de taille ou de briques. On y voit de très-beaux Caravanseras (bâtimens destinés à loger les Voyageurs) les rues y sont pourtant étroites. Le Gange baigne les murailles de la Ville : la situation en est belle, le pays d'alentour fertile & délicieux. Depuis la porte du Temple jusqu'au Gange, il y a plusieurs marches de pierre, interrompues de tems en tems par des plates-formes. Ce récit est conforme à ce que les Indiens rapportent du Pagode de Cachi ; ce qui prouve que *Banarès* & Cachi sont la même chose.

La Ville qu'on appelle aujourd'hui *Golconde*, n'étoit autrefois qu'un jardin agréable à deux lieues de la Forteresse qui portoit ce nom. On la nomma d'abord *Bagnagar* ; & dans la suite le nom de Golconde lui est resté. Elle est a peu près de la grandeur d'Or-

léans. Elle est bien située, & les rues en sont belles. La riviére qui y passe, & qui va se jetter dans la Mer de *Massulipatan*, est large, & roule des eaux fort claires. On y a bâti un pont superbe; le Palais est magnifique. Depuis que cette Ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus autant peuplée qu'elle l'étoit auparavant. *Aureng Zeb* la pilla entiérement, avant que de prendre la Forteresse. C'est dans le Royaume de Golconde, que se trouve la fameuse mine de Diamans.

Madurè est la Capitale du Royaume de ce nom. Elle est environnée d'une double muraille. Chaque muraille est fortifiée à l'antique de plusieurs tours quarrées avec des parapets, & garnie d'un bon nombre de canons. La Forteresse dont la forme est quarrée, est entourée d'un fossé large & profond, avec une escarpe & contrescarpe très-forte. Il n'y a point de chemins couverts à l'escarpe. Au lieu de glacis, on voit quatre belles rues, qui répondent aux quatre côtés de la For-

tereſſe. On peut en faire le tour en deux heures. Les maiſons qui bordent ces rues, ont de grands jardins du côté de la campagne, qui eſt belle & fertile.

L'intérieur de la Fortereſſe ſe diviſe en quatre parties ; celles qui ſont à l'Orient & au Midi contiennent le Palais du Roi. C'eſt un labyrinte de rues, d'étangs, de bois, de ſalles, de galeries, de colonnades & de pluſieurs maiſons ſemées çà & là. Quand on y a une fois pénétré, il n'eſt pas aiſé d'en trouver l'iſſue. Lorſque les Rois de Maduré y faiſoient leur ſéjour, on n'y trouvoit que des femmes & des Eunuques. Le fameux *Troumoulanaiken* qui a le plus contribué aux embelliſſemens de ce Palais, y tenoit pluſieurs femmes renfermées. Les ſalles publiques où l'on donnoit audience, étoient magnifiques.

A l'entrée ſe trouvoit une grande galerie, ſoutenue par vingt groſſes colonnes de marbre noir bien travaillées. De-là on paſſoit dans une grande cour, où l'on voyoit quatre corps

de logis qui répondoient aux quatre parties du monde. Chaque corps de logis avoit au milieu un Dôme fort élevé, & chargé d'ouvrages de sculpture. Ces quatre Dômes étoient réunis par huit galeries, dont les angles étoient flanqués de tourelles. Le dessein de ce Palais avoit été dressé par un Européen; on y voit effectivement plusieurs ornemens d'Architecture d'Europe, mêlés avec l'Architecture Indienne.

Dans la seconde partie de la forteresse est le Temple de *Chokanadon*. C'est l'idole qu'on adore au Maduré. A l'Orient du Pagode sont plusieurs beaux Portiques. Au Nord d'un de ces Portiques, se voit un char magnifique destiné à porter l'Idole en triomphe le jour de sa Fête. Le Pagode est environné d'une triple muraille; & entre chaque muraille sont plusieurs belles allées de grands arbres très-unies & bien sablées. On trouve quatre grandes tours à l'entrée de ces quatre principales portes du Palais. Le reste de l'espace intérieur

de la Fortereſſe eſt partagé en pluſieurs rues, en des étangs, & en des places publiques.

La riviere qui paſſe auprès de *Maduré* ſeroit belle, ſi on ne la faiſoit pas couler dans de grands étangs qui la tariſſent, & qui la font dégénérer en ruiſſeau. Au deſſous de la Ville il y a un canal qui va du Nord au Sud, & qui ſe jette dans cinq beaux étangs à l'Oueſt de Maduré. Il y a dans ces étangs d'autres canaux, qui conduiſent l'eau dans les foſſés.

A l'Orient de la Fortereſſe, on voit trois autres chars de triomphe, qui ſont magnifiques, quand ils ſont ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que diſent les Indiens, que par pluſieurs milliers de perſonnes; ce qui n'eſt pas ſurprenant, vû l'énorme grandeur de cette machine. On y fait monter juſqu'à quatre cens perſonnes, dont les fonctions ſont différentes. De groſſes poutres forment cinq étages, & chaque étage a pluſieurs galeries. Quand cette machine eſt couverte de toiles peintes, de piéces de

soie de diverses couleurs, de banderoles, d'étendards, de parasols, de festons de fleurs représentant différentes figures, & que tout cela se voit au milieu de la nuit à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que ce spectacle ne soit très-agréable. Ce char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois, & de plusieurs autres instrumens; & il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la Forteresse.

Du côté du Nord, au-dessus de la Forteresse, dans la rue qui va Est & Ouest, étoient autrefois les Eglises des Chrétiens, qui furent renversées, lorsque la Ville fut prise & ruinée entiérement par le Roi de *Mayssur*.

Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur, depuis l'irruption des Mayssuriens, & depuis que les derniers Rois ont transporté leur Cour à *Trichirapali*, qui est une Ville fort peuplée, & d'une grande étendue. Elle contient plus de trois cens

mille ames. C'eſt la plus grande Fortereſſe, qui ſoit depuis le Cap de Comorin juſqu'à Golconde. De nombreuſes armées l'ont ſouvent aſſiégée, & toujours inutilement ; auſſi les Indiens diſent-ils qu'elle eſt imprenable. Elle a une double enceinte de murailles, fortifiées chacune de ſoixante tours quarrées, éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas. La ſeconde enceinte eſt plus élevée que la premiere, & eſt garnie de cent trente piéces de canon d'un aſſez gros calibre. Cette ſeconde enceinte eſt encore partagée en deux Fortereſſes, qu'ils appellent la Fortereſſe du Nord, & la Fortereſſe du Sud : celle-ci a la muraille intérieure plus baſſe que l'autre ; on y voit une haute montagne, qui ſert à découvrir l'ennemi : vers le milieu de la montagne eſt l'Arſenal, & au bas le Palais du Prince. Le dedans de la Fortereſſe intérieure eſt aſſez agréable. C'eſt un grand amphitéâtre quarré avec ſes degrés de tous côtés, pour monter ſur les remparts. Ou-

tre les tours qui accompagnent la double enceinte de murailles, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche, & les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'Arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de ris; & celui qu'on tire des greniers, est livré aux Soldats pour une partie de leur solde. La Garnison est d'environ six mille hommes, quelquefois davantage.

Le fossé qui environne la Forteresse, est large & profond. Il est plein d'eau; & il y a quelques Crocodiles. *Trichirapali* a quatre grandes portes, dont il n'y en a que deux d'ouvertes. Celle d'Occident n'est libre qu'aux femmes du Palais. Toutes les nuits on fait trois rondes dans la Place. La premiére au son des tambours & des trompettes, lorsque le jour baisse; la seconde vers neuf heures, avec un hautbois & quelques autres instrumens: la troisiéme se fait en silence vers minuit. On en fait quelquefois une quatriéme à trois heures après minuit.

Il s'en faut bien que le Palais de *Trichirapali* soit aussi superbe que celui de Maduré. Il consiste dans un amas de salles, de galeries & d'appartemens intérieurs. Le Divan (Tribunal où l'on rend la justice) est soutenu par de beaux piliers fort élevés, contre la coûtume des Indiens. On voit au-dessus une très-belle plateforme. Les jardins ne sont rien moins que superbes. On y voit quatre ou cinq petits jets d'eau, & à l'entrée de ces jardins, une grande salle ouverte de tous côtés, & entourée de fossés assez profonds. On les remplit d'eau, quand la Reine y vient prendre le frais; les piliers qui soutiennent cette salle sont alors couverts d'or, & le haut de la salle est orné de festons de fleurs, & de piéces de damas de différentes couleurs.

CHAPITRE XVI.

Maniere d'inſérer la petite Vérole en uſage chez les Chinois ; recette de ce qu'il faut obſerver : Reméde dont on doit uſer dans la petite Vérole artificielle : Secret ſingulier pour détourner ou pour modérer la petite Vérole.

ON ne ſera pas peu ſurpris de voir qu'une méthode à peu près ſemblable à celle qui eſt venue de Conſtantinople en Angleterre, ſoit en uſage depuis plus d'un ſiécle à la Chine. Eſt-ce dans cet Empire même que cette invention a pris naiſſance, ou l'y a t'on reçue des Pays voiſins ? Si l'on en croit les Anglois, les Grecs de Conſtantinople ont tiré ce ſecret des Pays voiſins de la Mer Caſpienne ; ce qui pourroit faire penſer que la Chine le tiendroit de la même ſource, par le moyen des Caravanes des

Marchands Arméniens & autres, qui viennent depuis bien des années à la Chine. Néanmoins cette conjecture prouveroit également, que c'eſt de la Chine, que ce ſecret a paſſé chez les habitans des environs de la Mer Caſpienne.

Mais un préjugé qui montre que cette nouveauté ne s'eſt pas introduite à la Chine par la Tartarie, c'eſt que les Tartares ont abſolument ignoré cette méthode d'inſérer la petite vérole, & de la rendre par-là plus benigne & plus traitable. Ils regardent cette maladie comme une eſpéce de peſte; & dès que quelqu'un d'eux en eſt atteint, il eſt abandonné de tout le monde, & n'a guére de reſſource que dans la bonté de ſon tempérament.

Quoiqu'il en ſoit de ces conjectures, on ne peut diſconvenir que les différentes recettes preſcrites par les médecins Chinois pour l'inſertion de la petite vérole, ne puiſſent être d'une très-grande utilité. Voici la premiére de ces recettes.

Quand vous aurez trouvé un Enfant depuis un an jusqu'à sept inclusivement, dont la petite vérole est sortie heureusement sans aucun signe de malignité ; qui l'a eüe clair semée, & qui en a été quitte le treiziéme ou le quatorziéme jour, en sorte que les écailles des pustules soient tombées : recueillez ces écailles ou pellicules des pustules desséchées ; renfermez-les dans un vase de porcelaine, dont vous fermerez bien l'ouverture avec de la cire : ce sera le moyen de conserver leur vertu pendant plusieurs années, laquelle s'évaporeroit au bout de cent jours, s'il y avoit au vase la moindre ouverture.

On suppose d'abord que l'enfant à qui l'on veut procurer la petite vérole se porte bien, & a du moins un an accompli. Si les écailles mises en réserve sont petites, prenez-en quatre ; si elles sont grandes, deux suffisent. Vous y mêlerez le poids d'un grain de musc, en telle sorte que le musc se trouve entre deux écailles qui le pressent. Le tout sera

mis dans du coton en forme de tente, qu'on insinuera dans le nez, & dont on remplira la narine gauche, si c'est un garçon, ou la narine droite, si c'est une fille.

Il faut observer si l'enfant à la future du crane tout-à-fait réunie à l'endroit le plus près du front nommé fontanelle. Si elle n'étoit pas consolidée, ou si l'enfant avoit pour lors le cours de ventre, ou quelque autre maladie, il ne conviendroit pas de lui procurer la petite vérole.

Quand le remède a été insinué dans le nez, & que la fièvre est survenue, si les pustules ne paroissent qu'au troisiéme jour, on peut s'assurer que de dix enfans, on en sauvera huit ou neuf; mais si elles sortent dès le second jour, il y en aura la moitié qui courront grand risque. Enfin, si les pustules paroissent au premier jour que la fièvre se déclare, on ne peut répondre de la vie d'aucun d'eux.

Au reste dans l'usage de cette recette, il faut se conduire de la même

maniere que dans les petites véroles naturelles. Il ne faut uſer qu'une ſeule fois de remédes expulſifs, & du reſte donner au malade des potions, & des cordiaux qui fortifient.

Cette recette eſt chargée de circonſtances, peut-être plus importentes dans la pratique qu'il ne paroît. D'abord on choiſit la petite vérole des plus jeunes enfans pour ſervir de ſemence, parce qu'on juge plus ſurement, qu'elle eſt exempte de toute malignité étrangere, & que ſon levain n'eſt pas trop fort pour l'opération dont il s'agit. On aura jugé de même que les puſtules de la vérole volante ſont mieux nourries, & mieux conditionnées, à peu près comme il arrive aux fruits, qu on laiſſe en petit nombre ſur un arbre. Quant au muſc, on le fait apparemment ſervir de véhicule: comme il eſt fort ſpiritueux, les ſemences morbifiques, avec leſquelles il eſt confondu, s'inſinuent plus aiſément. On a eu auſſi égard à ce que le bon muſc conforte le cerveau, for-

tifie le cœur, & par sa chaleur ouvre les pores des vaisseaux ; ce qui a fait dire qu'étant fleuré un peu fortement à jeun, il provoque le saignement de nez. Passons à une seconde recette.

Pour réussir dans la maniere de semer la petite vérole, il faut choisir les écailles de celle qui est la mieux conditionnée. Ces écailles récentes ont besoin d'une préparation, pour tempérer leur acrimonie. On coupe en rouelles la racine de la scorsonere, à laquelle on ajoûte un peu de Réglisse, qu'on met dans une tasse de porcelaine pleine d'eau chaude. On couvre ensuite cette tasse d'une gaze fine, sur laquelle on tient quelque tems les écailles véroliques, exposées à la chaleur bénigne de cette composition. Puis on les retire, & on les séche ; alors elles ont le degré de force qui convient. Les croûtes ramassées depuis un mois ou davantage, n'ont pas besoin de cette préparation ; il suffit de les tempérer par la douce transpiration d'un homme

plein

plein de santé, qui les porte sur lui quelque tems, avant qu'on en fasse usage.

On observera que les croûtes prises sur le tronc du corps, soit sur la poitrine, soit sur le dos, sont les meilleures, & qu'il faut se donner de garde d'employer celles qu'on trouve sur la tête, sur le visage, sur les pieds & sur les mains.

Quand on veut semer à sec la petite vérole, il faut prendre le coton d'un ver à soie, & y mettre la quantité d'écailles nécessaires ; puis l'insinuer dans le nez du côté gauche, si c'est un garçon, & du côté droit, si c'est une fille : on ne l'y laissera que trois heures. Il y a une autre maniere de faire de ces croutes pulvérisées, & mêlées avec un peu d'eau tiéde, une mixtion épaisse. On enferme cette pâte dans une envelope de coton bien délié, qu'on insinue dans le nez de l'enfant, en l'y laissant pendant six heures. La fiévre ne sera pas long tems à venir ; & au sixiéme jour on verra les marques de la pe-

tite vérole. Les boutons se sécheront, & tomberont au bout de douze jours. Pour délayer ces croûtes dans l'eau, il faut se servir d'un baton fait de bois de meurier.

Il y a six occasions où il ne faut pas semer la petite vérole. 1°. Si l'enfant n'a pas encore un an accompli. 2°. Si c'est un jeune homme qui ait atteint sa seiziéme année. 3°. Si le sujet a au-dehors quelque maladie. 4°. S'il a au dedans quelqu'indisposition. 5. Pendant l'été & dans les grandes chaleurs. 6. Lorsque la semence n'est pas bien conditionnée.

C'est apparemment avec réflexion, qu'on recommande de ne pas semer la petite vérole pendant l'été, & qu'on choisit les saisons où les esprits vitaux sont moins dissipés, & sont plus réunis au dedans. Alors la nature agit beaucoup mieux, pourvû qu'elle soit aidée contre le froid extérieur; à quoi il est plus aisé de parer, qu'il ne le seroit en été de donner des forces précisément au degré qui convient.

Dans l'une & dans l'autre recette, on juge qu'il eſt dangéreux que la petite vérole ſorte trop-tôt ; mais ce danger lui eſt commun avec la petite vérole naturelle. Un effort précipité de la nature fait que ſes forces ne ſont jamais totalement réun'es : comme il arrive dans les demi-criſes, leſquelles étant réitérées, ne ſauvent pas le malade, ainſi que fait une criſe parfaite. Ces marieres qui ne ſont point préparées, étant pouſſées entre les chairs & la peau, ne peuvent s'y cuire ſuffiſamment : à peu près comme les alimens, qui tombent dans l'eſtomach, avant que la premiére digeſtion ait été faite dans la bouche par la trituration, & la diſſolution qu'opére la ſalive. Ainſi ces acides rentrant dans le ſang, n'en ſortent plus qu'a demi, & cauſent d'étranges ravages.

La derniére recette comprend les regles que l'on doit obſerver, en ſemant la petite vérole.

1°. Il faut que l'enfant à qui l'on veut procurer la petite vérole, ſoit

sain, robuste, & exempt de toute maladie.

2°. On s'assurera si la future sagittale est parfaitement réunie & fermée. C'est pourquoi on ne doit guéres procurer la petite vérole qu'aux enfans qui ont trois ans; & c'est une expérience qu'il ne faut plus faire, quand ils ont plus de sept ans.

3°. Il faut que l'enfant soit exempt d'infirmités internes & habituelles: qu'il n'ait nulle part sur le corps ni galle, ni apostume, ni d'artres, non pas même de légeres ébullitions de sang; enfin que son ventre ne soit pas trop libre.

4°. Il faut s'abstenir de semer la petite vérole, lorsque l'enfant regarde souvent du coin de l'œil comme s'il étoit louche, lorsqu'il a l'oreille dure, bien plus s'il étoit sourd; lorsqu'il a le nez bouché, ou qu'il n'urine que difficilement.

5°. Ce seroit une tentative inutile, si l'enfant avoit de grands yeux dépourvus de la caroncule, qui est située au coin de l'œil, ou s'il avoit

l'*hircus* (la partie de l'oreille qui eſt proche des temples) en forme de pointe, & non pas arrondi, comme l'ont le commun des hommes.

6°. La ſaiſon des grandes chaleurs ou des froids exceſſifs ſeroit contraire à cette opération, de même que s'il régnoit des maladies, ou ſi le Ciel étoit irrégulier, & qu'il fût trop ſec, trop humide, ou trop couvert.

Quand on aura remarqué que l'enfant a les diſpoſitions néceſſaires, il faut le préparer par une potion propre à diſſiper la malignité, ou à purifier le ſang & les humeurs du corps. Ce ne ſera que dix ou onze jours après ce reméde, qu'on entreprendra de ſemer la petite vérole : telle eſt la compoſition du reméde.

On prendra des pois rouges, des pois noirs, des pois verds, de la réglisſe concaſſée & briſée, le poids d'une once de chaque ingrédient. On réduira le tout en une poudre très-fine, qu'on mettra dans un tuyau de bambou, ou de ſureau, dont on enlevera la peau, en laiſſant le nœud

qui eſt à chaque extrémité. On remplira ce tuyau de la pouſſiére médicinale ; puis on fermera les deux ouvertures avec des coins de bois de ſapin, ſur leſquels on étendra une épaiſſe couche de cire, afin qu'il ne reſte ni fente ni ouverture aux deux extrémités du tuyau : tout étant ainſi diſpoſé pendant l'hiver, on ſuſpendra ce tuyau dans les commodités, d'où on ne le retirera qu'apres un an deux mois. Après en avoir nettoyé les dehors, on ajoutera à cette mixtion, qui ſera ſéchée à l'ombre, ſur une once de cette poudre, trois *mas* (le mas eſt la dixiéme partie de l'once) ; de feuilles de la fleur *mœiſte*. C'eſt un abricotier ſauvage, qui fleurit pendant l'hiver ; il y en a qui n'ont que des fleurs. On ne ramaſſera pas avec les doigts ces feuilles qu'on trouvera tombées ſur la neige ; mais on les percera avec une aiguille : on les mettra ſur du papier, & on les expoſera à la chaleur d'un feu clair, pour les ſécher entiérement. Enfin, on réduira ces feuilles en une

poudre tres-fine, qu'on mêlera avec l'autre poudre, & qu'on employera de la maniere ſuivante. La priſe ſera d'un mas, ou d'un demi mas, à proportion de l'âge de l'enfant. On délayera cette poudre dans une potion d'eau, où l'on aura fait bouillir des tiges rempantes de courge longue, déliée & velue; au défaut de ces tiges, on peut faire bouillir des fleurs de *Xirrhoa*.

Quand on donne ce remède, il faut interdire l'uſage de toute nourriture, dont le goût & l'odeur ſeroient trop piquans. Dix ou douze jours apres avoir donné ce remède, on ſémera la petite vérole, & pour cela,

On choiſira dans la bonne ſaiſon un jeune enfant fort & robuſte, qui ait une vérole bien conditionnée, & clair ſemée. On ramaſſera les écailles de ſes puſtules les plus épaiſſes, & on les enfermera bien dans un vaſe, en ſorte que les eſprits ne puiſſent point s'évaporer. Avec cette précaution, elles pourront ſervir pendant

un an, & conserveront leur vertu.

Quand on voudra semer la petite vérole, on prendra cinq ou six de ces écailles; si l'enfant est un peu âgé, on y joindra le poids de deux grains de *hiunghoang*, & on pilera le tout ensemble, qu'on enveloppera dans du coton : ensuite on l'insinuera dans le nez de l'enfant, & on l'y laissera deux ou trois jours; après quoi la petite vérole poussera. Si l'enfant est fort jeune, deux ou trois écailles suffisent; & on retranchera à proportion de la quantité de musc, & du *hiunghoang*. Le second jour après qu'on aura semé la petite vérole, on lui en fera prendre par la bouche; la dose sera de deux ou trois écailles pulvérisées, qu'on mettra dans du bouillon de *Chinma*. On l'appelle ainsi, parce que le *Chinma* y domine; mais il n'y entre pas seul; on fait encore bouillir ensemble du Kotem, du *Choyo* & de la réglisse. Cette potion qui sera d'une bonne tasse, étant presque au point de sa cuisson, on y jettera la poudre des deux ou trois écailles.

écailles. Après avoir pris ces mesures, il faut attendre l'effet du remède : si après le troisiéme jour on voit paroître les marques de la petite vérole, c'est un indice heureux.

Si la petite vérole paroît dès le second jour, il y a du danger. Le danger sera bien plus grand, si elle sort dès le premier jour. Voilà ce qui se dit ; mais on doit se rassurer, parce qu'en observant la méthode que nous prescrivons, & en prenant le remède qui dissipe la malignité de la petite vérole, on ne sera pas sujet aux simptômes & aux accidens fâcheux dont nous venons de parler. Il faut alors avoir recours aux remédes, que l'on employe pour la petite vérole naturelle, lorsqu'elle est dangereuse.

Enfin l'on avertit, que si après ces remédes la petite vérole ne paroît point, ni au quatriéme ni au cinquiéme jour, il faut ôter les poudres insérées dans le nez de l'enfant, & recourir de nouveau au remède, que nous avons donné pour dissiper la malignité du

venin. En prenant cette précaution, on garantit, que dans la suite il sera exempt de la petite vérole. Il faudra seulement à la quatriéme & cinquiéme Lune, se gêner à prendre quelques jours de suite le même reméde. C'est une sujettion dont l'enfant sera délivré, quand il aura dix ans accomplis.

Les Médecins Chinois conviennent, que la petite vérole artificielle est de la même espéce que la naturelle ; qu'elle est sujette aux mêmes symptômes ; que le venin sort au même tems, c'est-à-dire, le troisiéme ou quatriéme jour, & non pas le septiéme, comme il arrive dans les fiévres pourprées ; que les pustules sont semblables pour la figure, pour la nature de la matiére, & pour le tems nécessaire à sa maturité. Aussi ne dit-on point dans ces recettes, comme on l'a dit de l'insertion à la Grecque, que les pustules venus par artifice ne sont pas propres à semer, ou à inférer de nouveau la petite vérole. Et c'est parce qu'on la croit la mê-

me, qu'on se donne bien de garde de la semer sur des sujets à qui la naturelle est dangereuse, tels que sont les personnes avancées en âge.

On aura sans doute remarqué, que les Chinois sont très-circonspects à user de remédes expulsifs, de peur de troubler la nature, qui est dans une espéce de crise durant les premiers jours de la fermentation morbifique; & que le principal soin doit être d'employer des remédes, qui résistent à la corruption du sang, que le trop d'activité des levains insinués y causeroit. On aura aussi remarqué qu'on avertit d'user, selon les besoins de la petite vérole artificielle, des mêmes remédes qu'on prescrit pour la petite vérole ordinaire.

Sur quoi voici encore deux recettes de l'Auteur que nous avons cité le premier, parce qu'on assure qu'elles sont propres, non-seulement à prévenir les fâcheux accidens de la petite vérole, mais encore à en préserver pour toute la vie. Ces recettes pourront même éclaircir ce qui a été

preſcrit dans le dernier article ſur la petite vérole artificielle. C'eſt ainſi que cet Auteur s'exprime.

Quand la petite vérole ſe répand dans un lieu, réglez le boire & le manger des enfans. Ne leur donnez pas la liberté de courir de côté & d'autre : ayez ſoin qu'ils ne ſoient ni trop vêtus, ni trop peu ; donnez-leur quelques petits préſervatifs.

Prenez, dit-il, une taſſe de pois rouges, une de pois noirs, & une autre de pois verds, avec deux onces de réglisſe, que vous réduirez en une poudre très-fine. Vous mettrez ces quatre ingrédiens dans un pot de terre, & vous les ferez cuire, juſqu'à ce qu'ils ſe forment en une eſpéce de pâte, que vous ferez manger à l'enfant. Les pois rouges chaſſent du cœur tout le venin ; les pois noirs ſont bons contre la malignité des reins, & les verds contre celle de l'eſtomach.

D'autres Médecins, de même que celui qui vient d'être cité, vantent beaucoup la recette ſuivante,

Prenez, disent-ils, sept œufs d'une poule qui est prête à couver : tirez-en un des sept ; percez-le pour en faire entiérement sortir le blanc, & le jaune : puis remplissez-le de quatre *mas* & de neuf *condorins* de *Tchucha* bien pur (espéce de cinabre.) (L'once a dix *mas*, & le *mas* dix *condorins*.) Collez du papier sur le trou, & bouchez-le exactement. Vous mettrez cet œuf sous la poule, pour être couvé avec les six autres. Quand ceux-ci seront éclos, vous retirerez l'œuf médicinal, d'où vous ramasserez le *Tchucha*, que vous exposerez à un beau soleil, & au clair de la lune, durant sept jours & sept nuits : de plus, vous prendrez la premiére courge qui naît de cette Plante, que vous laisserez bien meurir, & que vous ferez sécher. Quand vous l'aurez brûlée, sans cependant permettre qu'elle se calcine, vous la réduirez en poudre. Pour chaque prise vous mettrez le poids de cinq *condorins* de *Tchucha*, & autant de la poudre de courge, que vous mêlerez dans une

quantité suffisante de miel bien pur. Vous ferez prendre ce remède trois fois de suite. C'est un préservatif excellent.

On employe encore un autre remède aussi agréable à prendre, qu'il est propre, à ce qu'on assure, à modérer, & même à détourner la petite vérole: c'est l'usage fréquent des raisins de Corynthe, nommés en Chinois *Soso poutao.*

Peut-être trouvera-t'on, que la méthode Chinoise de procurer la petite vérole aux enfans est plus douce & moins dangereuse, que la méthode de l'Angleterre, qui le fait par la voie de l'insertion. Celle-ci porte immédiatement le ferment vérolique dans la masse du sang, au lieu que dans la pratique des Chinois, ce sont des esprits subtils, & même tempérés, ou aidés d'ailleurs, qui s'insinuent par les nerfs olfactoires, ou bien que la digestion fait préparer en différens passages, où elle s'acheve. Le levain vérolique a sans doute son espéce de venin: mais qu'il soit froid

ou chaud, subtil ou épais, il doit être plus dangereux, lorsqu'il est inséré dans les chairs vives, que quand il est insinué par l'inspiration, ou par la déglutition. Le venin des viperes & des crapaux, avalé ou senti longtems, ne nuit point, ou nuira beaucoup moins, que si on l'introduisoit par une incision. C'est, comme l'on sait, par une légere morsure, que le serpent donne la mort.

Dans la maniére de traiter ceux à qui l'on a procuré la petite vérole, on renvoye selon le besoin à la méthode, qui s'observe par rapport à la petite vérole naturelle. A la saignée près, qui n'est pas en usage parmi les Chinois, il y a un très-grand rapport entre leur méthode, & celle qu'employent les médecins Européens.

On ne sera peut-être pas fâché de voir, que dans l'excrétion de la petite vérole, on fait cas des pois, ou petites fêves. Il y a de l'apparence, qu'on les employe pour tempérer la trop grande acrimonie du sang & des humeurs; ce qui le confirme, c'est

que les Médecins Chinois, quand la fièvre dure sans que la petite vérole paroisse, mettent dans les remédes ordinaires un peu d'Opium, qui a la vertu de réunir les esprits, & de leur donner la force de pousser le venin au-dehors.

Il faut observer, que les Auteurs Chinois qui traitent de la petite vérole, en parlent comme d'une espéce de maladie connue dès les premiers tems. Ainsi malgré le silence d'Hypocrate & de Gallien, on ne peut pas douter de son ancienneté. Quand ils recherchent la cause d'un mal si commun, & si universel, ils prétendent que l'enfant apporte du sein de sa mere le principe de cette maladie, que des causes occasionnelles avancent, retardent, ou arrêtent tout-à-fait. Mais comment se peut-il faire, que la légére portion de ferment qui cause la petite vérole, & qui communément, dès la premiere fois qu'on en est atteint, se trouve épuisée, & met à couvert d'une seconde malgré les causes externes, & quoiqu'on

approche de ceux qui en ſont couverts ; comment eſt-il poſſible, que cette portion imperceptible de levain, ou de matiére impure, reſte ſans action durant pluſieurs années dans la maſſe du ſang, ou en quelqu'autre réſervoir que ce ſoit, & cela dans un âge ſi tendre, & ſi ſuſceptible d'impreſſion ; que dans la ſuite ce ferment ne ſoit ni atténué, ni diſſipé à la longue, après des fiévres ardentes, & de violentes criſes, qui ont dû renouveller les humeurs, les alcalis, les acides, les ſoufres du ſang, & tous les principes de vie & de ſanté, d'où réſulte un nouveau tempérament ? On ne trouve rien dans les Auteurs Chinois, qui puiſſe donner quelque éclairciſſement ſur cette difficulté.

Cependant ce que nous venons de rapporter ſur la méthode Chinoiſe de procurer la petite vérole aux enfans, fait aſſez voir, que la connoiſſance des maladies & des remédes n'a pas été ſi négligée à la Chine, qu'on ſe l'imagine peut-être en Europe.

Il reſte à donner une explication des diverſes drogues, dont il eſt parlé dans les recettes précédentes. On ne peut mieux les connoître, que par un écrit Chinois qui traite de ces drogues, & dont voici une traduction exacte.

La plante de *Chirma* commence à pouſſer au Printems. Elle monte à la hauteur de trois ou quatre pieds. Ses feuilles qui ſont d'un noir obſcur, reſſemblent à celles du chanvre qu'on nomme *Tchama*, & d'une eſpéce de lin appellée *Hongma*.

Dans la quatriéme ou cinquiéme lune, & à la fin de la ſixiéme, la plante donne une graine noire. Sa racine approche de celle du *Hao*, (c'eſt une eſpéce d'abſynthe;) on la tire noirâtre & chevelue : il n'y a que cette partie qu'on employe dans la médecine. Comme ſa vertu eſt ſudorifique, on croit qu'elle eſt bonne contre le venin, contre la corruption de l'air, contre les incommodités externes produites par la chaleur, ou par un froid qui a ſaiſi

tout-à-coup ; & généralement contre toutes sortes d'apostumes.

Ko-ken, c'est-à-dire, la racine du Ko : c'est de la pellicule extérieure de cette plante rampante, & à long sarment, qu'on fait la toile appellée *Kopon*. La racine entre dans la médecine ; & l'on s'en sert pour guérir des fiévres chaudes, de violens maux de tête, & de gros rhumes ; pour procurer la sueur, pour résister au venin, & généralement pour toutes les maladies des enfans causées par un sang échauffé.

Tchi tiao teou, petits pois incarnats : les pois verds & noirs sont assez connus ; les incarnats se sément après le solstice d'Eté. Leurs feuilles & leurs fleurs sont entiérement semblables à celles des *Kia-teou*, c'est-à-dire, des pois à gousses étroites, & longues d'un pied. Les *Tchi-teou* ont l'enveloppe de dehors comme les pois verds ; mais tant soit peu plus grande. On les mange ou cuits dans l'eau, ou rissolés, ou réduits dans une espéce de bouillie : on s'en sert aussi dans la

médecine. On fait choix des plus petits, qui ſont d'un rouge incarnat moins foncé. Ils diſſipent l'hydropiſie, réſolvent les apoſthumes, & le ſang extravaſé. Ils ſont d'un grand uſage dans les maladies contagieuſes.

Choyo, la pivoine. Il s'agit ici de la racine de cette plante : on s'en ſert contre les impuretés du ſang, ou les maladies produites par une grande humidité. On la croit auſſi propre à diſſiper les chancres ouverts ou fermés, à arrêter les dyſenteries ou teneſmes, à guérir les incommodités qui précédent ou qui ſuivent l'accouchement.

Kin in hoa, fleur dorée ou argentée : c'eſt le chevrefeuille ; on en trouve par-tout. La plante qui porte cette fleur ne ſeche point en hiver ; c'eſt pourquoi on la nomme *gimtomtem*, ſarment qui ſouffre l'hiver. Il s'attache aux arbres voiſins, & s'y entortille par le côté gauche du tronc. La tige eſt un peu violette. Les feuilles ſortent à chaque nœud médiocrement velues, & âpres. Les fleurs

qui s'épanouiſſent à la troiſiéme ou quatriéme lune, ſont larges d'un pouce, attachées deux à deux au même pied ; chacune a deux feuilles ; l'une grande, l'autre petite : elles ſont d'abord blanches ; après deux ou trois mois elles deviennent jaunes ; & comme l'on voit avec plaiſir cette variété de fleurs blanches & jaunes, ſelon qu'elles ſont plus hâtives ou plus tardives, on les a nommées fleurs dorées & argentées. On en uſe avec ſuccès dans les abcès, chancres, ulcéres, apoſthumes, lorſqu'on a le ſang échauffé ; enfin, pour combattre toute ſorte de venin & de malignité interne.

Tchucha, eſpéce de minéral. C'eſt peut-être le cinabre ſi rare de Dioſcoride. Le meilleur vient de la Ville de *Chienteou* dans la Province de *Houquang :* on le trouve dans les mines ; il eſt plein de Mercure. On aſſure même que d'une livre de *Tchucha*, on pourroit tirer une demi-livre de Mercure ; mais le *Tchucha* eſt trop cher, pour en avoir la penſée. Les

groſſes piéces ſont de grand prix ; lorſqu'on le garde, il ne perd rien de ſa vivacité & de ſa couleur. Il a ſon rang parmi les remédes internes : pour cela on le réduit en une poudre fine ; & dans la lotion, on ne recueille que ce que l'eau agitée éléve & ſoutient. C'eſt un excellent cordial, qui rétablit les eſprits & toutes les parties dans un état de ſanté & de vigueur. On en uſe en été, pour faire une boiſſon rafraichiſſante. Il eſt particuliérement admirable contre les convulſions & les maladies malignes des enfans.

Hiung hoang, autre minéral. C'eſt une eſpéce d'orpiment. Toutes les mines où il y a du ſoufre, du plomb, du fer ou autre métail, fourniſſent du *Hiung hoang*. Le plus groſſier qu'on rebutte, contient des parcelles de fer & de gravier. Le gros qui eſt en gros quartiers, renferme quelquefois un diamant ; mais c'eſt un grand hazard quand on y en trouve. On choiſit pour l'uſage de la médecine le *Hiung hoang* le plus tranſparent ; on l'employe

contre les morsures des serpens, & d'autres insectes venimeux. On y a recours dans les maladies malignes, & épidémiques, ou pour s'en guérir, ou pour s'en préserver.

CHAPITRE XVII.

Singularités de la Langue Tartare, abondance des termes de cette Langue, quatre différentes façons de l'écrire; Caractères Tartares lisibles en tout sens.

LA Langue Tartare comparée avec la Langue Françoise a cela de particulier, que si, par exemple, l'on use du verbe *faire*, il faut le changer presque autant de fois; que change le substantif qui suit ce verbe. Nous disons *faire une maison*, *faire un ouvrage*, *des vers*, *faire un tableau*, *une statue*, *faire un personnage*, *faire le modeste*, *faire croire*, *&c.* Cela est commode, & charge moins la mé-

moire ; mais c'eſt ce que les Tartares ne peuvent ſouffrir. Ils ont des verbes différens, autant de fois que les ſubſtantifs régis par le Verbe faire ſont différens entr'eux. Quand on y manque dans le diſcours familier, on le pardonne ; mais on ne le paſſe jamais dans la compoſition, ni même dans les écritures ordinaires.

Le retour du même mot dans deux lignes voiſines ne leur eſt pas plus ſupportable. Il forme par rapport à eux une monotonie qui leur choque l'oreille. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ſe mettent à rire, lorſqu'on leur lit un de nos Livres, parce qu'on entend très-ſouvent, *que*, *qu'ils*, *qu'eux*, *quand*, *qu'on*, *quoi*, *quelquefois*, *&c.* La fréquente répétition de ces pronoms leur déplaît infiniment : on a beau leur dire que c'eſt le génie de notre Langue ; ils ne peuvent s'y accoutumer. Les Tartares s'en paſſent, & n'en ont nul beſoin. Le ſeul arrangement des termes y ſupplée, ſans qu'il y ait jamais ni obſcurité, ni équivoque ; auſſi n'ont-ils point de jeux

jeux de mots, ni de fades allusions.

Une autre singularité de la Langue Tartare, est la quantité de termes qu'elle a pour abréger. Elle n'a pas besoin de ces périphrases, ni de ces circonlocutions, qui suppléent au discours, & qui le glacent : des mots assez courts expriment nettement ce que, sans leur secours, on ne pourroit dire que par un long circuit de paroles. C'est ce qui se voit aisément, quand il s'agit de parler des Animaux domestiques ou sauvages, volatiles ou aquatiques ; si l'on veut en faire une description exacte dans notre Langue, à combien de périphrases ne faut-il pas avoir recours, par la disette des termes qui signifient ce qu'on veut dire. Il n'en est pas de même chez les Tartares : un seul exemple va le faire comprendre. Choisissons celui du chien. C'est celui de tous les animaux domestiques, qui fournit le moins de termes dans leur Langue; & ils en ont cependant beaucoup plus que nous. Outre les noms communs de grands & de petits chiens, de

mâtins, de lévriers, de barbets, &c. ils en ont qui marquent leur âge, leur poil, leurs qualités bonnes ou mauvaises. Voulez-vous dire qu'un chien a le poil des oreilles & de la queue fort long & bien fourni ? le mot de *Taiha* suffit. Qu'il a le museau gros & long, la queue de même, les oreilles grandes, les lévres pendantes? le seul mot *Yolo* dit tout cela. Que si ce chien s'accouple avec une chienne ordinaire, qui n'ait aucune de ces qualités, le petit qui en naîtra s'appellera *Peseri*. Si quelque chien que ce soit, mâle ou femelle, a au-dessus des sourcils deux flocons de poil blanc ou jaune, on n'a qu'a dire *Tourbé*. S'il est marqueté comme le Leopard, c'est *Couri*. S'il n'a que le museau marqueté, & le reste d'une couleur uniforme, c'est *Palta*. S'il a quelques poils au-dessus de la tête tombans en arriere, c'est *Kalia*. S'il a une prunelle de l'œil moitié blanche, & moitié bleue, c'est *Tchikiri*. S'il a la taille basse, les jambes courtes, le corps épais, la tête levée, c'est

Capari, &c. *Indagon* eſt le nom générique du chien ; *Nieguen*, celui de la femelle. Leurs petits s'appellent *Niaha* juſqu'à l'âge de ſept mois, & de-là juſqu'à onze mois *Nouqueré*. A ſeize mois ils prennent le nom générique d'*Indagon*. Il en eſt de même pour leurs bonnes ou mauvaiſes qualités ; un ſeul mot en explique deux ou trois.

On ne finiroit point, ſi on vouloit parler des autres animaux : des chevaux, par exemple. Les Tartares par une eſpéce de prédilection pour cet animal qui leur eſt ſi utile, ont multiplié les mots en ſa faveur ; & ils en ont vingt fois plus pour lui que pour le chien. Non-ſeulement ils ont des mots propres pour ſes différentes couleurs, ſon âge, ſes qualités : ils en ont encore pour les différens mouvemens qu'il ſe donne ; ſi étant attaché, il ne peut demeurer en repos ; s'il ſe détache & court en toute liberté ; s'il cherche compagnie ; s'il eſt épouvanté de la chute du Cavalier, ou de la rencontre ſu-

bite d'une bête sauvage; s'il est monté; de combien de sortes de pas il marche; combien de secousses différentes il fait éprouver au Cavalier. Pour tout cela, & pour beaucoup d'autres choses, les Tartares ont des mots uniquement destinés à les exprimer.

Cette abondance est elle bonne, est-elle mauvaise, est-elle inutile? C'est ce que nous ne déciderons pas; mais ce qui est vrai, est que si elle charge la mémoire de ceux qui l'apprennent, elle leur fait beaucoup d'honneur dans la conversation, & est absolument nécessaire dans la composition. Sans cette multitude de noms pour toutes les parties externes ou internes des animaux, il ne seroit pas possible de faire aucune traduction des livres qui en parlent.

Du reste la Langue Tartare ne manque d'aucun des termes nécessaires pour la description du corps humain; cependant de quels voisins ont-ils pu les emprunter. Ils ont à l'Occident les Tartares Mongols; & dans ces deux Langues il n'y a guére

que sept à huit mots semblables. On ne peut dire même à qui ils appartiennent originairement. A l'Orient se trouvent quelques petites nations jusqu'a la Mer, qui vivent en sauvages, & dont ils n'entendent point la Langue, non plus que de ceux qui sont au Nord. Au Midi ils ont les Coréens, dont la Langue & les Lettres, qui sont Chinoises, ne ressemblent en rien à la Langue & aux Caractéres des Tartares.

Après la conquête de l'Empire de la Chine, les Tartares Mantcheoux craignirent que leur Langne ne s'appauvrît, ou ne se perdît tout-à fait, plutôt par l'oubli des termes, que par le mélange de la Langue Chinoise avec la leur; car ces deux Langues sont inalliables. Les vieux Tartares mouroient peu à peu à la Chine; & leurs enfans apprenoient plus aisément la Langue du Pays conquis, que celle de leurs peres, parce que les meres & les domestiques étoient presque tous Chinois. Pour parer à cet inconvénient, sous le premier

Empereur *Chun-tchi*, qui ne régna que dix-huit ans & quelques mois, on commença à traduire les Livres Classiques de la Chine, & à faire des Dictionnaires des mots rangés selon l'ordre Alphabétique ; mais comme les explications & les caractéres étoient en Chinois, & que la Langue Chinoise ne pouvoit rendre les sons ni les mots de la Langue Tartare, ce travail fut assez inutile.

C'est pour cette raison que l'Empereur *Canghi*, dès le commencement de son régne, érigea un Tribunal de tout ce qu'il y avoit de plus habiles gens dans ces deux Langues Tartare & Chinoise. Il fit travailler les uns à la version de l'Histoire & des Livres Classiques, qui n'étoit pas achevée ; les autres aux traductions des piéces d'Eloquence ; & le plus grand nombre, à composer un trésor de la Langue Tartare.

Quoique les Tartares n'ayent qu'une sorte de caractéres, ils les écrivent cependant de quatre façons. La premiére est en caractéres sem-

blables à ceux qui se gravent sur la pierre ou sur le bois ; & c'est là écrire avec respect : tels sont les Livres que l'on présente à l'Empereur. Un Ecrivain ne fait pas plus de vingt ou vingt-cinq lignes dans un jour. Si un coup de pinceau d'une main trop pesante forme le trait plus large ou plus grossier qu'il ne doit être, si par le défaut du papier il n'est pas net, si les mots sont pressés ou inégaux, si on en a oublié un seul ; dans tous ces cas, & dans d'autres semblables, il faut recommencer. Il n'est pas permis d'user de renvois, ni de suppléer à la marge. Ce seroit manquer de respect au Prince. Il n'est pas aussi permis de recommencer une ligne pour un demi mot, qui n'aura pu entrer dans la ligne précédente. Il faut tellement prendre ses précautions, & si bien mesurer son espace, que cet inconvénient n'arrive pas.

La seconde façon d'écrire est fort belle, & peu différente de la premiére, & cependant donne beaucoup

moins de peine. Il n'eſt pas néceſſaire de former à traits doubles les finales de chaque mot, ni de retoucher ce qu'on a fait, ou parce que le trait eſt plus maigre dans un endroit que dans un autre, ou parce qu'il eſt un peu baveux.

La troiſiéme façon d'écrire eſt plus différente de la ſeconde, que celle-ci ne l'eſt de la premiére. C'eſt l'écriture courante; elle va vîte, & l'on a bientôt rempli la page & le revers. Comme le pinceau retient mieux la liqueur que nos plumes, on perd peu de tems à l'imbiber d'encre; & quand on dicte à l'Ecrivain, on voit ſon pinceau courir ſur le papier d'un mouvement très-rapide, & ſans qu'il s'arrête le moindre inſtant. C'eſt le caractére le plus d'uſage pour écrire les regiſtres des Tribunaux, les procès, & les autres choſes ordinaires. Ces trois maniéres d'écrire ſont également liſibles, mais moins belles les unes que les autres.

La quatriéme facon eſt la plus groſſiére de toutes; mais c'eſt auſſi la plus

plus abregée & la plus commode, pour ceux qui compotent, ou qui font la minute ou l'extrait d'un livre. Dans l'écriture Tartare il y a toujours un maître trait, qui tombe perpendiculairement de la tête du mot juſqu'à la fin, & à gauche de ce trait, on ajoute, comme les dents d'une ſcie qui font les voyelles *a e i o*, diſtinguées l'une de l'autre par des points, qui ſe mettent à la droite de cette perpendiculaire. Si l'on met un point à l'oppoſite d'une dent, c'eſt la voyelle *e*; ſi on l'omet, c'eſt la voyelle *a*: ſi l'on met un point à gauche du mot près de la dent, ce mot pour lors tient lieu de la lettre *n*, & il faut lire *ne*; s'il y avoit un point oppoſé à droite, il faudroit lire *na*. De plus ſi à la droite du mot au lieu d'un point on voit un *o*, c'eſt ſigne que la voyelle eſt aſpirée, & il faut lire *ha*, *he*, en l'aſpirant, comme il ſe pratique dans la Langue Eſpagnole.

Or un homme qui veut s'exprimer poliment en Tartare, ne trouve pas d'abord les mots qu'il cherche: il rêve,

il se frotte le front, il s'échauffe l'imagination; & quand une fois il s'est mis en humeur, il voudroit répandre sa pensée sur le papier, sans presque l'écrire. Il forme donc la tête du caractére, & tire la perpendiculaire jusqu'en bas; c'est beaucoup s'il met un ou deux points: il continue de même jusqu'à ce qu'il ait exprimé sa pensée. Si une autre la suit de près, il ne se donne pas le tems de relire; il continue ses lignes, jusqu'à ce qu'il arrive à une transition difficile. Alors il s'arrête tout court, il relit ses perpendiculaires, & y ajoute quelques traits dans les endroits, où un autre que lui ne pourroit deviner ce qu'il a écrit. Si en relisant il voit qu'il ait omis un mot, il l'ajoute à côté, en faisant un signe à l'endroit où il devoit être placé. S'il y en a un de trop, ou s'il est mal placé, il ne l'efface pas; il l'enveloppe d'un trait ovale. Enfin si on lui fait remarquer, ou s'il juge lui-même que le mot est bon, il ajoute à côté deux *o o*; ce signe le fait revivre, & avertit le Lecteur de cette

réſurrection. Cette derniére façon d'écrire ne laiſſe pas d'être liſible, quand on eſt au fait de la matiere qui ſe traite, & qu'on a quelque habitude de la Langue.

Quoiqu'on ſe ſerve communément du pinceau pour écrire, il y a cependant des Tartares qui employent une eſpéce de plume de bambou, taillée à peu près comme les plumes d'Europe : mais parce que le papier de la Chine eſt ſans alun & fort mince, le pinceau Chinois eſt plus commode que la plume. Si cependant on veut écrire avec la plume, ou qu'on s'en ſerve pour peindre a la Chinoiſe des fleurs, des arbres, des montagnes, il faut auparavant paſſer par-deſſus le papier, de l'eau dans laquelle on ait fait diſſoudre un peu d'alun, pour empêcher que l'encre ne pénétre.

Une remarque que l'on ne doit pas omettre, eſt que les caractéres Tartares ſont de telle nature, qu'étant renverſés on les lit également ; c'eſt-à-dire, que ſi un Tartare vous

préſente un livre ouvert dans le ſens ordinaire, & ſi vous le liſez lentement, lui qui ne voit les lettres qu'à rebours, lira plus vîte que vous, & vous préviendra, lorſque vous héſiterez. De-là vient qu'on ne ſçauroit écrire en Tartare, que ceux qui ſe trouvent dans la même ſalle, & dont la vûe peut s'étendre juſques ſur l'écriture, en quelque ſens que ce ſoit, ne puiſſent lire ce que vous écrirez, ſur-tout ſi ce ſont de grandes lettres.

Finiſſons ce chapitre par quelques obſervations, qu'il faut faire ſur la langue Tartare. 1°. On n'y peut joindre deux conſonnes de ſuite; de-là vient que les Tartares ne peuvent écrire les langues d'Europe: ainſi ils n'écriront pas *prendre*, *platine*, *griffon*, *friand*; il faudra qu'ils écrivent *perendre*, *pelatine*, *feriand*, *gerifon*, &c. parce qu'ils ſont obligés de placer une voyelle entre deux conſonnes.

2°. L'Alphabet Tartare eſt défectueux, en ce qu'il manque de deux lettres initiales, le *B* & le *D*. Ainſi ils

ne peuvent commencer aucun mot par ces lettres, & sont obligés de leur substituer le *P* ou l'*S* ; au lieu d'écrire *Bestia*, *Deus*, ils écriront *Pestia*, *Teus*. De-là vient qu'il y a une infinité de sons Européens qu'ils ne peuvent écrire, quoiqu'ils puissent les prononcer.

3°. Ils prononcent & écrivent la voyelle *e* toujours ouverte, & ne prononcent l'*é* muet qu'à la fin de quelques mots qui finissent par *n* ; mais ils n'ont aucun signe qui le fasse connoître.

4°. La Langue Tartare n'est rien moins que commode pour le style concis & coupé, parce que plusieurs mots sont trop longs ; c'est là une des raisons qui rend la Langue Tartare inutile pour la poësie, parce que la césure & la rime ne sont pas praticables dans cette Langue : aussi n'y a-t'il jamais eu de Tartares, qui ayent essayé de faire des vers, ou de traduire autrement qu'en prose les vers Chinois.

5°. Il y a peu de transitions dans

la Langue Tartare : elles ſont très-fines, & très-difficiles à attraper ; & c'eſt là l'écueil où échouent les plus habiles gens. On en voit quelquefois demeurer aſſez long-tems le pinceau en l'air, pour paſſer d'une phraſe à l'autre ; & après avoir rêvé, ils ſont obligés d'effacer ce qu'ils ont écrit. Quand on leur en demande la raiſon, ils n'en apportent point d'autres que celles-ci : *Cela ſonne mal, cela eſt dur, cela ne ſe peut dire, il faut une autre liaiſon, &c.* Mais ce qui prouve que les tranſitions ſont en très-petit nombre dans la Langue Tartare, c'eſt que ceux qui ne poſſédent pas la Langue dans ſa perfection, traînent ordinairement les finales, & ajoutent le mot *Yala*, qui ne ſignifie rien. Si dans un entretien ils ne répétent que deux ou trois fois ce mot inutile, ils croyent qu'on doit leur en tenir compte. Mais dans une compoſition un peu élégante, les Tartares n'oſent s'en ſervir, ſur-tout depuis que l'Empereur l'a décrié ; mais les Auteurs qui craignent de s'en ſervir, ſe trou-

vent fort à l'étroit, quand il s'agit de passer d'une matiere à une autre.

CHAPITRE XVIII.

De la Province de Sirvan, ou de l'ancienne Albanie ; étendue de cette Province ; fertilité du terroir, fruits, plantes & fleurs qui y croissent ; maniere singuliére de labourer la terre, & de faire la récolte : Description de Ckamaké, de Derbent, & de Baou.

LA Province nommée aujourd'hui Sirvan, est l'ancienne Albanie, terminée au Septention par le Mont Caucase, appellé aujourd'hui la Montagne du Roi ; à l'Orient par la mer Caspienne ; au Midi par la riviere du Cyrus, au-dessus du confluent avec l'Araxe, & par une riviere qui se jette dans le Cyrus, appellée par les anciens Géographes *Alazon* ; de ce côté-là le Sirvan confine à la Georgie. Il a environ trente lieues de

longueur du Septentrion au Midi ; & autant de largeur de l'Orient à l'Occident. Dans toute cette étendue de pays il n'y a que trois Villes, Chamaké, Derbent & Bakou ; le reste n'est proprement que des Villages. On en compte environ 60. habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolomée conviennent de la situation de l'Albanie, entre le Mont Caucase, la Mer Caspienne, & le Cyrus. Ces bornes n'ont point changé depuis leur tems ; mais ils ne s'accordent guéres entr'eux sur le reste.

Ptolomée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus, & de l'Araxe. Plutarque dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivieres tombent dans la Mer par une même embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues, avant que d'atteindre la Mer ; & il est vrai que l'Araxe jette

ſes eaux & perd ſon nom, à vingt lieues loin de la Mer, ou environ.

Selon Pline, l'Albanie étoit arroſée de pluſieurs rivieres, qui ſe rendoient à la Mer Caſpienne, entr'autres du Cyrus, du Cambyſes, de l'Albanus, du Caſius & du Gernus. On ne ſçait préſentement où trouver ces quatre dernieres, ni qu'en dire, ſi ce n'eſt qu'elles ſoient réduites à n'être plus aujourd'hui que des ruiſſeaux.

Le *Pirſahade* eſt la ſeule riviere qui ſe voye dans le Sirvan. Elle paſſe au-deſſus de Chamaké ; ſon lit eſt fort large, & ne ſe remplit qu'à la fonte des neiges. Cette riviére a été diviſée en trois canaux, dont l'un s'approchoit des jardins de la Ville ; mais ils fourniſſent tous trois fort peu d'eau.

Ptolomée compte un grand nombre de Villes dans l'Albanie & dans la Province de Capulaca. Pline prétend que la Ville de Capulaca en étoit la Capitale, & donnoit le nom à toute la Province.

Mais il faut dire de ce grand nom-

bre de Villes, ce que Ptolomée nous a dit du nombre des rivières ; car si ces Villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien.

Strabon paroît plus croyable que Pline, lorsqu'il dit que ces Albanois Asiatiques vivoient a la mode des Nomades, sans Villes, & sans Habitations fixes, s'occupant à élever & à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan est une Province du Royaume de Perse. Chamaké en est la Capitale, & la résidence du Kan. C'est le nom que les Persans donnent à un Gouverneur. *Derbent & Bakou* sont deux petits Etats séparés sous des Princes qui ont le titre de Sultans, & qui sont Vassaux du Roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie du côté du Septentrion, & occupe un terrein d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolomée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples

féroces, qui habitoient au-delà. Cette longue muraille dont on voit encore les ruines sur la montagne, & que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au Pont Euxin, peut bien être ce que Ptolomée appelle les portes de l'Albanie.

Ces habitans se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur Ville, & soutiennent qu'elle est l'Alexandrie, que ce Conquérant fit bâtir auprès du Mont Caucase. Quinte-Curce & Arrien rapportent, que les Macédoniens pour flater Alexandre, transporterent de Scythie le nom du Caucase, & qu'Alexandre bâtit une Ville qu'il appella de son nom.

Au reste Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie, qu'Atropatos déroba à ses rapides conquêtes. Atropatos étoit un des Lieutenans de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva fut appellée Médie Atropatene; & il en demeura toujours le maître : du tems de Strabon

ſes ſucceſſeurs en étoient encore en poſſeſſion. Cette partie de la Médie eſt proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Guylan.

Derbent eſt ſituée ſur le penchant de la montagne, & défendue par un Château bâti au-deſſus, où le Sultan fait ſa réſidence. La plaine juſqu'à la mer retient le nom de Ville des Grecs : on n'y voit que quelques mazures dans des champs labourés.

On remarque encore que Derbent n'eſt pas ce qui s'appelloit anciennement les portes du Caucaſe, qui, ſelon Pline, étoient vis-à-vis d'Harmaſtis, Ville Capitale de l'Ibérie. Ces portes étoient un grand ouvrage de la nature ; car on voit, dit Pline, les montagnes ſe ſéparer naturellement pour laiſſer un paſſage entre elles ; mais les peuples qui habitoient en-deçà de ce paſſage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple plus nombreux qui habitoit au-delà, fermerent ce paſſage par des portes armées de barres de fer groſſes comme des poutres, ſous leſquelles paſſoit le

fleuve d'*Yrodonis*. Non contens encore de cette défense, ils firent bâtir sur le Roc un Château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sureté contre leurs ennemis.

Strabon qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables; mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son tems. Vers le Septentrion, ajoûte-t'il, & du côté des Nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, & ensuite à descendre dans un endroit étroit, où coule le fleuve *Aragus*. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, & un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge, ou un endroit étroit, où l'Araxegus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonction de ces deux rivieres, & sur les montagnes, sont les Villes d'Harmozica, de Saumara, ou Subamara; la premiere

ſur le Cyrus, & l'autre ſur l'Aragus. Ce fut par ce chemin que Pompée, & enſuite Canidus paſſérent dans l'Ibérie.

Bakou eſt à quinze lieues au-deſſus de l'embouchure du Cyrus, ſur le bord de la Mer Caſpienne, à qui cette Ville donne auſſi ſon nom, & qu'on nomme ſouvent Mer de Bakou.

Les environs ſont d'une terre légere & abondante en ſaffran ; mais ſes mines ſont ſa principale richeſſe. Ces mines ſont des puits, d'où l'on tire la Naphte en telle abondance, & avec tant de profit, qu'on aſſure que les droits du Roi montent par an à douze mille Tomans, ou a ſix cens mille Abbaſſis. L'Abbaſſis vaut environ vingt ſols, & le Toman cinquante livres.

La Naphte, qui eſt une eſpéce d'huile, vient avec l'eau, d'où enſuite on la ſépare, & on la fait couler par des canaux. Il y en a de blanche & de noire : la blanche, comme étant la plus eſtimée, & d'un meilleur débit, ſe tranſporte dans les pays étran-

gers ; la noire se consume dans le pays, & n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, & on y met des méches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie. L'air y est sain & tempéré. Le voisinage des hautes montagnes couvertes de neiges, & le vent de mer en modérent la chaleur ; d'ailleurs tout le pays est inégal, & s'éléve en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, & par conséquent à le purifier, & à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids ; & les neiges qui y tombent ne demeurent pas long-tems sur la terre.

Le beau tems, la pluie, la neige ont leurs saisons réglées selon le besoin, & comme à souhait ; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile, & qui ne suffise à nourrir les habitans, qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte.

La terre eſt ſi bonne, qu'elle n'a pas beſoin d'engrais. On la laiſſe ſeulement repoſer une année ou deux, & au printems on lui donne la premiére façon. Le Laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs ; leur joug eſt une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le Laboureur s'aſſeoit ſur le joug des deux premiers bœufs, & régle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, & le ſoc n'avance qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour renverſer les mottes remplies de racines de toutes les herbes qui ont cru pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainſi expoſées tout l'été aux rayons du ſoleil, qui les réduit en terre très-légére.

La ſeconde façon ſe fait en Automne. On y employe pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence, que chaque paire traîne ſa charrue. Ces cinq charrues font cinq ſillons, & ces cinq ſillons coupent perpendiculairement les ſillons faits au Printems.

Les

Les charrues sont suivies d'un homme, qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au tems de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqure des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux, & les battent sous les pieds des chevaux ; la cinquiéme partie du bled est pour le Seigneur du champ, & le reste pour le Laboureur. Le bled est fort beau, & fait d'excellent pain, quoi que ce ne soit pas la coûtume de se servir de tamis, & de séparer la farine du son.

Cette quantité de pailles qui restent sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile : ou ils la coupent sur la fin de l'Automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs & à leurs chevaux ; ou ils y mettent le feu pour brûler les rats ; qui se trouvent en si grande quantité dans

le pays, & qui y font un tel dégât, que sans des pluies abondantes, & assez fréquentes, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une partie du labourage se fait par une espéce de Tartares nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la Secte des Turcs. Ils vivent sous des tentes, qu'ils dressent en Hiver dans la plaine, & en Eté sur les montagnes. La plus grande partie des habitans de cette Province fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse, dans les montagnes, entre *Belk-Kaboul* & *Candahar*, où ils ont conservé leur premier nom, avec un peu de changement, étant nommés Akvans. Mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel : ils sont devenus voleurs, & se rendent redoutables aux Caravannes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées, portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort, si dans le tems de la vendange, on n'y mêloit pas environ la dixiéme partie d'eau.

Le raisin noir est de deux sortes ; l'un fort menu, & l'autre fort gros. Le blanc est sans pepins, & a le goût de muscat. Il n'y a dans le Sirvan ni cave, ni cellier. On enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin ; & quand une cuve est vuidée, on se contente de la laver, sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espéces viennent sur les montagnes & dans les forêts, également comme dans la Plaine : leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons ; car les habitans du Sirvan ignorent l'art de greffer & d'enter. Ils ont presque tous les fruits qui se trouvent en Europe. Le bois de charpente & de chauffage ne se trouve que dans les forêts qui sont sur les montagnes, d'où il le faut voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. On y trouve des melons, des concombres, des asperges, & généralement toutes les herbes potagéres, & les racines qu'on

voit en France ; mais il semble que le Sirvan soit le pays du saffran, principalement aux environs de Bachou, où la terre est extrêmement égere. On ne débite point le saffran pur ; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, & ensuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la Campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une excellente eau cordiale.

Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de *Pidrakou*, à trois petits quarts de lieue de *Chamaké*. Sa tige s'éléve fort haut, & est de la grosseur de la jambe d'un homme ; elle pousse en s'élargissant, & devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle séche en Automne, & renaît au Printems.

La Campagne est ornée de diverses fleurs. Les tulipes y sont très-

belles : les unes ſont jaunes & petites, les autres rouges & fort grandes, celles-ci ont un fond noir & jaune. Si ces couleurs ſe mêloient dans les feuilles, ce ſeroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit par-tout, non-ſeulement dans les champs labourés, & parmi les bleds ; mais auſſi dans les chemins. Les roſiers naiſſent dans les forêts & entre les broſſailles, de même que les capriers.

Les terres qui ne ſont pas en labourage, ſervent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs & de moutons. Les bœufs ſont bêtes de voiture ; & portent les charges ſur le dos.

On voit dans le Sirvan deux maniéres tout-à-fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares y viennent pour leur commerce, ils laiſſent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent enſemble, comme un troupeau de moutons, ſans jamais s'écarter les uns des autres. Les Per-

sans au contraire pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre ou d'une grosse toile, tant en Eté qu'en Hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licol, ou avec des entraves aux jambes. Hors le tems des herbes, ils ne leur donnent sur le soir qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze ou quinze grandes lieues sans débrider; & ce qui est bien commode, est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cens chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à *Chamaké* un commerce considérable de peaux de renards pour *Astracan* & pour *Erzerom*. Les allouettes & les cailles sont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais en récompense, les perdrix y sont

très-communes, auſſi-bien que les outardes, les francolins, & les faiſans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cygognes en Eté y viennent faire leurs nids ; elles y élevent leurs petits, & diſparoiſſent enſuite.

Quand l'Hiver eſt un peu rude, on a quatre francolins pour cinq ſols, une outarde pour cinq ou ſix ſols, un faiſan en vie pour dix ſols. Ces oiſeaux ſe cachent la tête dans la neige, & s'y laiſſent prendre.

Une région ſi heureuſe, & qui fournit ſi libéralement tout ce qui peut rendre la vie commode & délicieuſe, eſt habitée par un peuple pauvre & miſérable, ſoit que ſa pareſſe l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre ; ſoit qu'il ſoit épuiſé par de grands impôts dont on le charge. On aſſure que le Roi de Perſe tire du Sirvan deux millions d'Abaſſis. La nourriture ordinaire des habitans du pays eſt de légumes & de fruits. Leurs délices ſont de manger du ris, du caillé aigre, & du

fromage. Leur vêtement est de grosse bûre en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entr'eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermine : mais ce qu'il y a de plus étonnant, est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf, ou d'un sanglier. Elle est relevée de part & d'autre sur le pied, & attachée avec des cordes.

Ils ont la réputation d'être fourbes & menteurs ; & on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge une affaire ne peut réussir. Ils sont d'ailleurs assez tranquilles.

On parle trois sortes de Langues dans le pays ; le Turc qui est la Langue la plus commune, le Persan, mais corrompu, & l'Arménien : il les apprennent, & parlent ces trois Langues sans les confondre.

On distingue dans le Sirvan les diverses

diverſes nations, par la maniére dont on s'y couvre la tête. Comme les Perſans aiment le Turban rouge, on les appelle *Keſel-Baſchi*, c'eſt-à-dire rouges têtes. Les Arméniens, *Kara-Baſchi*, noires têtes; & les Georgiens qui portent un fort petit bonnet, *Baſchi-Achouk*, têtes découvertes.

Paſſons à la deſcription de Chamaké. Ce n'étoit autrefois qu'une Forteresſe environnée d'une muraille, avec des tours d'eſpace en eſpace, dont il ne reſte que quelques pans. La Ville s'eſt accrue du côté du Midi, & s'étend ſur cinq ou ſix collines. Elle eſt toute ouverte, ſans murailles, ſans foſſés, & compoſée d'environ ſept mille maiſons. Quelques-unes ſont bâties de pierre, avec de la terre pour mortier; mais la plûpart ne ſont que de terre & d'argile. Pluſieurs ont le toit élevé & couvert de planches, au lieu d'ardoiſes, & de tuiles; & les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne ſont que d'un étage, ayant la porte & les fenêtres du même côté. Pluſieurs maiſons n'ont

que la porte pour fenêtres. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue, avec de la paille hachée, & posées à la hauteur d'un pied sur des solives, & sur de petits ais, elles ne sauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison.

Les personnes aisées font mettre une couche d'étain au-dessus; & afin qu'elle ne se fonde point à l'ardeur du soleil, elles ont soin de la faire arroser de Naphte.

Il n'y a à Chamaké aucun édifice public, qui mérite d'être considéré, ni aucune belle mosquée. C'est cependant une Ville de grand commerce, & l'entrepôt de la Moscovie & de la Perse. Les Moscovites y ont leur Magasin, & apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de Rousſil, des fourures, & d'autres marchandises de leur pays. Les Persans & les Indiens y vendent des étoffes de soie & de coton, des brocards d'or & d'argent, & une infinité de belles soies. Les Tartares amenent des

chevaux & des esclaves. Il y a un marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés, & couvertes.

Pour les Religions dont l'exercice public est permis à Chamaké, il y en a presque de toutes les sortes. Le Mahométisme est la dominante ; mais elle est divisée en deux Sectes, savoir, de Jonis, & de Cahis ou Jehais. Ceux-là sont Sectateurs d'Omar, & ceux-ci d'Ali. Ces deux Sectes se maudissent mutuellement.

Les Juifs ont leur Synagogue, & les Indiens leur Pagode. Les Indiens sont au nombre d'environ deux cens; ils font le plus gros commerce, & sont les plus riches marchands.

Les Chrétiens habitués dans la Ville sont Arméniens, & ne font guéres plus de deux cens maisons. Les Moscovites ont une Chapelle dans leur magasin. Les Prêtres de ces deux nations sont habillés de verd ; ils ont encore cela de commun, qu'ils aiment le vin sans modération.

Le Gouverneur de la Ville & de

toute la Province a le titre de Kan ; & le Magistrat qui maintient la police, & rend la justice, se nomme Kalenter.

Il arrive rarement que le Sirvan soit exposé aux malheurs de la guerre; car quoiqu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sureté, & le mont Caucase est un rempart, que les Armées ennemies ne sauroient forcer. Toutefois pour être pleinement en repos de ce côté-là, le Roi de Perse fait une pension de trente-cinq mille abassis au *Chamkal*, c'est ainsi qu'on appelle le Prince des *Leschi*. Les *Leschi* sont un peuple Tartare, qui habite au-delà des montagnes dans le Dagueſtan, & dont on dit que *Leschus*, premier Prince de Pologne, étoit sorti.

On célébre dans cette Ville pendant dix jours, & dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'*Ussain* fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi nuds, barbouillés de noir, & divisés en plusieurs bandes, courir par la Ville

avec des tambours, en chantant & criant de toutes leurs forces, *Uſſain*, *Uſſain*. Le dixiéme jour, on proméne par les rues un enfant couché ſur un brancard, & porté ſur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard eſt orné de riches étoffes, & de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour repréſenter *Uſſain* : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit. Cette burleſque cérémonie ſe change le lendemain dans un combat, qui ſe livre dans la grande Place de la Ville, qui a plus de cinq cens pas de long, & plus de cent cinquante de large.

La Ville ſe diviſe en deux partis, l'un des *Leideri*, & l'autre des *Clahmedoutai*; ce ſont les noms des deux freres, qui étoient autrefois Princes de Chamaké. Les combattans ſont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique, de frondes, & même d'armes à feu; en ſorte que le combat ne finit point, ſans qu'il y ait du

ſang répandu. Les Gouverneurs tâchent d'arrêter ce déſordre ; mais ils ne peuvent retenir la jeuneſſe, qui fait gloire de ſe ſignaler dans ce combat.

CHAPITRE XIX.

Pierre d'Aimant miſe en uſage par les Médecins Chinois : Propriétés qu'ils attribuent à la Bellevedere : Camphre de la Chine ; maniére de le tirer de l'arbre, & de le préparer ; qualités qu'on lui attribue.

ON ſe ſert avec ſuccès à la Chine de la Pierre d'Aimant, contre les tumeurs ſubites, douloureuſes & malignes. Voici la vertu de ce remède, que les Médecins Chinois regardent comme admirable, parce que, ſelon eux, il attire tout le venin, & détruit le mal dans ſon principe. On prend de la limaille de fer la plus fine : on la jette dans le vinaigre le

plus fort ; on mêle bien enſemble l'une & l'autre : puis leur ayant donné deux ou trois bouillons, on retire la limaille, & on l'étend ſur la partie malade. On prend enſuite une grande pierre d'aimant, & on la préſente ſouvent ſur la limaille : elle attire la cauſe occulte du mal, & diſſipe toute la malignité du venin.

Que de doutes que l'on pourroit propoſer ſur ce reméde ? Eſt-ce que cette pierre vivifie cette limaille de fer, comme elle anime l'aiguille de la Bouſſole ? La limaille ainſi préparée dans une liqueur bouillante, ſe trouveroit-elle plus propre à être agitée par l'Aimant ? Les acides du vinaigre dont elle eſt pénétrée, la rendent-elles par quelque nouvel arrangement dans ſes pores mieux diſpoſée à être mue par l'Aimant ? Après tout, ne ſe pourroit-il pas faire, que l'Aimant eût quelque vertu contre le venin, qu'il ne communique que conjointement avec la limaille empreinte des acides du vinaigre, qui produit une impreſſion particu-

liére sur la partie mal affectée ?

Des propriétés de l'Aimant, passons à celles que les Chinois attribuent à la Bellevedere. Cette plante, dit l'Herbier Chinois, croît à la fin de Mars, ou au mois d'Avril : ses surgeons hauts de huit à neuf pouces, prennent la figure du poing d'un jeune enfant quand il le ferme à demi ; elle s'étend ensuite, & pousse une infinité de branches garnies de feuilles semblables à celles du lin. Ses branches s'arrondissent en croissant, & se disposent naturellement en forme d'une agréable pyramide. Le même Auteur ajoûte, que les feuilles de la Bellevedere encore tendres ont du suc, & un assez bon goût ; qu'on peut les manger en salade avec le vinaigre, mêlant quelques filamens de Gingembre ; qu'étant apprêtées comme les autres légumes, & cuites avec la viande, elles lui donnent un goût fin & agréable ; que quand elle est dans toute sa beauté, ses feuilles deviennent dures ; mais qu'alors on trouve dans sa tige

& dans la racine une nourriture, qui peut servir de ressource dans les années de disette. Lorsque la plante, dit-on, est montée à sa hauteur naturelle, on en sépare la maîtresse tige; on la fait passer par une lessive de cendres, ce qui la radoucit, la dégraisse, & la purifie des immondices de la peau. Après ce bain, on l'expose au soleil; & quand elle est séche, on la cuit & on l'assaisonne. Pour ce qui est de la racine dont la couleur est un peu violette, on en leve la peau par aiguillettes ou filamens, qu'on peut manger après les avoir fait bouillir.

Mais ce qu'on cherche principalement, c'est la substance blanche de la racine, qu'on réduit aisément en farine, dont on ne ramasse que ce qui reste en pâte au fond du vase, & qu'on cuit en petits pains au bain-marie. L'Herbier cite l'exemple de quatre montagnards, qui vivant ordinairement des feuilles, des tiges & des racines de Bellevedere, que leur pays fournissoit en abondance, avoient

conſervé une ſanté parfaite juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Au reſte, cet Auteur avertit que pour rendre la Bellevedere plus abondante, & plus ſubſtancielle, il faut mettre le feu aux montagnes qui en ſont couvertes, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre, parce que ſes propres cendres l'engraiſſent, & lui donnent un ſuc plus nourriſſant.

Il vient enſuite aux vertus médicinales de cette plante. La Bellevedere, dit il, n'a nulle qualité nuiſible & vénéneuſe. Elle eſt froide de ſa nature, d'une ſaveur douce, pleine d'un ſuc benin; elle délivre des chaleurs internes exceſſives: elle eſt diurétique, & ouvre les voies à l'urine, elle procure le ſommeil. Etant grillée, réduite en poudre, & priſe dans une boiſſon au poids d'environ deux dragmes, elle dégage le bas ventre de ſes flatuoſités. C'eſt un reméde ſalutaire contre toute maladie cauſée par les grandes chaleurs. Enfin, la racine de cette plante réduite en cendres,

diſſoute dans un peu d'huile, & appliquée ſur la morſure des ſerpens, & autres inſectes venimeux, en amortit le venin, l'attire, & guérit la plaie. Le Médecin Chinois n'a recours ni à des ſels, ni à des acides, ni à des alkalis, ſoit intrinſéques à la plante, ſoit procurés par la préparation & la calcination de la Bellevedere; il en rapporte ſimplement les effets, laiſſant aux habiles Chymiſtes à en chercher, & à en développer les cauſes intimes & cachées.

Si ces effets ſont véritables, de pareilles découvertes, toutes ſimples qu'elles ſont, méritent bien que nos Chymiſtes & nos Médecins François faſſent différentes épreuves, pour ſe convaincre par leur expérience des propriétés de cette plante, qui peut-être n'eſt négligée, que parce que l'on n'en connoît pas les vertus.

Ce que nous allons rapporter du Camphre, ne paroîtra pas moins intéreſſant, que ce que nous venons de dire de la Bellevedere. On ſe perſuade en Europe que le Camphre, cette pré-

cieuſe gomme, diſtille du tronc & des groſſes branches de l'arbre, & qu'elle s'amaſſe vers le pied de cet arbre, où on la recueille mêlée avec de la terre. Le Dictionnaire des Arts ſuppoſe, comme une choſe certaine, que cette gomme diſtille d'un arbre. » On » apporte, ajoute-t'il, le Camphre » de la Chine en Europe tout crud, » en pain; & comme il n'a point paſ» ſé par le feu, il eſt réputé groſſier, » & l'eſt en effet.

L'extrait d'un Livre Chinois aſſez récent fournit ſur cette matiere des éclairciſſemens, qui méritent de l'attention. Ce Livre eſt fort autoriſé. Il a été imprimé par l'ordre & par les ſoins du Grand Empereur *Changi*, qui y a inſéré ſes réflexions. On cite un grand nombre de Sçavans, qui ſont ou les Auteurs, ou les Réviſeurs de cet Ouvrage. On y aſſûre, que le Camphre qu'on tire de la Chine ne diſtille point à terre, comme d'autres arbres réſineux, qui pour leur conſervation ſe déchargent de ce qu'ils ont de trop onctueux dans leur

ſubſtance ; qu'il ne diſtille point non plus du haut de l'arbre en bas, par une inciſion qu'on y auroit faite. On ſe ſerviroit à la Chine de cette machine, ſi on pouvoit le faire avec ſuccès ; car de pareilles inciſions faites à des arbres réſineux, ſont très-uſitées dans ce pays. Dans l'article qui précéde celui où l'on parle du Camphre, il eſt rapporté que pour ne rien perdre du vernis, on ajuſte à l'endroit de l'arbre où l'on a fait l'inciſion, un petit canal, & au canal un vaſe, qui empêche tout le mélange d'immondices, & autant qu'il eſt poſſible, l'évaporation du ſuc qui en découle. Dans un autre article où il eſt traité du pin, qui fournit une réſine à laquelle on attribue des vertus admirables, on parle d'une nouvelle maniere de faire l'inciſion, qui eſt peut-être inconnue en Europe. On creuſe la terre, dit l'Auteur, tout au tour d'un gros & vieux pin ; on découvre une de ſes maîtreſſes racines, à laquelle on fait une inciſion, d'où l'on voit diſtiller un ſuc ſpiritueux :

mais il faut que durant le tems de l'opération, l'endroit qui eſt au-deſſus de la racine inciſée ſoit tellement couvert, que la clarté de la Lune & du Soleil n'y puiſſe pénétrer. Sans doute on a en vûe de tirer du pin une liqueur qui ſoit naturellement liquide, & qui ſe conſerve en cet état.

C'eſt de toute autre maniere qu'à la Chine on tire le Camphre de l'arbre *Téhang*. On prend, dit l'Auteur Chinois, des branches nouvelles de cet arbre: on les coupe par petits morceaux, & on les fait tremper durant trois jours & trois nuits dans de l'eau de puits. Lorſqu'elles ont été macérées de la ſorte, on les jette dans une marmitte, où on les fait bouillir, & pendant ce tems-là on les remue ſans ceſſe avec un bâton de bois de ſaule. Quand on voit que le ſuc de ces petits morceaux de l'arbre s'attache en quantité au bâton en forme de gelée blanche, on paſſe le tout, ayant ſoin de rejetter le marc ou les immondices. Alors ce ſuc ſe verſe

par inclination dans un baſſin de terre neuf & verniſſé. On le laiſſe là durant une nuit, & le lendemain on trouve que ce ſuc s'eſt coagulé, & eſt devenu une eſpéce de maſſe.

Pour purifier cette premiére production, on ſe ſert d'un baſſin de cuivre rouge : on cherche quelque vieille muraille faite de terre ; on prend de cette terre qu'on pile, & qu'on réduit en une poudre très-fine. On place cette poudre au fond du baſſin : ſur cette couche de terre on répand une couche de Camphre, & l'on arrange ainſi par ordre couche ſur couche juſqu'à quatre, & ſur la derniére, qui eſt bien pulvériſée, on place une couverture faite de feuilles de la plante *Poho*, c'eſt-à-dire du Pouliot. Le baſſin de cuivre étant ainſi garni, on le couvre d'un autre baſſin, & on a ſoin qu'ils ſoient parfaitement unis ; & même pour bien les arrêter l'un ſur l'autre, on les borde par l'endroit où ils ſe joignent, d'une terre jaune qui les ſerre fortement.

Le baſſin étant plein de cette mix-

tion, on le met sur le feu, ayant soin que ce feu soit réglé, égal, ni trop fort, ni trop foible. La pratique instruit du juste milieu qu'on doit tenir. Il faut être attentif à ce que l'enduit de terre grasse, qui joint les bassins, tienne bien, & qu'il ne s'y fasse aucune fente, de crainte que les parties spiritueuses ne s'échappent, ce qui ruineroit l'ouvrage. Lorsqu'on lui a donné le feu suffisamment, on attend que les bassins soient refroidis; alors on les sépare, & on trouve le Camphre sublimé & attaché au couvercle.

Si l'on réitére l'opération deux ou trois fois, on aura du Camphre en belles parcelles. Toutes les fois qu'on voudra s'en servir en certaine quantité, on la mettra entre deux vases de terre, dont on entourera bien les bords avec plusieurs bandes de papier mouillé. On tiendra ce vase sur un feu modéré, & égal, environ une heure; puis ayant laissé refroidir le vase, on trouvera le Camphre dans sa perfection, & tout prêt à être employé.

Un

Un Chymiſte Européen qui auroit des branches récentes de l'arbre de *Téhang*, abrégeroit ſans doute toutes ces opérations, avec quelque avantage pour la quantité & la pureté de cette gomme. Peut-être auſſi que toutes les façons que donnent les Chinois, ont leur utilité particuliére; car ils ſçavent en moins de tems & à peu de frais ſublimer, par exemple, le Mercure dans deux creuſets bien luttés, tels que les employent les Orfévres pour la fonte de l'argent.

Du moins, on ne peut pas dire avec vérité, comme il eſt marqué dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine eſt apporté crud en Europe, & ſans avoir paſſé par le feu, puiſque, comme l'on voit, il y paſſe pluſieurs fois. Il ſe peut faire que les Chinois, pour en augmenter le volume & le gain qu'ils en retirent, le vendent ou l'ayent vendu autrefois aux Marchands Européens en pain crud, c'eſt-à-dire, après une légére cuiſſon donnée à leur maſſe, ou mélange de terre, de Cam-

phre, & de la plante de *Poho*. La forme des pains de Camphre venus de Hollande, qui, selon M. Lemery, ressemble à un couvercle de pot, le fait aisément soupçonner.

Au reste cette maniere de tirer le Camphre des entrailles mêmes de l'arbre, se peut pratiquer dans toutes les saisons de l'année; ce qui ne pourroit se faire, si on le tiroit comme les autres résines, lesquelles ne découlent que durant un certain tems assez court. D'ailleurs, en ébranlant l'arbre du Camphre, on lui nuit beaucoup moins, qu'on ne feroit en tirant son suc par des incisions toujours hazardeuses.

Quel que soit le Camphre qu'on vend aux Européens, il est certain qu'on en vend à Pekin dans les boutiques à assez bon marché, qui paroît cependant bien grainé, assez pur, très-subtil, qui s'évapore aisément, & fermé dans un vase double, peut très-bien se conserver. Mais le meilleur Camphre de la Chine, au jugement même des Chinois, ne peut être

comparé au bon Camphre de *Bornéo*.

Ne pourroit-on pas se procurer à Canton un petit plant de l'arbre d'où l'on tire le Camphre, & le transporter dans quelques-unes des Isles de France, où il n'auroit pas de peine à croître; il se peut même faire qu'il y en ait, & qu'on ne les connoisse pas.

On dit qu'il vient de Hollande en France du Camphre de la Chine: peut-être les Hollandois ont-ils trouvé dans leurs Isles, ou y ont transporté d'ailleurs des arbres de Camphre, qu'ils vendent sous le nom de Camphre de la Chine; mais il est plus probable, que les Chinois de Batavie vont l'acheter à la Chine, pour le porter aux Hollandois.

On a raison de dire dans le Dictionnaire des Arts, que le Camphre de la Chine se tire d'un arbre fort haut & fort large. Il s'en trouve, dit l'Auteur Chinois, de cent trois coudées, qui sont si gros, que vingt personnes peuvent à peine les embras-

ſer. On en voit qui ont juſqu'à trois cens ans. Il eſt d'uſage pour la conſtruction des édifices & des vaiſſeaux. Son bois eſt ſemé de belles veines, & l'on en fait divers beaux ouvrages.

Cet arbre croît promptement : à ſon pied, & à côté de ſes groſſes racines, il pouſſe divers rejettons propres à être tranſplantés. Les troncs fort vieux jettent des étincelles de feu. Sans doute que de ce bois pourri & plein de vers ſortent ces brillans, ou feux folets, ſuite naturelle d'une effuſion d'eſprits camphrés, inflammables à la moindre agitation pour quelques inſtans. La flamme en eſt ſi ſubtile, qu'il n'y a point à craindre qu'elle ſe communique ; les cheveux mêmes n'en ſeroient pas brûlés. L'expérience du Camphre brûlé dans de l'eſprit de vin en un lieu bien fermé, en eſt une preuve inconteſtable.

Reſte à parler des qualités que les Chinois attribuent au Camphre. Il eſt, dit le même Auteur, acre & chaud, nullement nuiſible & malfaiſant. Il

ouvre les différents conduits du corps: il sert à dissoudre, à emporter les glaires & la pituite des entrailles; il dissipe les impuretés du sang, & remédie aux incommodités causées par le froid & l'humidité; il appaise les coliques violentes, & le *Colera morbus*, les maux de cœur & d'estomac. Il guérit des dartres, de la galle, & des démangeaisons importunes: on s'en sert utilement pour affermir les dents gâtées. Enfin, c'est un remède efficace contre la vermine; il en préserve, & en délivre ceux qui y sont sujets.

Tout le bas de l'arbre empreint de la substance du Camphre en a presque toutes les vertus, mais dans un degré de force bien inférieure. Ce bois est d'une saveur acre, mais tempérée. On en use intérieurement sans crainte qu'il dérange l'estomac ou le bas ventre; & si l'on y sentoit quelque dérangement violent, il sèche les humeurs qui le causent, ou s'il est besoin de les rejetter par la bouche, on en vient à bout sans grands

efforts, en avalant la décoction un peu épaissie de la poussiére de ce bois. S'il reste des indigestions après le repas, il les dissout. Ceux qui ont des rapports aigres, doivent user de la décoction de ce bois dans du petit vin de ris, qui est encore plus foible que la petite bierre. Des sabots faits du même bois délivrent des sueurs tenaces & incommodes des pieds.

Finissons ces observations par un remède très-efficace, dont on se sert contre une maladie des yeux, qui est assez extraordinaire, & qui est plus commune à la Chine qu'en Europe. On la nomme *Nyctalopie*. Cette maladie est une affection vicieuse des yeux, qui fait qu'on voit bien le jour, qu'on voit moins bien le soir, & que la nuit on ne voit rien du tout. Les accès de cette maladie périodique, que l'on croit incurable en Europe, prennent aux approches de la nuit. *Kimunzyen* est le nom que les Chinois donnent à cette incommodité. Ces trois caractéres signifient, yeux sujets comme ceux des poules

à s'obscurcir. Les Chinois, en comparant les yeux viciés du malade aux yeux des poules, qui s'obscurcissent vers le coucher du soleil, croyent avoir développé le mystére de cette maladie, sans faire réflexion que cet effet dans les poules est très-naturel, de même que dans ceux dont la paupiére appesantie se ferme, lorsqu'ils sont pressés du sommeil.

Il n'en est pas de même dans la *Nyctalopie*; celui qui est affligé de ce mal a les yeux bien ouverts, & ne voit rien. Il va à tatons dans le lieu même, où il est le plus accoutumé de marcher. Il ne sent aux yeux ni inflammation, ni chaleur, ni le moindre picotement. Qu'il soit placé durant le jour dans un lieu ténébreux, il voit fort bien à la plus petite lueur. La nuit étant venue, son accès le prend. Qu'on lui présente une bougie allumée, il n'apperçoit dans la chambre aucun objet éclairé, pas même la bougie; & au lieu d'une lumiere claire, il entrevoit comme un gros globe de suc noirâtre sans aucun éclat. Ce

peu de sentiment marque, ce semble, que la membrane de la rétine devenue flasque, & mêlée de quelque obstruction, ne peut pas faute de ressorts, sentir les légeres impressions des rayons visuels, & n'est ébranlée que par des rayons très-forts. Si l'œil s'obscurcit peu à peu, & par degrés, à mesure que la nuit approche, ce n'est pas de la même maniére, ni successivement qu'il s'éclaircit, & c'est ce qui console le malade; car il sçait que le lendemain il aura la vûe très-saine, jusqu'au coucher du soleil. Voici en quoi consiste le reméde, que les Médecins Chinois employent contre cette maladie.

Prenez le foie d'un mouton ou d'une brebis, qui ait la tête noire: coupez-le avec un couteau de bambou, ou de bois dur; ôtez-en les nerfs, les pellicules & les filamens: puis enveloppez-le d'une feuille de Nénuphar, après l'avoir saupoudré d'un peu de bon salpêtre. Enfin, mettez le tout dans un pot, & faites-le cuire lentement; remuez-le souvent pendant qu'il cuit, ayant sur la

la tête un grand linge qui pende jusqu'à terre, afin que la fumée qui s'exhale du foie en coction, ne se dissipe point au dehors, & que vous la receviez toute entiére. Cette fumée salutaire s'élevant jusqu'à vos yeux, que vous tiendrez ouverts, en fera distiler l'humeur morbifique ; & vous vous trouverez guéri. Si vous employez ce reméde sur le midi, le soir même vous cesserez d'éprouver cet accident. Il y en a qui pour mieux assûrer la guérison, conseillent de manger une partie du foie ainsi préparé, & d'en avaler le bouillon. Mais d'autres assûrent que cela n'est point nécessaire, & qu'on en a vû qui ont été guéris, en se contentant de humer à loisir la fumée du foie de mouton, pendant qu'il cuit ; & qu'il étoit pareillement inutile d'avoir égard à la couleur blanche ou noire de la laine du mouton.

Voilà donc un reméde aisé, prompt, efficace, dont la vertu a été éprouvée par un grand nombre de Chinois pour une maladie qui est connue en Euro-

pe, & qui y eſt regardée comme incurable. Si on éprouve en Europe les mêmes effets de ce remède, la Chine lui aura fait un préſent, qui ne doit pas paroître indifférent.

CHAPITRE XX.

Opinion des Indiens ſur la Métempſycoſe.

LA plûpart des Indiens croyent que les Ames ſont éternelles ; d'autres penſent qu'elles ſont une portion de Dieu même. Ils ſont à la vérité preſque tous convaincus de leur immortalité ; mais ils prouvent cette immortalité par la Métempſycoſe, & la tranſmigration des ames en différens corps.

Non-ſeulement les Indiens qui ſont en deçà du Gange, mais les Peuples de l'*Aracan*, du *Pégu*, de *Siam*, de *Camboye*, du *Tonquin*, de la Cochinchine, de la Chine & du Japon, ſont dans la même opinion, & l'ap-

puyent par les mêmes raisons dont se servent les Indiens.

On trouve dans l'Amérique des vestiges de la Métempsycose. Qui a pu porter cette folle imagination à des Peuples, qui ont été si long-tems inconnus au reste du monde ? On est moins surpris qu'elle se soit répandue en Afrique & en Europe : les Egyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Afriquains; Pythagore qui fut le Chef de la Secte Italique, l'avoit établie chez plusieurs Nations, sur tout dans les Gaules, où les Druides la regardoient comme la base & le fondement de leur Religion. Elle entroit même dans la politique. Les Généraux d'Armée voulant inspirer à leurs Soldats le mépris de la mort, les assûroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leur corps, qu'elles iroient en animer d'autres.

Ce Dogme fut enseigné au commencement de l'Eglise naissante par les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques & les Manichéens. Plusieurs

Juifs même donnerent dans cet extravagant Syſtême. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel paſſa dans le corps de Seth, & enſuite dans celui de Moyſe.

Quelques-uns croyent que cette Doctrine a d'abord été enſeignée par les anciens Egyptiens, & que de chez eux elle eſt paſſée dans les Indes & dans le reſte de l'Aſie : d'autres au contraire en attribuent l'invention aux Peuples de l'Inde, qui l'ont enſuite communiquée aux Egyptiens. Philoſtrate aſſûre, que Pythagore eſt l'Inventeur de ce Syſtême, qu'il le communiqua aux Brames dans un voyage qu'il fit aux Indes, & que delà il fut porté chez les Egyptiens. La Chronologie Indienne compte pluſieurs milliers d'années, depuis que cette invention a vogué dans l'Inde ; mais par malheur, la Chronologie de ces Peuples eſt remplie de tant de fauſſetés, que l'on n'y peut faire aucun fond. Il y a donc plus d'apparence, ainſi que pluſieurs anciens Auteurs l'on dit en termes exprès, que c'eſt

des Egyptiens plutôt que des Indiens, que Pythagore & Platon ont tiré tout ce qu'ils enseignent de la Métempsycose.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent par la Métempsycose le passage d'une ame par plusieurs corps, qu'elle anime successivement, pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'étoit question que du passage des ames en différens corps humains; on l'étendit plus loin dans la suite, & les Indiens ont encore enchéri sur les Disciples de Pythagore & de Platon.

1. Les Pythagoriciens en établissant leur Système, fondoient leur principale preuve sur l'autorité de leur maître. Ses paroles étoient pour eux des Oracles : il n'étoit pas même permis d'avoir des doutes, sur ce qui avoit été avancé par ce grand Philosophe. Le Maître a parlé, disoient les Pythagoriciens; cette réponse tenoit lieu de toute preuve.

C'est aussi ce que répondent les In-

diens. *Bruma*, disent-ils, est le premier des trois Dieux qu'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette Doctrine ; elle est donc infaillible. C'est *Bruma* qui est *Abaden*, c'est-à-dire, qui parle essentiellement, conformément à la vérité, & dont toutes les paroles sont des Oracles. Il a une parfaite connoissance du passé, du présent & de l'avenir ; c'est lui qui écrit toutes les circonstances de la vie de chaque homme : c'est lui qui a enseigné toutes les Sciences. Peut-on douter après cela, que la Doctrine de la Métempsycose ne soit véritable, puisqu'elle nous est venue de *Bruma*.

2. Les Disciples de Pythagore devoient garder le silence pendant un certain nombre d'années, avant qu'il leur fût permis de proposer leurs doutes ; après quoi ils avoient la liberté de former des difficultés. Quelques-uns de ses Disciples lui ayant demandé, s'il se ressouvenoit d'avoir vécû dans un autre tems, il leur répondit, qu'il avoit paru dans le monde

sous le nom d'Etalide fils de Mercure, & qu'il naquit ensuite dans la personne d'Euphorbe, & qu'il fut tué au Siége de Troye par Ménélas ; qu'il fut après connu sous le nom d'Hermotime; qu'il devint ensuite un Pecheur de l'Isle de Délos, qu'on nommoit Pyrrhus ; & qu'enfin il étoit alors Pythagore.

Les Indiens de leur côté citent une infinité de changemens de leurs Dieux ; ils commencent par *Bruma*, qu'ils disent s'être montré sous mille figures différentes. Les métamorphoses de *Vichnou* sont presque sans nombre. Il y en a encore une qu'ils attendent, & qu'ils appellent *Kelki-vadaran*, c'est à-dire, *Vichnou* changé en cheval. Ils rapportent plusieurs autres changemens de *Routren*.

Les adorateurs de Vichnou prétendent, que ce Dieu éclaire par une lumiére céleste quelques ames favorites de ses dévots, & qu'il leur fait connoître les différens changemens qui leur sont arrivés dans les corps qu'elles ont animés. Pour ce qui est

des zélés serviteurs de Routren, ils assurent que ce Dieu révéle à plusieurs d'entre eux les divers états où ils ont été engagés, dans les différentes transmigrations de leurs ames.

5. Les Indiens & les Pythagoriciens ont recours aux comparaisons, pour expliquer leurs sentimens. L'ame, disent les Indiens, est comme un oiseau dans la cage. Comme l'homme, ajoûtent-ils, est dans une maison, qu'il y habite, & qu'il a soin d'en réparer les endroits foibles : de même l'ame de l'homme est dans le corps ; elle y loge, elle s'étudie à le conserver. De plus, comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable, & va se loger dans une autre : l'ame de même abandonne son corps, quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé, & elle se met en possession d'un autre corps. Enfin, comme l'homme sort quand il veut de sa maison, & y retourne de la même maniére : il y a pareillement de grands hommes, dont l'ame

à le pouvoir de se dégager de son corps, pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers.

On lit dans la vie de *Vieramarken*, l'un des plus puissans Rois des Indes, qu'un Prince pria une Déesse dans le Temple qui étoit à l'écart, de lui enseigner le *Mandiram*, c'est-à-dire, une priere qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir quand elle le souhaite : il obtint la grace qu'il demandoit ; mais par malheur le domestique qui l'accompagnoit, & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiram*, l'apprit par cœur, & forma la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce Prince se fioit entiérement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir ; mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiram. Il arrivoit souvent que le Prince se cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'essort à son ame ; mais auparavant

il recommandoit bien à son domestique de garder soigneusement son corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitoit donc tout bas sa priere ; & son ame se dégageant à l'instant de son corps, voltigeoit çà & là, & revenoit ensuite. Un jour que le domestique étoit en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même priere ; & aussitôt son ame s'étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La premiére chose que fit ce faux Prince, fut de trancher la tête a son premier corps, afin qu'il ne prit point fantaisie a son maître de l'animer. Ainsi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans son Palais.

On ne doit pas trouver étrange, que les Indiens s'imaginent que de grands hommes parmi eux ayent eu le pouvoir de séparer ainsi leurs ames de leurs corps. Pline raconte dans son Histoire naturelle, qu'un certain Hermotime avoit cet admirable secret, de

quitter son corps toutes les fois qu'il le vouloit ; que son ame ainsi séparée alloit en divers pays, & revenoit dans son corps, pour raconter les choses qui se passoient dans les lieux les plus éloignés. A la vérité, Plutarque n'est pas de l'avis de Pline : il prétend que l'ame de cet Hermotime ne se séparoit pas réellement de son corps ; mais qu'un génie étoit sans cesse à ses côtés, qui l'instruisoit de tout ce qui se passoit.

La troisiéme comparaison dont les Indiens se servent, est prise du navire & du Pilote. Le Pilote, disent-ils, est le maître du Navire : il le gouverne à son gré ; il le conduit dans les pas les plus reculés. Il le fait entrer dans les riviéres ; il lui fait faire le tour des Isles ; il lui fait parcourir tous les ports qui se trouvent sur le rivage de la mer. S'il est endommagé en quelques-unes de ses parties, il le radoube ; & il l'abandonne, quand les planches venant à se pourrir, menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'ame se

trouve dans le corps de l'homme. Elle le conduit par-tout ; elle lui fait faire de longs voyages ; elle le mene dans les Villes ; elle le fait monter, elle le fait descendre ; elle le fait marcher ou reposer ; lorsqu'il est malade, elle cherche des remédes pour le guérir ; & elle ne l'abandonne, que lorsqu'elle le voit hors d'état de faire ses fonctions.

4. On trouve dans les livres des anciens Indiens, que les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même : que ce souverain maître se répand dans toutes les parties de l'univers, pour les animer ; & il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier & faire paroître de nouveaux Etres. Représentez-vous, disent quelques-uns de leurs Brames, plusieurs millions de vases grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau ; imaginez-vous que le soleil donne à plomb sur ces vases : n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image ; qu'on y voit un petit soleil,

ou plutôt un amas de rayons, qui sortent immédiatement du corps brillant de cet astre ? C'est ce qui se passe dans le monde ; les vases sont les différens corps dont l'ame émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil. Si on leur demande, s'ils pensent, que dans la dissolution des corps, ces ames soient détruites, de même que les images du soleil ne subsistent plus dès que le vase est brisé, ils répondent, que comme ces mêmes rayons qui avoient formé ces images dans les vases brisés, servoient à former d'autres images dans d'autres vases : de même les ames obligées de quitter les corps qui périssent, vont animer d'autres corps, qui sont frais & vigoureux.

D'autres croyent que Dieu est un air extrêmement subtil, & que nos ames sont une partie de ce souffle céleste ; que quand nous mourons, cet air subtil qui nous servoit d'ame, va se réunir avec Dieu, à moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs métempsycoses ; que quand ces

ames ſont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude, qui a cinq dégrés différens, & qui ſe conſomme enfin par l'identité avec Dieu.

Cette même doctrine eſt enſeignée par les diſciples de Pythagore & de Platon, & par les Origéniſtes, qui l'avoient tirée de ces deux Philoſophes: il n'en faut point d'autre preuve, que ce que Cicéron fait dire à Platon, ſçavoir, que les Philoſophes de la Secte Italique ne doutoient point, que les ames ne fuſſent tirées de la ſubſtance de Dieu même.

Il eſt vrai néanmoins que pluſieurs textes de Platon prouvent aſſez clairement, que Dieu a créé les ames, & qu'il les a enſuite attachées aux aſtres, pour y contempler les idées de toutes les choſes créées; & en cela Platon, fidelle diſciple de Pythagore, a penſé comme ſon maître.

La même doctrine ſe trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, ſur-tout au regard des Rajas, qui forment la premiére caſte après celle des Brames. Il y a pluſieurs caſtes

de Rajas subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales. La première est de ceux qui sont sortis du soleil, c'est-à dire, que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du soleil, ou en étoient, selon d'autres, une partie lumineuse. Il en est de même de la seconde caste des Rajas, qui se disent sortis de la lune; & quand on leur demande, d'où viennent les ames des autres castes, ils répondent, qu'elles viennent des astres. C'en est, selon eux, une preuve décisive, que ces traînées de lumière, qui paroissent durant la nuit, lorsque l'air est enflammé; car ils prétendent que ce sont des ames qui tombent des astres, ou bien du *Chor-Kam* qui est un de leurs Paradis. Le peuple Indien croit que ces ames qui tombent ainsi du Ciel, venant a s'arrêter sur les herbes, entrent dans le corps des vaches, ou des brebis qui broutent, & vont animer les veaux, ou les agneaux. Si cette lumière tombe sur quelque fruit

qui soit mangé par une femme enceinte, ils disent que c'est une ame, qui va animer le petit enfant dans le sein de sa mere.

Enfin, les Indiens assurent de même que les Platoniciens, que ces ames se dégoûtant de leurs premiéres délices, & pressées du désir d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, & y demeurent jusqu'à ce qu'elles se soient purifiées, & qu'elles ayent mérité de retourner au lieu d'où elles sont sorties; mais que si elles y contractent de nouvelles souillures, elles sont enfin condamnées aux enfers, d'où elles ne sortiront qu'après un tems presqu'infini.

5. Au reste, ce passage des ames dans des corps plus ou moins parfaits, selon qu'elles ont pratiqué la vertu ou le vice, ne se fait pas au hazard, mais avec ordre; & il y a différens degrés par où elles montent ou descendent, pour être récompensées ou punies. C'est ce que Platon, fidelle disciple de Pythagore, explique

de

de cette maniere. 1°. Si c'eſt une ame qui ait eû beaucoup de perfections en Dieu, & qui ait découvert pluſieurs vérités dans cette eſpéce de viſion béatifique, elle entre dans le corps d'un Philoſophe ou d'un Sage, qui fait ſes délices de la contemplation. 2°. Elle anime le corps d'un Roi ou d'un grand Prince. 3°. Elle paſſe dans le corps d'un Magiſtrat, ou elle devient le Chef d'une puiſſante famille. 4°. Elle anime le corps d'un Médecin. 5°. Elle entre dans le corps d'un homme, dont l'emploi eſt de pourvoir au culte des Dieux. 6°. Elle paſſe dans le corps d'un Poëte. 7°. Dans le corps d'un Sophiſte, & enfin dans celui d'un Tyran.

Selon les Indiens, les ames qui deſcendent immédiatement du Ciel, entrent, 1°. Dans le corps des Brames, qui ſont leurs Sçavans & leurs Philoſophes. 2°. Dans les corps des Rois & des Princes. 3°. Dans les Magiſtrats ou Intendans; & enfin dans les caſtes les plus viles & les plus mépriſées, d'où auſſi elles peuvent monter à meſure

qu'elles se purifient. En certaines occasions, les ames doivent passer jusqu'à mille fois dans différens corps, avant que d'être réunies au soleil, d'où elles deviennent comme autant de rayons.

Les Chaldéens prétendent, que les ames ont des ailes, qui se fortifient à mesure qu'elles pratiquent la vertu, & qui s'affoiblissent à mesure qu'elles se plongent dans le vice.

Platon dit de même, que quand les ames ne s'élevent pas à un plus haut degré, quand elles changent de demeure, c'est que leurs ailes ne sont pas assez fortes. Lorsqu'on demande aux Platoniciens, combien de tems il faut à ces ames, afin qu'elles puissent recouvrer leurs ailes brisées par le péché, ils répondent qu'il faut au moins dix mille ans pour les pécheurs, mais que pour les justes qui ont vécu trois fois dans l'innocence, il leur suffit d'y employer trois mille ans.

Les Indiens ont donné des ailes même aux montagnes. Elles étoient autrefois si insolentes, disent-ils,

qu'elles se mettoient devant les Villes pour les couvrir. *Devendiren* les poursuivit avec une épée de diamans; & ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes : c'est ce qui a produit cette chaîne de montagnes, qui divisent les Indes en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se séparerent de l'armée, elles tomberent çà & là dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui. Celles qui tomberent dans la mer, formerent les isles qu'on y découvre. Toutes ces montagnes, selon eux, sont animées ; ils leur donnent même pour enfans non-seulement des rochers, mais encore des Dieux & des Déesses.

6. Selon Platon, les ames, à la réserve de celles de quelques Philosophes, sont jugées au moment qu'elles se separent de leurs corps, pour être ou punies dans les enfers, ou récompensées dans le Ciel. Mais après mille ans, elles retournent sur la terre, où elles choisissent un genre

de vie conforme à leur inclination. Il arrive alors, que celles qui ont animé des corps humains dans la vie précédente, passent dans des corps de bêtes ; que les autres qui ont été dans des corps de bêtes, viennent animer des corps humains.

Mais qu'on ne croye pas que ce choix que font les ames, soit ou aveugle, ou indifférent à l'égard de toutes sortes de bêtes. C'est un choix éclairé, puisque parmi les bêtes, elles choisissent celles qui ont le plus de rapport à l'état où elles se sont trouvées dans une autre vie. Ainsi Orphée choisit le corps d'un Cigne ; l'ame de Tamiris fut placée dans le corps d'un Rossignol ; celle d'Ajax dans le corps d'un lion ; l'ame d'Agamemnon anima un Aigle, & celle de Thersite passa dans le corps d'un singe.

Les Indiens pensent comme Platon, avec cette différence, qu'ils croyent que les ames rentrent dans d'autres corps par une qualité nécessitante, qu'ils appellent *Chankcha-*

ram, ou par la détermination de *Bruma*, qui a soin d'écrire toutes les aventures de cette ame dans les futures de la tête du corps, qu'elle est sur le point d'animer.

7. Selon Platon & Pythagore, les ames passent pareillement dans les arbres, dans les plantes, & dans tout ce qui a la vie végétative. Ainsi pensent les Indiens. Ils racontent à cette occasion la Fable suivante.

Chourpanaguey étoit sœur du Géant *Ravanen*. Elle avoit un fils qu'elle aimoit tendrement : ce jeune homme entra un jour dans le jardin d'un pénitent, & y gâta quelques arbres ; le solitaire en fut offensé, & sur le champ le condamna à devenir un arbre, qui se nomma *Alamaram*. *Chourpanaguey* ayant prié l'hermite de modérer sa colére, il se laissa attendrir, & il consentit que quand *Vichnou*, transformé en *Ramen*, viendroit dans le monde, & couperoit une branche de cet arbre, l'ame du jeune homme s'envoleroit dans le *Chorkam*, & ne seroit plus sujette à d'autres transmigrations.

8. Les disciples de Platon & de Pythagore n'ont jamais pensé que les ames pussent passer dans des pierres, ou dans d'autres êtres de cette espéce.

Les Indiens sont persuadés, que des ames animent véritablement des pierres, des montagnes, des Rochers. En voici un exemple. Il est rapporté, qu'il y avoit auprès du Gange un pénitent nommé *Cavoudamon*, dont la vie étoit très-austére; qu'il avoit une des plus belles femmes qui fût au monde; qu'elle eut le malheur de déplaire à *Devendiren*, Roi des Dieux du *Chorkam*; que l'hermite qui s'en apperçut en frémit de colére, & qu'il donna à l'un & à l'autre sa malédiction; que sa femme fut aussi-tôt transformée en un rocher, où se logea son ame; mais que dans la suite Ramen ayant touché du pied ce rocher, délivra par sa vertu cette ame infortunée; que comme elle avoit expié son crime dans cette transmigration, elle s'envola sur l'heure au *Chorkam*.

9. On demandera peut-être, si le

passage des ames d'un corps dans un autre, se fait à l'instant; ou s'il se trouve quelqu'intervale de tems entre les différentes animations? Les sentimens des Indiens sont partagés là-dessus. Quelques-uns croyent que les ames demeurent auprès du corps, & même dans les endroits où se conservent les cendres des cadavres brûlés, jusqu'à ce qu'elles trouvent un autre corps propre à les recevoir. D'autres pensent, qu'elles ont la permission de venir manger ce qu'on leur offre pendant plusieurs jours; & c'est l'opinion la plus commune. Aussi se réjouissent-ils, lorsqu'ils voyent que les corbeaux viennent se jetter sur ce que l'on a préparé pour ces ames. Le peuple sur-tout croit que les ames des morts entrent pendant quelques jours dans ces corbeaux, ou du moins qu'elles reviennent dans des corps qui en ont la figure; qu'ensuite elles vont dans le Chorkam, si elles l'ont mérité, ou dans les enfers, si elles s'en sont rendues dignes.

Pour ce qui eſt de Platon, il aſſure que les ames qui ſe ſont purifiées, s'en retournent au Ciel, d'où elles ſont ſorties ; & que les ames des méchans ſont obligées de demeurer auprès des cendres des corps qu'on a brûlés, ou auprès des ſépulchres où on a placé ces cadavres, avant qu'il leur ſoit permis de ſe loger dans d'autres corps ; & que par ce moyen-là elles expient leurs crimes.

Les Poëtes, qui pour la plûpart étoient Pythagoriciens, ont crû que les ames, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes, accompagnoient toujours au moins pour quelque tems les cadavres. L'interprète Servius, en expliquant ces paroles du troiſiéme livre de l'Eneïde, *Animamque ſepulchro condimus*, dit, que l'ame demeure auprès du corps ou des cendres, autant de tems qu'il en reſte quelque veſtige. C'étoit pour empêcher les ames d'aller ſi-tôt dans d'autres lieux, que les Egyptiens embaumoient avec ſoin les cadavres. La myrrhe, les parfums, les bandes de fin lin enduites de gomme, rendoient

ces

ces cadavres auſſi durs que s'ils euſſent été de marbre ; c'eſt pour cette même raiſon qu'ils firent bâtir ces ſuperbes pyramides, dont on nous fait de ſi ſurprenantes peintures.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un ſi long ſéjour auprès des cadavres. Douze ou quinze jours tout au plus leur ſuffiſent. Après cela le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps, qui leur donnent plus de plaiſir que les premiers, qu'elles ont animés ; & tout cela ſe fait, juſqu'à ce qu'elles ayent accompli pluſieurs centaines de tranſmigrations.

Mais quelle eſt la cauſe de ces diverſes renaiſſances ? Voici ce qu'en penſent les Brames. Ils conviennent tous que *Bruma* écrit dans la tête des enfans qui naiſſent l'hiſtoire de leur vie future, & qu'enſuite, ni lui, ni tous les Dieux enſemble ne peuvent plus l'effacer, ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que *Bruma* écrit ce qu'il juge à propos, & que par conſequenr c'eſt de ſa fantaiſie que dépend la bonne ou la mauvaiſe

fortune. D'autres au contraire soutiennent, qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice, & que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante que cette écriture de *Bruma*, & qui mérite d'être expliquée. Le crane, comme tout le monde sçait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, & qui sont façonnées à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant d'hieroglyfes, qui forment l'écriture de *Bruma* dans les trois principales sutures. C'est dommage, disent-ils, qu'on ne puisse lire ces caractéres, ni en pénétrer le sens; on sçauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est le véritable systême des anciens Brames. Toute bonne action doit être essentiellement récompensée, & toute mauvaise doit être nécessairement punie. Par conséquent nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne peut être récompensé. Ce sont donc les vertus & les vi-

ces, qui ſont la véritable cauſe de la diverſité des Etats. C'eſt là le deſtin auquel on ne peut réſiſter : c'eſt là l'écriture fatale de *Bruma*; & c'eſt en développant ce principe, qu'on rend raiſon pourquoi les uns ſont heureux dans ce monde, & les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente, vous jouirez de tous les plaiſirs imaginables dans celle-ci ; ſi vous avez commis des crimes, vous en ſerez puni.

Ils appellent cette fatalité *Chankaram*. C'eſt une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal, ſelon les actions de la vie précédente.

Ce principe une fois poſé, c'eſt ainſi que les Brames raiſonnent. Le Dieu que nous adorons eſt juſte ; il ne peut donc commettre aucune injuſtice. Cependant nous voyons, que pluſieurs naiſſent boiteux, aveugles, difformes, pauvres & dénués de toutes les commodités préſentes, dont la vie par conſéquent eſt très-malheureuſe. Ils n'ont pas mérité un ſort ſi triſte en naiſſant, puiſqu'ils n'avoient pas l'uſage de leur liberté; il faut donc

l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, & à qui il ne manque rien de toutes les délices. Par quelle action peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus, qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi toutes les diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni, & la vertu récompensée.

Ils sont tellement convaincus, que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien ou le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente : qu'un autre au contraire traîne une vie malheureuse dans la pauvreté, & dans les disgraces qui l'accompagnent ; il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'étoit un méchant homme.

Ce fut Platon qui inventa le fleuve d'oubli; il avança, que le démon qui préſidoit au retour des ames ſur la terre, leur faiſoit boire des eaux de ce fleuve, en ſorte qu'elles oublioient tout ce qui leur étoit arrivé dans les vies précédentes. Il ajoûtoit néanmoins, que l'oubli de ce qu'on avoit vû dans une autre vie n'étoit pas ſi profond, ni ſi univerſel, qu'il n'en reſtât quelques traces, leſquelles excitées par les objets & par l'application à l'étude, rappelloient le ſouvenir des premieres connoiſſances. C'eſt ainſi qu'il expliquoit la maniere dont les ſciences s'apprennent; & ſelon ce principe, il ſoutenoit que les ſciences étoient plutôt des réminiſcences de ce qu'on avoit appris autrefois, que des connoiſſances nouvellement acquiſes. Il y avoit outre cela des ames privilégiées, qui ſe ſouvenoient des différens corps qu'elles avoient animés, & de tout ce qu'elles avoient fait dans ces corps. C'eſt ainſi que Pythagore ſe ſouvenoit d'avoir été Euphorbe. Mais c'étoit une faveur ſinguliere, qui n'étoit accordée qu'à un petit nombre d'hommes excellens & tous divins.

Les Indiens disent quelque chose d'assez semblable ; car ils assurent, qu'il y a certaines vûes spirituelles qui se donnent à quelques ames plus favorisées, qui les font souvenir de tout ce qu'elles ont vû, & de tout ce qu'elles ont fait. Ce privilege est sur-tout accordé à celles qui sçavent certaines prieres, & qui les récitent : par malheur presque personne ne sçait ces prieres; & de-là vient cet oubli où l'on est maintenant, de tout ce que l'on a été, & de tout ce qu'on a fait. Un exemple fera mieux comprendre quelle est sur cela leur opinion.

Il est rapporté dans un livre qu'ils appellent *Brumma-pouranam*, qu'un Roi nommé *Bimarichen*, né dans le Royaume de *Tiradidejam*, avoit épousé *Commatondi*. C'étoit une grande Princesse, qui étoit née dans le Royaume de *Hurreinchiadejam*. Ce Roi avoit de grands défauts. Il ne gardoit point les Ajarams, c'est à-dire les Coûtumes propres de la nation. C'est ce qui le rendoit odieux & mépriſable à ſes Sujets. La Reine, qui le voyoit avec douleur négliger les choſes mêmes,

où les *Parias* sont très-exacts, lui en fit de vifs reproches. Le Prince ne s'en tint pas offensé ; au contraire, après l'avoir écoutée paisiblement, il s'ouvrit à elle, & lui confia un grand secret. La dévotion que j'avois aux Dieux, lui dit-il, m'a obtenu d'eux une faveur particuliére, & qui n'est réservée qu'à peu de personnes. Ils m'ont fait connoître par une vûe spirituelle qu'ils m'ont donnée, que j'étois un chien dans la vie précédente : j'entrai alors par hazard dans la Cour d'un Temple, où l'on faisoit un Sacrifice ; je me jettai sur l'Autel, & je mangeai le ris qu'on y offroit. On me chassa par trois fois différentes. Mais enfin comme je revenois toujours à la charge, on me donna un coup si violent, que j'en mouru sur l'heure devant la porte du Temple dédié à *Chiven*. Heureusement pour moi, *Chiven* étoit descendu dans le Temple pour voir le Sacrifice, & pour en humer la fumée. Il fut touché de me voir expirer ainsi devant sa porte ; & il me procura une nouvelle naissance dans la personne d'un Roi tel que je suis.

Si donc vous voyez que j'observe si peu les *Ajarams*, c'est que mes premieres inclinations ne sont pas tout-à-fait détruites, & que je suis encore comme entraîné par la pente naturelle de mon premier état. Ce récit surprit étrangement la Princesse ; & la curiosité naturelle aux personnes du sexe la porta à faire instance auprès de son mari, pour sçavoir de lui ce qu'elle avoit été elle-même. Le Roi examina les vies précédentes, avec le secours de sa vûe spirituelle, & il lui apprit, qu'elle étoit un oiseau qui fut poursuivi par un oiseau de proie, & qui vint mourir à la porte du Temple de *Chiven* ; & que ce Dieu ordonna qu'elle naîtroit Rajatti. Mais que deviendrons-nous, reprit la Reine? Le Roi regardant pour la quatriéme fois dans l'avenir, découvrit que lui & elle devoient renaître trois fois dans la caste des *Rajas*.

Fin du second Tome.

De l'Imprimerie de GISSEY.